

**SPIRITUALITÉS VIVANTES**

COLLECTIONS PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION DE  
JEAN HERBERT

*Série Spiritualités Comparées*

MA SURYANANDA LAKSHMI

**Quelques  
aspects d'une  
SADHANA**

*Préface de JEAN HERBERT*



**ÉDITIONS ALBIN MICHEL**

DU MÊME AUTEUR : .

SIX MOIS DE VISIONS DIVINES (Derain, Lyon)

LE YOGA DE LA PRINCESSE KUNTI (*en préparation*).

SPIRITUALITÉS VIVANTES  
COLLECTIONS PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION DE  
JEAN HERBERT

*Série Spiritualités Comparées*

MÂ SÛRYÂNANDA LAKSHMÎ

QUELQUES ASPECTS  
D'UNE SÂDHANÂ

Préface de Jean HERBERT



ÉDITIONS ALBIN MICHEL  
22, rue Huyghens  
PARIS

Le langage divin s'achemine vers le silence qui est certitude.

La discussion humaine s'alimente inlassablement d'elle-même et court vers la perplexité et la dispute.

## PRÉFACE

*Mâ Sûryânanda Lakshmi, de qui j'ai eu l'honneur de présenter une première plaquette<sup>1</sup> il y a presque quinze ans, a continué depuis lors le lent et patient travail de sâdhanâ qu'elle avait entrepris sur le mode hindou le plus classique. Vers 1955, son expérience des états d'extase et des visions divines était suffisamment complète pour qu'elle puisse rédiger le texte que nous publions aujourd'hui. Elle a néanmoins jugé préférable de ne pas le rendre public avant sept ans encore, pour se réserver la possibilité d'en vérifier les affirmations avec une rigueur scientifique pareille à celle d'un savant de laboratoire, attendant que la même vision, la même expérience, se fût maintes fois répétée et ainsi confirmée. Mais elle n'a apporté que d'infimes précisions à ce qu'elle avait écrit à l'époque.*

*Si Mâ Sûryânanda Lakshmi a longuement médité les enseignements donnés par les sages de l'Inde, anciens et modernes, comme l'attestent à la fois les termes sanskrits précis qu'elle emploie, et son style, qui rappelle de façon frappante celui de Shri Aurobindo, ils ne furent pour elle, conformément à la grande et pure tradition mystique, qu'un point de départ.*

1. *Six mois de visions divines.* (Lyon, Derain, Collection « Les Dieux hindous », 1949.) 24 pp.

*Ainsi orientée par eux, elle refit laborieusement elle-même, d'étape en étape, la route qu'ils parcouraient.*

*Les techniques hindoues de discipline spirituelle auxquelles elle s'est soumise expliquent l'éclairage sous lequel elle a vu le monde des dieux, tant dans le cosmos que dans le cadre microcosmique de l'individu humain, et aussi les possibilités d'évolution qu'elle perçoit pour la conscience humaine. Et cet éclairage particulier explique à son tour la terminologie qu'elle emploie. Cette dernière offre d'ailleurs plusieurs avantages non négligeables qu'à ma connaissance ne permettrait aucun autre vocabulaire : elle impose une minutieuse précision, et en même temps elle permet de respecter l'interpénétration constante des entités et des puissances divines.*

*Par ailleurs, la vaste formation occidentale de l'auteur, avec les rigueurs mentales, esthétiques et logiques qui en sont indissociables, lui a permis de présenter le résultat de ses expériences de façon aussi peu déroutante que possible pour le lecteur formé à l'école d'Aristote, de saint Thomas et de Descartes.*

*Le langage qu'elle emploie ne limite d'ailleurs en aucune façon l'universalité des vérités qu'elle a perçues et décrites, et tout mystique authentique peut facilement en surmonter les indiscutables difficultés de traduction, s'il confronte ces vérités avec celles qu'il a perçues lui-même sous l'éclairage offert par sa propre formation, et formulées en conséquence.*

*Si le chrétien n'a pas l'habitude d'une anatomie et d'une physiologie aussi détaillées de la vie spirituelle, il en reconnaîtra sans peine les grandes lignes, et il puisera sans doute dans les détails fournis une aide considérable pour préciser, approfondir et développer sa propre expérience mystique.*

*Quant au psychologue, au psychiatre, au psychanalyste et à tous ceux qui s'occupent de vie intérieure, ils trouveront dans ces pages un document d'une valeur pour eux inégalée jusqu'ici.*

JEAN HERBERT.

## LA MÈRE DIVINE

Déposé en humble hommage à Ses pieds de lotus.

### I. Aditi, la Mère Suprême.

La Mère divine est l'œil de la Connaissance. Elle trône là, au milieu du front des rishis, de ceux qui voient la Vérité. Mais Son pouvoir et Sa présence s'étendent à tout ce qui est. A tous les échelons de l'Existence est la Mère.

L'Existence est Brahman, le commencement et la fin de tout. Brahman contient tout, Brahman est tout. L'harmonie de tout ce qui est est Brahman, mais Brahman est bien plus encore. Il est la Plénitude absolue, au-delà de laquelle il n'est plus rien de possible, le Délice suprême, disent les Upanishads, l'assouvissement parfait de l'être.

Lorsqu'une infime parcelle de la Conscience inaltérable de Brahman se condense, apparaît la conscience différenciée, celle de la Mère. Aditi est la Mère divine à Son premier souffle, la Conscience de Brahman à Son premier degré de projection. Portant en Aditi qui est Son plan d'existence le plus élevé, Son sommet d'intensité, la Conscience même de Brahman, la Mère la transmet de degré en degré à tous les mondes, l'un après l'autre, aux spirituels d'abord, aux invisibles, puis aux visibles, aux plus matériels.

« Aditi est la déesse de l'infini, la conscience *indivisible* »,

disent les sages dans les Védas <sup>1</sup>. Première forme surgie à la surface blanche et laiteuse de l'Inconditionné, Elle est aussi la dernière à disparaître quand la conscience, remontée tout au long de l'échelle de l'Existence, rentre dans l'Absolu.

Chez l'homme, Aditi se situe au sommet de la tête, au-dessus de l'œil gauche qui est l'œil sattvique de la vision spirituelle. Les sages parvenus au suprême *samādhi* demeurent en Elle aussi longtemps que dure le monde auquel ils appartiennent. Ils en redescendent parfois, s'incarnant à nouveau pour aider les peuples à marcher sur les voies de la Vérité. Puis ils retournent à Elle et séjournent en Elle jusqu'à ce que soit dissolu l'univers entier.

Diti est « sa forme sombre, sa forme noire, le revers de sa création cosmique <sup>2</sup> », disent encore les Védas. Diti est en Aditi, Elle est Aditi Elle-même. Mais sa lignée est dans les chemins de l'obscurité, de la matière épaisse où la Vérité ne transparait plus avec le même éclat, tandis que la lignée d'Aditi, « Mère des dieux », est dans la Lumière et la Joie, la Paix et l'Ananda. Le yogin pleinement épanoui saisit à la fois Aditi et Diti, car l'une sans l'autre n'a point sa raison d'être.

La première forme issue de la Conscience inconditionnée voile en cet endroit la pureté de la Lumière. L'univers à sa naissance spirituelle la plus haute est déjà une ombre, l'ombre du Jeu apparent sur le Miroir parfait qui le reflète, l'ombre rayonnante du Moi dédoublé dans la Joie qui crée. Car l'origine est l'Ananda créateur. C'est pour cela qu'on a pu dire que Sûrya <sup>3</sup>, le soleil, l'Ananda créateur, est père d'Aditi. Dans le Silence, en Brahman où tout est à jamais dans l'harmonie et sans omission d'aucune chose, c'est l'Ananda qui permet à Aditi de prendre corps et qui, dès lors, à travers Elle, enfante les mondes.

1. Shri Aurobindo : *Le Secret du Véda*.

2. Shri Aurobindo : *Le Secret du Véda*.

3. Voir plus loin, chapitre des Dieux, pages 54 et suivantes, ce qui concerne Sûrya.

Le sommet de l'amour est l'Ananda-Brahman, le pouvoir créateur radieux et infini. Car la diversité des aspects ne naît pas du mental ; le mental au contraire naît de Sachchidânanda, l'état triple de l'unité. Les sages rishis ont pu reconnaître l'absolue identité de Krishna, Sûrya, Shiva et Brahman. Et cependant Krishna demeure en Brahman, de même que Sûrya et Shiva. Le plan originel créateur de toutes choses ne va pas au-delà de Brahman, de Krishna, de Sûrya, de Shiva, quand tout ce qui est a été résolu dans sa gloire. Et la Mère est le pouvoir d'attention de la Conscience omnisciente qui fixe la vision particulière et lui donne un corps.

A chaque lotus qui s'épanouit, disent les Tantras, correspond un degré de conscience dont les *tattvas* dès lors sont flétris. Les *tattvas* sont les caractéristiques d'existence de chaque plan, les données du tableau, les composantes indispensables de l'harmonie. Leur destruction n'est pas une chute dans le néant, un oubli ou un résidu délaissé en arrière de soi. Elle est le sens profond de l'abnégation véritable, l'arôme pur du détachement yogique. L'éclosion de la conscience a rétabli un autre ordre de la lumière et de la vie. Le même objet, différemment éclairé, n'a plus ni la même forme ni la même valeur. Les limites du degré de conscience dépassé se sont reculées sur un horizon plus vaste, plus sûr, plus beau. La démarche lente du yoga transfigure ainsi, d'étage en étage, la vision et l'intelligence qu'on a des choses, jusqu'à ce que la pureté soit telle que la Paix et la Joie sont parfaites, dans l'Existence connue tout entière.

La matière est un état de conscience limité par l'opacité et la lourdeur, l'épanouissement pesant de l'Existence durcie en Sa substance. Le principe d'existence est en elle.

La plante est un état de conscience limité à la croissance exacte, à l'éclosion naturelle de ce qui prend forme dans l'univers. Le principe de vie est en elle.

L'animal est un état de conscience limité par l'instinct

juste mais borné de l'Existence divine fragmentée en aspects mentaux distincts les uns des autres. Le principe d'intelligence est en lui.

L'homme est un état de conscience limité par la vision mentale de l'Existence divine. Le principe de la connaissance est en lui.

Le dieu est un état de conscience limité par la formule dans la vision de Connaissance. Le principe de l'indifférencié est en lui.

Brahman est le suprême aspect, le seuil au-delà duquel il n'est plus nom ni forme, où tout est dans le jeu créateur de la Perfection.

Tout ce qui est ainsi à l'extrême déroulement des choses se retrouve à l'autre bout du parcours. Les *tattvas* sont les portes par où l'on pénètre dans chaque région de la Conscience, se refermant sur Elle pour le temps qu'Elle a résolu. La transfiguration est le terme exact qui désigne le travail et l'offrande. La Mère est Celle qui transfigure et qui Se transfigure sans cesse, par l'ampleur et l'intensité de l'attention qu'Elle porte sur les mouvements de Sa manifestation. Et le détachement est cela : l'attention sans objet qui se redécouvre inlassablement soi.

La Mère est Brahman. Il suffit qu'un seul instant Elle cesse de concevoir le monde pour qu'il disparaisse. Peut-être est-ce pour cela que la plupart des grands sages attachent tant d'importance à Son culte. C'est Elle qui, même chez les *jnânins* qui l'ignorent parfois, accomplit l'ascension de la conscience et son épanouissement dans le *samâdhi* suprême. Parvenu au sommet de l'Existence, le yogin est identifié à la Mère en Son ultime état et c'est Elle, alors, qui lui ouvre la porte de l'extase, Elle qui la connaît quand tout le reste a été dépassé et, en fait, cesse d'exister. Voilà pourquoi Shri Râmakrishna disait que celui qui a la force d'être un *jnânin* ferait mieux de s'adonner à la Bhakti, d'adorer éperdument la Mère. L'état de conscience qu'il acquerra ainsi dans le

*samâdhi* sera incontestablement plus total, et, en outre, le chemin est plus sûr<sup>1</sup>.

A tous les degrés de la conscience Se trouve Aditi. Elle pénètre le Cosmos entier en tant que Shakti cosmique et par les Adityas. Elle le pénètre personnellement aussi. Seule en Elle la Mère Suprême, à qui Elle donne naissance immédiatement après sa propre apparition, demeure au sommet de l'échelle mystique la gardienne immuable et éternelle de la Conscience pure de Brahman, le moyen de retour toujours offert à la conscience qui remonte. La Mère Suprême est la Mère inaltérable qui ne consent à aucune modification personnelle de Son être. Sans Elle la Conscience pure et unique de Brahman Se perdrait dans la diversité mouvante du Cosmos.

## II. La Mère Cosmique.

Tout en restant constamment et absolument une, la Mère, enfantant les différents plans de conscience qui constituent l'Existence manifestée et en permettent la durée, apparaît sous des formes diverses et avec des attributs divers. Tous sont en Elle pleinement dès le début, mais ils ne se révèlent à la Manifestation qu'avec les plans qu'ils créent, personifient et peuplent, de même que l'Absolu semble à travers eux divisé et conditionné. En sens inverse, à mesure que la

1. Le plus grand champion de l'advaita, du non-dualisme absolu qui dépasse toute forme, Shankara, composait des hymnes à Shiva et à la Mère. (Voir Shankara, *Hymnes à Shiva*. Lyon, Derain, 1944.) Dans son exposé de l'enseignement de Râmana Maharshi qui est le plus grand advaitiste que connaisse notre époque, son disciple autorisé, le Dr Sarma K. Lakshman, écrit : « En vérité l'adorateur, pour quelque raison mystérieuse, est beaucoup plus près du véritable Moi que son frère moins fortuné le philosophe. » (*Etudes sur Râmana Maharshi*. Paris, Adyar, 1949, p. 107.)

Conscience divine manifestée dans l'univers reconquiert en l'homme Sa véritable nature, Sa vision toujours identifiée à la Mère augmente en perfection et en intensité. Tout ce qui est en Elle s'épanouit, retrouve sa vigueur, sa connaissance et sa vie, jusqu'à ce que, retournée à Sa plénitude Elle se révèle à nouveau Brahman.

Le premier pouvoir apparent de la Mère est Son pouvoir de création cosmique qui constitue et équilibre l'univers. On peut donc dire qu'il y a une Shakti cosmique. C'est Elle qui enfante les Dieux et leurs mondes, les régions de lumière et les régions de ténèbres, et Elle pénètre en tout cela qu'Elle crée, a dit le Sage <sup>1</sup>. Non seulement par les Adityas, fils d'Aditi, par Ses messagers, les Dieux et les rishis, par Ses pouvoirs, les *vibhūtis*, mais Elle-même. Elle est à tous les plans de l'Existence. Et c'est pour cela que celui qui L'adore, où qu'il se trouve physiquement et spirituellement, peut La rencontrer face à face. Les *yogins* de l'Inde qui se prosternent devant n'importe quelle femme, n'importe quelle image ou quelle fillette et saluent en elles la Mère divine, ne sont nullement victimes d'une aberration mentale ou d'un sentimentalisme religieux de mauvais goût. Pénétrés de la conscience de la toute-présence de la Mère, ils La voient réellement sous les mille visages que leur offre la vie et la saluent avec adoration et respect, parce qu'ils savent qu'à Ses pieds ils ne courent aucun risque. D'une main sûre Elle guide chacun sur la voie qui est la sienne ; connaissant jusqu'en ses moindres détails le *dharma* de chacun, Elle apporte à tous Son aide efficace. A la fois hautement impersonnelle, planant au-delà de tout nom et de toute forme, et tendrement personnelle, proche de chacun, compatissante pour chaque appel, Elle insuffle au *sādhak* Son énergie cosmique indomptable et Sa persévérance calme, Sa joie fougueuse dans le triomphe et Son infaillible sagesse dans l'effort. Elle est toutes choses

1. Shri Aurobindo. La Mère. (Paris, Adyar, 1950, p. 30.)

visibles et invisibles et Elle est au-delà de toutes choses visibles et invisibles, à la fois « au-dedans et au-dehors » du cosmos et de l'homme. Les grands rishis L'ont vue devant eux et ils ont dit qu'Elle était à tous. Ils L'ont vue en eux et ils se sont reconnus dans leur identité avec Elle. Matériellement même, les Tantras La situent dans le corps, œil divin de la Connaissance, au milieu du front.

Ce double aspect intérieur et extérieur de la Mère est une loi constante de l'Existence manifestée, à tous les degrés de Son évolution. La Mère est à la fois en Brahman, Brahman Lui-même, et hors de Brahman, apparue à la surface de la mer de lait. De même toutes choses sont en nous, dans notre conscience, sinon elles ne seraient pas pour nous, et hors de nous, à la portée de toutes les autres consciences <sup>1</sup>. Tout ce qui est naît de la Conscience. C'est de la Conscience primordiale que jaillit, en Soi d'abord, l'Existence à jamais une et infinie ; voilà pourquoi la Mère est, à Son sommet, la Conscience infinie. Mais dès cet instant Elle crée ce qu'Elle conçoit, Son identité avec Brahman et Sa forme propre. En tant que Mère cosmique, Elle conçoit hors d'Elle et Elle est le cosmos dans toute l'étendue de sa diversité, sans cesser pour cela d'être une avec Brahman.

### III. La Mère Individuelle.

Devenue la Mère cosmique, ayant enfanté les Dieux et les mondes, et S'étant identifiée avec tous et avec chacun d'eux, Aditi devient la Mère Individuelle <sup>2</sup>. Comme telle Elle porte beaucoup de noms fort beaux qui disent chacun ce qu'Elle est et ce qu'Elle représente pour Son fils ou Son serviteur,

1. C'est en ce sens aussi qu'il faut chercher à comprendre la notion du Purusha unique et des purushas innombrables dont parle la Gîtā.

2. Shri Aurobindo. La Mère, p. 30.

ainsi que la ferveur de l'adoration qu'on Lui voue. Revêtue d'attributs infiniment variés, tantôt prompte et tantôt silencieuse, tantôt souveraine et tantôt amicale, tantôt distante et tantôt intime, la Mère individuelle est Ishvari, Kâlî, Lakshmi, Sarasvatî, Dourgâ, Pârvatî entre bien d'autres. Certains rishis ont dit qu'il y avait neuf Mères, d'autres qu'il y en avait douze ou cent ou mille. En vérité il en naît d'autres chaque jour. Car la Mère est infinie dans Ses formes comme la vie qu'Elle crée, et Ses moyens pour guider l'homme et le ressaisir inlassablement sur sa route divine sont incalculables. Ce n'est pas l'homme qui, par sa dévotion ou le besoin qu'il a de Dieu, crée la Mère à sa convenance. C'est la Mère seule qui est, dès l'origine et toujours, et c'est Elle qui façonne l'adorateur selon sa nature et sa position dans l'Existence ; c'est Elle aussi qui a dit à Shrî Râmakrishna Paramahansa dans l'une de ses extases : « Je suis le Nirguna-Brahman et le Saguna-Brahman des Upanishads <sup>1</sup> », Je suis l'Indifférencié et le Différencié dans toutes Ses formes. Elle n'est ni un mythe ni un mode de penser de l'homme. Elle est. Et dès lors, pleinement divine, Ses pouvoirs d'existence, d'influence et d'apparition sont sans bornes.

Peut-être n'est-il rien de plus surprenant ni de plus difficile à saisir par le mental humain que cette existence de la Mère, à la fois absolue et relative, une et infiniment divisée, parfaite et, semble-t-il tout au moins, fragmentaire selon les plans. Notre façon habituelle de juger nous fait supposer qu'il ne peut pas y avoir là réelle transformation dans la nature même du divin, que le divin est, par définition, immuable et identique à soi, que c'est donc notre vision imparfaite qui fait le Dieu partiel, sujet de l'adoration, et non le Dieu Lui-même qui, au sein de Sa propre Manifestation, Se transforme pour nous. Mais il faut sans cesse se souvenir que dans le yoga notre façon habituelle de voir et de juger se trouve progressi-

1. *L'enseignement de Râmakrishna* (Paris, Albin Michel, 1949), § 1 265.

vement bousculée. Tout d'abord notre notion du bien et du mal, de l'agréable et du désagréable, du divin et de l'humain est combattue pied à pied dès les premières règles de la sâdhanâ. La valeur des choses selon Dieu est totalement différente de leur valeur telle que nous la concevons. Notre vision à nous est minuscule, incomplète, imparfaite et ne peut donc être exacte en quoi que ce soit avant que le *samâdhi* ne vienne l'éclairer de sa vérité. « Il n'est point de connaissance sans *samâdhi* » a dit encore Shrî Râmakrishna <sup>1</sup>. Il y a plénitude divine à n'importe quel plan de l'existence manifestée, mais avec des tonalités différentes, des prépondérances diverses selon l'expression qu'elle donne de soi. Voilà pourquoi les Dieux eux-mêmes sont dits « interchangeables ». La totalité du divin se retrouve partout, dans la moindre motte de terre aussi bien que dans la sainteté, et la motte aussi bien que la sainteté peut déclencher chez un adorateur véritable le plus haut *samâdhi*, l'extase définitive qui détruit toute ignorance. La Mère est la motte de terre et Elle est la sainteté, Elle est la douleur qui frappe et tue aussi bien que la joie qui ravit. C'est l'ignorance seule qui craint la mort, cette naissance à un plus haut devenir. Et l'ignorance est aussi la Mère, voile mystérieux qui enveloppe la vie et le mental, voile d'amour qui protège notre marche d'un éblouissement insupportable et fatal afin de permettre le lent et beau travail du yoga qui est le sens même et la raison d'être de l'existence. Brahman, l'Absolu, sans l'Amour et l'Ananda qui Le projettent en la Mère et Le contemplant en Soi dans une ineffable Reconnaissance de l'Être entier, ne serait pas Brahman. Car l'Absolu impersonnel ne semble glacé qu'au mental encore troublé par l'abondance et la chaleur des floraisons terrestres. Il est un brasier qui ne consume point ce qu'il brûle, l'immensité d'une blancheur ardente et sereine. Le froid lui-même, les neiges de Shiva, sont des glaciers qui brûlent l'âme

1. *L'Enseignement de Râmakrishna*, § 1 192 et 1 362.

et le corps d'un feu plus brillant que la braise. Tout est flamme et tout est amour, mais non pas notre flamme, et non pas notre amour avec ses distinctions et ses lassitudes. Amour-et-flamme dont la profondeur et la sérénité souveraines, sans un oubli, imposent dans l'Eternité qui est Présence immédiate et totale, sa loi à tout ce qui est. Car l'Eternité est Cela : la Présence où tout est en un instant dans la même Conscience unique. Et cette éternité-là est en chacun de nous. Le *samādhi* qui y pénètre nous révèle en un seul et foudroyant flambeau l'Unique et le Multiple identiques et parfaits. Tout est Un, tout est Un, s'écrie le sage au retour de l'extase. Et son amour que plus rien ne trouble ni n'étonne, s'étend à tout ce qui vit dans l'espace et dans le temps devenus inutiles pour lui.

La Mère individuelle a une importance primordiale dans toute sādhanā, dans tout yoga. C'est Elle qui appelle, oriente et guide le *sādhak*, marque les étapes spirituelles et agit les Dieux au sein des révélations. C'est Elle l'Ishta qui concentre et condense l'adoration afin de l'épanouir, au travers d'un long travail, dans la vision. Egale aux Dieux dans plusieurs de Ses prépondérances, Elle leur est souvent supérieure en intensité. Jamais les mots « supérieur » et « inférieur » n'ont d'ailleurs ici la signification du prestige. Les degrés sont des degrés d'intensité de conscience, de plénitude d'existence et de béatitude. La Conscience totale est en chacun d'eux, mais l'intensité de la manifestation varie. Et l'homme ou le Dieu parvenu à l'identification avec la Mère Suprême, atteint Brahman, l'intensité absolue dans l'harmonie parfaite.

Tel est aussi le rôle de l'Ishta, Dieu personnel, projection du Soi individuel dans le divin. La Mère ou le Dieu sont l'Ishta en qui s'exprime l'effort du *sādhak*, la forme en laquelle il se reconnaît et s'oriente aussi longtemps que son identité avec l'Atman demeure encore inconcevable ou irréaliste pour lui. L'Ishta est le pivot de toute la sādhanā, le centre rayonnant autour duquel se joue l'évolution de la personnalité qui, du petit ego limité et restreint, renaît progressi-

vement à la personne divine, à l'incarnation qui est le sens et la portée de notre présence ici-bas. L'Ishta capte et fascine notre dévotion, libère notre intelligence, épanouit nos possibilités les plus profondes et les plus grandes. Il nous donne de Dieu l'exacte vision dont nous avons besoin pour que notre adoration soit sincère, pour qu'entre le Dieu adoré et notre prière s'établisse une harmonieuse correspondance, un dialogue limpide et fécond, parce que la base même de notre être en est remuée. L'Ishta est la riposte divine faite à notre ignorance, le chemin par où elle se retrouve peu à peu sous son vrai visage, qui est la connaissance parfaite. Et la Mère est dans l'Ishta quel qu'il soit. Très souvent aussi d'ailleurs Elle est l'Ishta de Ses dévots.

Les quatre grandes Mères individuelles les plus connues, celles qui se sont manifestées le plus couramment au cours des âges du monde présent et qui, par conséquent, ont été le plus communément adorées sont Ishvari, Kālī, Lakshmī et Sarasvatī. Elles ont été admirablement décrites par Shri Aurobindo dans *La Mère*<sup>1</sup>. Chacune d'Elles Se subdivise encore en de nombreuses prédominances de Sa personnalité qui portent elles aussi des noms distincts et réalisent à chaque fois une nouvelle personne divine autonome. Il n'est nullement nécessaire de les dénombrer ou de les connaître toutes avec leurs particularités, ce qui serait d'ailleurs bien difficile à faire. Elles répondent, comme les Dieux et les Démons, aux aspects innombrables de l'Existence, à Ses mouvements, à Ses devenir. La seule chose qui compte pour chaque individu est de rencontrer Celle qui lui est propre, qui correspond le mieux à sa nature, et de s'abandonner de tout son cœur à Sa haute direction, afin qu'Elle le conduise, à travers les méandres de la vie, jusqu'à la Béatitude.

Parmi les prédominances de la Mère, il en est une, plus

1. Pages 38 à 51.

troublante que les autres, qui mérite d'être considérée à part. C'est Mâyâ, communément rendue par le terme d' « illusion ». Mère splendide, à l'aspect à la fois terrifiant et charmeur, richement ornée, brillante et sombre, broyant la vie des hommes sous Ses ténèbres, noyant leurs yeux de Ses ombres et les désespérant par Ses voiles trompeurs. Et pourtant Elle aussi est le Nirguna-Brahman et le Saguna-Brahman des Upanishads, Elle aussi est le refuge tendre et sûr auquel tout *sâdhak* peut avoir recours dans sa détresse. Majestueuse et trépidante, railleuse et insaisissable, Elle est pourtant la Connaissance, la Vérité et l'Ananda.

Comment allier tout cela ? Pour l'expérience mystique il n'est point de barrières infranchissables, point d'impossible, point de limites hors Brahman. Et Mâyâ Se révèle à Son adorateur intrépide aussi bien que n'importe quel autre visage de la Mère.

Lorsque les tumultueux torrents du Gange<sup>1</sup> descendirent du ciel pour s'abattre sur le monde au risque de l'emporter tout entier dans la violence de leurs eaux, le Dieu Shiva, dans Sa méditation, s'interposa, relevant Sa chevelure en un haut chignon afin d'y recevoir le fleuve et de l'écouler plus sereinement vers la terre. Mâyâ est ce geste et cette méditation. Pleinement consciente de l'éblouissement spirituel qui descend des sommets du Sachchidânanda, pleinement consciente aussi de l'état du monde et de ses facultés, Elle voile pour un temps ce qui sans Elle nous serait insupportable. Elle enfante notre spiritualité dans le tissu chamarré qu'Elle dispose autour de nous et en nous, dans l'éclat encore inexact dont Elle fait le reflet splendide de la Vérité. Ses apparentes supercheries sont autant de chemins qui se dégagent de la vie dans la direction du Seigneur. Peut-être est-Elle l'un des aspects les plus puissants et les plus sages de la Mère, l'un

1. Le Gange est considéré dans l'Inde comme le « fleuve sacré » dont les eaux purifient l'âme et disposent ceux qui s'y baignent à la spiritualité.

des plus indispensables aussi. Mâyâ enivre, et de l'ivresse qu'Elle procure Elle extrait le vin pur de l'extase. Elle est dangereuse et bienveillante. Toute la Connaissance, tout l'Ananda sont en Elle, indomptables et magnifiques. Et les voies de la Vérité sont incalculables en Elle. Nul, en dernier ressort, ne peut se laisser tromper sur Son compte, et Sa gloire particulière est peut-être de consentir au mystère qui plane sur Elle et La déforme longuement jusqu'à ce qu'Elle-même juge l'heure venue de découvrir Son identité avec l'Absolu.

#### IV. Les apparitions de la Mère.

La Mère individuelle est peut-être la première à Se révéler lorsque le seuil des visions spirituelles est franchi par le *sâdhak*. Elle apparaît personnellement ou dans l'une ou l'autre de Ses prédominances les plus aisées à reconnaître par le novice. A ce degré de la vie spirituelle, la séparation n'est pas encore très nette entre les activités du mental supérieur déjà tout empreint d'intuitions et la vision spirituelle proprement dite. L'humain y joue un rôle important, et ce seront précisément les apparitions de formes divines répétées qui peu à peu prendront le pas sur la vie mentale habituelle du *sâdhak* pour finir par la supprimer tout à fait. A ce moment le seuil de la conscience et de l'activité supra-mentales est véritablement franchi. L'âme divine qui veille en tout être s'est épanouie jusqu'au niveau du front ; c'est une autre existence qui commence. Il est d'ailleurs dit que, bien que les chutes soient toujours à craindre, même pour les Dieux, il n'est en principe plus possible de redescendre à un degré de conscience inférieur une fois le centre du front atteint. Dès cet instant la montée est inévitable parce qu'en fait c'est l'Ishta Lui-même qui l'accomplit selon une progression puissante et

infaillible. Le *sādhak* ne s'appartient plus ; il est le roseau purifié au travers duquel chante le souffle divin avec une netteté toujours plus grande et une limpidité toujours plus exclusive.

Au début de la course, les sentiers sont enchevêtrés, indistincts et variables, les hésitations, les fausses hardiesses, les reculs et les doutes assaillent le *sādhak* qui mille fois se fourvoie et ignore le plus souvent que la Mère le conduit et l'agit sûrement, patiemment, purifiant toutes ses facultés, tout son être, afin de l'amener assez sincère, assez dévoué, assez assoiffé d'Infini et de Vérité à l'étape de la première vision supra-mentale, à la première *vision de Dieu*.

Les difficultés auxquelles il s'est heurté si souvent durant ses premières années de *sādhana* et auxquelles il se heurtera fréquemment encore, ne sont en réalité qu'un trou d'ombre dans sa conscience, une tache de nuit que l'intelligence ne parvient pas à supprimer. C'est pour cela que Ganesha, le seigneur des obstacles, est le Dieu aux vertus spirituelles qui triomphe par la connaissance. L'intelligence seule s'est trompée et l'échec est un échec de l'esprit. Qu'il s'impose, qu'il projette les éclairs de sa joie sur les choses et l'ombre en pâlisant se retirera.

Qui donc a fait erreur en créant l'univers tel qu'il est, en le perpétuant avec ses luttes et ses revers ? Personne. La terminologie humaine est seule en cause, qui parle d'imperfection et de retour à la Vérité, selon l'apparence des phénomènes. Car la Lumière S'est revêtue de tons inégalables, Elle a multiplié l'éclat unique de Sa robe et, dans Sa vastitude, Elle a brillé d'un feu chatoyant. Dans la matière épaisse où la conscience paraît endormie, Elle est là ; Elle sourit dans les astres et sur les pierres, dans les eaux et dans les subtilités de l'air. Elle n'a rien à rapprendre et l'argile en Elle est glorieuse aussi bien que le pur entendement de l'ascète. Par l'activité des sens Elle s'évade et par la maîtrise des sens Elle se ressaisit dans Son imprenable splendeur.

La Lumière n'a point créé la matière vide de sens, ni la plante sans saveur mystique, ni la bête sans beauté. Les voies de la Conscience en elles toutes sont sacrées et sont droites. Elle S'y attarde juste assez pour S'y reconnaître et poursuit ailleurs Son pèlerinage créateur. Ayant conquis la pierre Elle conquiert la fleur, éprouve l'animal, Se revêt de raison, chante la gloire des Dieux, reconnaît les ciels de visions, dépasse Dieu Lui-même, étincelante, immaculée, et paraît, sur les siècles sans noms et sans bornes, la Souveraine à l'œuvre irréprochable. Les aspects du voyage sont infinis et ne se reproduisent pas sans variantes. C'est pour cela que les Dieux Eux-mêmes sont dits périssables. Seul Brahman est demeurant dans l'immuable.

L'homme connaît cela par le regard d'une intelligence qui domine une à une toutes les données de la vie, portant en lui déjà la conscience de la pierre, de la fleur et de la bête. Celle des Dieux l'attend. Il peut aller plus haut et goûter la sérénité sans obstacle de l'inaltérable Perfection dans l'accomplissement éternel de l'Existence, ici-bas comme en d'innombrables ailleurs.

Sur le seuil des visions lumineuses, la Mère est apparue à certains grands yogins sous des formes parfois tout à fait matérielles et humaines, belle jeune femme aux longs cheveux, au sourire enchanteur, à la démarche alerte, aux chevilles ornées de clochettes mélodieuses. Telle nous la décrit, par exemple, Shri Rāmākriṣṇa<sup>1</sup>. Les représentations que les rishis nous donnent des Dieux, leurs armes, leurs regards, leurs cheveux, leurs bijoux, ne sont pas plus des inventions de l'imagination que leurs faits et gestes et les circonstances de leur vie. Ils ont été vus ainsi, puis décrits, tant bien que mal, par le moyen de la parole humaine, du dessin ou de la sculpture, si inférieurs à la vision ; et la vérité du témoignage demeure, ainsi que l'atteste la puissance

1. *L'Enseignement de Rāmākriṣṇa*, § 1 480 et 1 482.

des hymnes védiques. Cependant tout cela appartient encore au domaine du nom et de la forme et n'a donc également qu'un caractère transitoire ; la Bhagavad-Gîtâ le dit clairement quand elle affirme que le sage doit dépasser « les paroles fleuries » des Védas. Au début de sa vie mystique, Shri Râmakrishna voyait fréquemment la Mère et les Dieux, mais plus tard il n'eut presque plus de « vision ». Ses *samâdhis* n'étaient alors plutôt que des immersions dans des états de conscience très élevés. La vie du monde matériel lui-même n'est en somme pas autre chose qu'une vision, un degré de la Conscience de l'Infini, La contenant en fait tout entière mais ne La concevant que partiellement. Les états supramentaux en sont d'autres toujours plus vastes, plus complets et plus réels, jusqu'à la Connaissance absolue.

L'univers des visions spirituelles commence et se clôt lui aussi par la Mère. Il est logique, articulé, cohérent et complexe comme tous les autres univers de la Manifestation. Il est cependant plus simple déjà que le monde matériel ; les lois en sont plus vite et plus clairement reconnaissables par une prise de conscience beaucoup plus directe et, à mesure que le *yogin* y pénètre davantage, il s'unifie avec une étonnante rapidité. La nature des formes vues, qui sont évidemment très variables selon les *sâdhaks*, est d'un tout autre ordre que celle du monde concret. Ce qui importe beaucoup plus que la forme elle-même, c'est l'évidence et la certitude qui émanent d'elle. Le *yogin* « voit » de tout son être, de tout son corps, de toute son âme, à la fois subjugué et libéré, et il « sait » que ce qu'il voit est authentique, bien plus réel que ce qu'il voit dans son état de vision humaine normale. Et lorsqu'il revient de son extase, le contact qu'il a eu avec l'au-delà, sa conversation silencieuse avec l'une des apparitions divines supérieures, laisse en lui une joie, une paix, une soif de sacrifice et d'amour du prochain qui sont indescriptibles. Il est comme fécondé par une semence sacrée qui va lever en lui et produire des fruits insoupçonnés et merveil-

leux, le poussant sans cesse plus loin et plus haut dans sa recherche de l'Infini.

L'homme a été fait à l'image de Dieu, disent les Ecritures, et si, au début, le *sâdhak* est tout naturellement tenté de se retrouver dans la forme et les attitudes du Dieu qu'il adore, il s'aperçoit bientôt que c'est de la forme du Dieu qu'est sortie la forme de l'homme, car la ressemblance ne va pas de l'homme au Dieu mais du Dieu à l'homme. Il en va de même pour toutes les formes de l'Existence ; tout a été créé à l'image de Dieu. Et il y a un rapport continu entre les divers plans de la Manifestation. Ainsi, par exemple, Sûrya, le soleil, a une forme spirituelle qui ressemble à un vaste disque d'où partent d'immenses rayons ; or toute Sa nature, Son mouvement, Son action, à tous les degrés de l'Existence, sont déterminés par la rondeur. La forme spirituelle de la Mère est haute. Si l'on veut la reproduire graphiquement, elle pourrait être rendue par une ligne qui ferait le tour de l'homme en ne tenant compte que des points extrêmes, ce qui donne un ovale assez étroit. Un ovale en général plein (il y a des formes spirituelles qui sont vides, n'ayant qu'un contour lumineux) et diversement lumineux, tantôt plus éblouissant, tantôt plus intime, selon qu'il s'agit de tel ou tel aspect spirituel de la Mère ou, si l'on préfère, de telle ou telle Mère (Shakti) particulière. Ce qui peut être affirmé de plus certain, c'est que ces formes lumineuses s'estompent assez vite au cours des visions successives et tendent de plus en plus à se rapprocher de la Lumière absolue et sans forme d'où elles naissent toutes, comme si le divin avait hâte d'effacer ce qui en elles est pour l'homme une aide certaine mais aussi un dangereux appât. Le monde des divinités et des visions doit être dépassé par le *yogin* s'il veut atteindre le But de sa sâdhanâ. Voilà pourquoi les rishis, ceux qui ont vu la Vérité, sont parfois estimés plus grands que les Dieux.

Au début le *yogin* détermine très exactement les formes spirituelles qu'il voit ; il les reconnaît aussitôt sans les

confondre malgré leurs grandes ressemblances, et il attache avec ferveur son adoration à celle qui s'impose à lui avec le plus de force. Et c'est avec une soif ardente qu'il y retourne sans cesse jusqu'à ce que, ayant dépassé toutes les visions, comme il a dépassé précédemment les autres formes de vie, il pénètre en l'Indifférencié, en Brahman, qui n'est plus une vision mais un état de conscience et d'existence absolues. Alors seulement cesse dans son âme le désir qui l'a poussé toujours plus loin, l'inassouvissement qui l'assaillait même après les plus belles étreintes spirituelles. La Mère a terminé Sa tâche, Elle a manifesté l'Existence-une, du plus élevé au plus bas degré des possibilités de la Manifestation puis, avec un amour inlassable, Elle en a regravi les étapes de Conscience et L'a rendue à Son état de Connaissance et de Béatitude parfaites, à Sa joie créatrice éternelle d'où naît et renaît à jamais le Jeu du multiple et de l'Unité, le Jeu splendide de Brahman. La notion négative de la souffrance, du mal et de la mort s'évanouit dès l'instant où l'on a compris que tout est né de la Joie créatrice de Brahman et que tout est le Jeu de la Mère dans le sein inaltérable de l'Absolu. La faculté de souffrir demeure et souvent même s'affine, mais la souffrance revêt une signification divine, le *sâdhak* y reconnaît de plus en plus l'œuvre purificatrice et stimulatrice de la Mère devant le conduire jusqu'à la Béatitude qui, retrouvant Son identité avec l'Immuable et non plus avec le muable, libérée des liens de l'ego, ne ressent véritablement plus la douleur. La joie conquise n'est plus le contraire de la peine, la sérénité n'est plus le contraire de l'agitation. Elles sont, foncièrement, d'une autre nature, sur le plan de la sainteté qui est au-delà du bien et du mal.

Chaque plan de l'Existence a ses *samâdhis*, ses extases, et chaque *samâdhi* est triple en son unité. Premièrement le *sâdhak* reconnaît le lieu spirituel où il se trouve, prend conscience du dieu qui l'habite et s'ouvre à son influence. Deuxièmement le *sâdhak* entre en conversation intime avec

le dieu (conversation silencieuse qui ne s'articule pas forcément en paroles), il apprend de lui ce qu'il a à apprendre à ce moment précis de sa *sâdhanâ* et il connaît dès lors le contenu mental du *samâdhi*. Assez souvent il entend des mots qui lui viennent spontanément du fond de son être. Ces mots, quand le *sâdhak* parvient aux degrés supérieurs de sa réalisation spirituelle, ont une valeur absolue. Ils émanent du Verbe créateur primordial, personnifié en Sarasvatî ; ce sont des mantras, c'est-à-dire des mots qui ont le pouvoir de transformer l'être radicalement, de le faire naître à un *samâdhi* plus élevé et même de le faire pénétrer dans une autre vie, une nouvelle incarnation, sans qu'il lui faille pour cela passer par la mort physique. Ce dernier cas semble cependant assez rare. Les mantras ont en outre le pouvoir de susciter l'apparition d'une forme vivante sur n'importe quel plan. Ils portent en eux une part de la puissance créatrice des Védas, origine en Brahman du monde manifesté dont ils sont toute l'harmonie et la loi. Car il est dit que les Védas sont antérieurs à la création du monde. Troisièmement le *sâdhak* réalise la plénitude du *samâdhi* qui contient aussitôt en elle le germe du *samâdhi* suivant, tant que Sachchidânanda n'a pas été obtenu. Il n'a plus conscience des trois éléments qui le composent, le physique, le mental et le spirituel. Il est plongé dans un état absolument indivisible auquel tout son être transfiguré participe. Son corps lui-même est modifié, fixé dans une rigidité qui ne s'en ira qu'une fois la vision terminée. Après le *samâdhi*, le *sâdhak* peut être assez longuement incapable de bouger, ses membres sont froids et raides, sans vie. Son cœur est immergé dans la joie et l'abandon. Son mental est dilaté jusqu'à l'Infini, il ne conçoit plus que la toute-présence de la Lumière qui l'a envahi, et même a annulé son corps pour lui, distendu ses limites jusqu'à l'immensité. Et du sommet de sa conscience spirituelle il saisit et contemple sa certitude avec une fermeté et une intensité extraordinaires. Elle semble tenir en elle le phare éblouissant

qui lui désigne à la fois le chemin parcouru et le chemin à parcourir encore. Le *samādhi*, qui peut ne durer parfois que quelques secondes (il peut aussi être beaucoup plus long) révèle en un éclair des mondes de lumière. Et la Connaissance reçue par le *sādhak* embrasse tous les plans à la fois et chacun d'eux en particulier, sans rien omettre. Car le *samādhi* est lui-même un univers organisé complet et vivant.

On pourrait aussi comparer le *samādhi* à une constellation spirituelle. Dans la nuit de notre ignorance surgit une étoile, puis une autre. Le travail du yoga décèle des rapports entre ces deux étoiles dont les rayons semblent jouer comme les reflets d'une lueur unique. Puis une autre étoile paraît et d'autres encore. De clarté en clarté, le *sādhak* s'avance vers l'extase qui, tout à coup, lui révèle la constellation complète, le rôle de chaque étoile par rapport à elle-même et par rapport aux autres, et enfin elles toutes baignées dans une seule Lumière qui est leur origine et leur achèvement.

### V. La Shakti.

La Shakti est l'épouse divine, le pouvoir ou l'aspect exécutif du Dieu auquel Elle est liée. En réalité Elle n'est pas une autre personne divine que Lui, Elle est le Dieu dans son expression extériorisée. Elle exécute Ses volontés et donne corps à Son plan de conscience particulier. Bien qu'Elle représente pour notre mental le côté féminin de la Divinité, il n'y a pas entre le Dieu et Sa Shakti opposition de sexes. La Shakti est à la fois l'origine de l'homme et de la femme, du dieu et de la déesse.

Dans la Joie de l'Ananda, dans l'Immobilité de l'Indifférencié est la Shakti. La Mère est partie de Shakti. La Shakti est l'absence d'ego. Elle est la puissance créatrice active, libre

de toute entrave, qui agit également partout, Se revêt des formes et les dépose, l'âme de la Lila du Seigneur qui sans Elle ne serait pas. A travers tous les plans de l'Existence Elle se meut, enfantant les diverses étapes, reliant puis séparant les opposés, déterminant les victoires et les défaites. Elle est l'élan qui précipite la conscience dans le *samādhi*, Elle est son silence, sa fixité, son intense plénitude. Tout ce qui est, dans tous les mondes, est en contact intime avec Elle, nul ne se soustrait à Son emprise. A la fois totalement impersonnelle et familièrement personnelle, Elle crée l'illusion et Elle la détruit, Elle fait notre angoisse et notre illumination. Peut-être la Shakti est-Elle la réponse la plus magnifique donnée par le yoga à l'énigme troublante de la vie. Sa présence est notre présence ; Elle est la continuité des formes de conscience, leur évolution et leur solution, leur destruction aussi comme Elle fut leur naissance, Elle est la Vie. Conscience inaltérable et parfaite, vision toujours vraie de toutes choses, au-delà des dualités comme Se mouvant au travers d'elles sans jamais S'y laisser prendre, Elle est ce silence qui précède les grands *samādhis* et les rend possibles : silence où les vibrations divines sont si intenses qu'elles subjuguent l'âme et l'emportent au-delà d'elle-même jusque dans l'Absolu. Silence rempli d'un chant inentendu qui contient tout : Aum, Aum, Aum ! Silence où renaît la conscience à Elle-même, infiniment active, ou plongée dans un Néant prodigieux. La Shakti est l'énergie divine dans sa totalité.

### VI. Prakriti. Les incarnations divines.

Tels sont les aspects les plus importants de la Mère. Il en est encore beaucoup d'autres, plus bas sur l'échelle de l'Existence dont Elle pénètre toute l'étendue. Moins son intensité appa-

rente est grande et moins son action paraît directe ou personnelle. En Prakriti, la Nature, dans les régions de la matière inerte, des plantes, des animaux inférieurs, Elle semble S'être réduite au rôle de loi cosmique. Cependant la Mère est en eux tout entière, aussi divinement présente, active, aimante, ne Se manifestant que sous la forme qu'Elle sait être juste, animant là aussi tout ce qui est.

Elle pénètre la nature humaine de Ses *vibhūtis*, veillant sur tous ses devenir, gardienne et stimulatrice. Et, en outre, Elle S'incarne en de nombreux êtres qui, de tout temps, ont eu pour tâche de guider Ses enfants dans les voies de la Vérité.

C'est la Mère qui incarne, qui S'incarne. C'est Elle qui est Krishna et Râdhâ, Râma et Sîtâ. Et c'est plus particulièrement sous Sa prédominance de Lakshmî, l'harmonie, l'Ananda créateur, qu'Elle opère Ses incarnations.

Lakshmî est la Shakti de Vishnou, le Dieu dont la fonction essentielle est de maintenir l'univers manifesté et de ramener sur le bon chemin ceux qui se fourvoient. On compte généralement douze incarnations principales de Vishnou, dont la dernière, Kalki, le cheval blanc, est encore à venir. En réalité, en tant que Dieu, Vishnou décide l'incarnation et en suscite la conception en Sa Shakti. Il est beaucoup d'incarnations divines ignorées des hommes, et les plus grandes ne jouent pas forcément de rôle visible dans le monde, où elles demeurent cachées. Celles qui ont à exercer une influence spéciale et directe frappent l'imagination des hommes et sont dénombrées. Lakshmî est constamment présente ici-bas, en beaucoup d'êtres qui sont véritablement des incarnations vivantes de la Mère sans qu'il soit nécessaire de s'en rendre compte. Et il est peut-être permis d'affirmer que sous Sa prédominance de Sîtâ Elle est incarnée dans tous les grands rishis. Car Sîtâ est la personnification de la nostalgie poignante qui pousse le *sâdhak* vers l'Immuable. Possédant la conscience parfaite de Brahman, la pureté absolue, la vision de la Vérité, Elle consent pourtant à demeurer dans le monde du relatif afin d'attirer

les hommes à Dieu. Sîtâ est la prisonnière, l'épouse divine de Râma, séparée de Son Bien-Aimé et condamnée à vivre auprès de Râvana, le prince des démons. Elle est l'âme inviolable dont tout l'élan, toute la vie aspire à rentrer en Brahman, et le sacrifice dans sa double signification d'holocauste et d'épanouissement spirituel. En ce sens, et d'une façon tout à fait précise, Elle est le Calvaire du Christ. A cause de cet aspect double et très particulier de Sa nature, elle instaure avec Râma un âge nouveau, âge de la création divine de la famille, rapport très pur et très élevé dans l'amour qui unit l'homme à la femme et, du même coup, le couple à l'Absolu.

Devakî et Yashodâ sont deux autres personnifications de la Mère ici-bas. L'une est la mère de Krishna, celle dont la tâche presque inconcevable fut d'enfanter le Dieu le moins humain qui fût, tant sa royale divinité se rit et se joue des contingences humaines. Elle aussi est Lakshmî. Façonnée et purifiée par la Mère, Elle est libre, *muktâ*, et, en tant que mère charnelle, Elle peut même incarner une plus grande part de divinité que celui auquel Elle donne naissance.

Yashodâ est la Mère qui nourrit et élève l'enfant divin, assurant la période qui s'écoule entre l'apparition de l'Incarnation divine sur terre et le temps où commence Son œuvre, Son message. Elle aussi est pure et son amour est si grand pour l'enfant dont elle est la gardienne, qu'elle s'identifie à sa propre mère et l'entoure d'une sollicitude, d'une compréhension, d'une tendresse sans partage. Car qui, sinon la Mère en elle, reconnaît la divinité de l'enfant qu'elle adopte, sert et adore comme son Dieu ?

Que d'autres aspects de la Mère personnifiée parmi nous il serait possible d'évoquer encore ! Tous aussi touchants, aussi immaculés, aussi lumineux et rayonnants d'un enseignement qui nous paraît tout naturel parce que très proche de nous, infiniment riche et direct parce qu'il émane de la vie elle-même, telle que nous la reconnaissons en nous et autour de nous, dans l'évidence objective des choses et dans le mystère

dont nous pressentons la révélation au fond de notre cœur. Le *yogin*, parvenu au sommet de l'échelle de Vérité, peut adorer la Mère en toute femme, en tout être, en toutes choses. C'est Elle qui a façonné et pénétré l'univers entier, qui l'habite et le repétrit sans cesse, devenant sur chaque plan de l'Existence et dans chacun de ses détails, l'épouse, la mère et l'enfant de lumière dont le sillon dirige la conscience jusqu'à l'Absolu. Et cela à la fois hors de l'homme, dans le monde qu'il voit, touche et découvre, et au-dedans de lui. Là, dans l'intime secret de la Conscience, les chemins sont les mêmes, les Dieux, les formes de la Mère et Ses incarnations peuplent aussi tous les degrés de la Manifestation divine complète. Celui qui les parcourt et les reconnaît est le *yogin*, l'homme véritable. Et la Mère, l'ayant conduit jusqu'au seuil de l'Immuable, S'effaçant à Son tour, lui révèle l'Absolu.

## L'UNIVERS DE LA MANIFESTATION DIVINE

Aum Shri Ganapatâye namah.

### Le *sannyâsa*.

Le *sannyâsa* est l'apanage des Dieux, la grâce qu'ils accordent à ceux de leurs dévots qu'ils en jugent dignes. Ce n'est pas un état qu'on choisit, mais pour lequel on est choisi et dans lequel la spiritualité est absolue, c'est-à-dire que c'est elle qui domine et dirige toute la vie et toute l'activité. Le *yogin* y est en communion étroite avec les Dieux, surtout avec celui qui lui a conféré le *sannyâsa*. Son intimité avec lui devient prodigieusement directe, féconde, ardente et précise. L'univers entier n'est plus vu, compris, senti qu'à travers le Dieu, les moindres circonstances de la vie aussi bien que les grands triomphes intérieurs relèvent tous de l'autorité, de la sainteté et de la bienveillance du Dieu vénéré ; le désagréable se transforme en occasion de sacrifice ou de renoncement divins, l'agréable en offrande de gratitude. Libéré de ses attaches terrestres, presque inconscient de soi, sans besoin, sans désir, sans intention, avec pour seule volonté un abandon absolu de tout son être à Dieu, le *sannyâsin* est le pèlerin spirituel qui réalise dans sa plénitude le sens de la vie terrestre. Il chemine, insoucieux de tout hors de Dieu, libre de tout hors de la volonté divine, et le monde pour lui redevient

l'Eden où tout est à l'homme, dans une liberté indescriptible, parce que tout est à Dieu, parce que l'obéissance au divin partout présent, partout agissant, partout expressif, est redevenue la respiration même de l'homme, son mode de sentir et de penser naturel. Ce que fait le *sannyâsin* est bien, ce qu'il dit, ce qu'il pense est vrai parce que son être et son activité émanent du Dieu qui le dirige et l'imprègne. C'est pour cela qu'on a pu dire que tout ce que dit un rishi se réalise. Le rishi ne peut dire que ce qui est. L'erreur et le mensonge lui sont devenus étrangers <sup>1</sup>. Sa conscience qui voit juste lui révèle l'éternité de chaque instant. Il pénètre le présent au delà de lui-même, dans son passé et son futur également, qui ne sont qu'une seule et même chose pour lui. L'état de vérité du rishi est comme une graine vigoureuse qui féconde toute la vie autour de lui, non seulement dans le moment où il vit, mais pour des siècles.

Le *sannyâsa* est un état intérieur. Lorsque le *sâdhak* vraiment sincère y parvient, il le reçoit les mains tremblantes d'émotion, de joie et de gratitude, de son gourou, de son Dieu. La robe qu'il revêt ou qu'il ne revêt pas, suivant les circonstances extérieures qui l'entourent, a bien peu d'importance, de même que le pèlerinage sacré qu'il entreprend en fait dès cet instant n'a pas besoin de se tracer géographiquement, ni la mendicité à laquelle il se voue de se traduire par un bol tendu <sup>2</sup>. Le *sannyâsin* est l'homme qui, des profondeurs de son être, ne désire rien, ne projette rien, ne possède rien, qui, à l'instar des Dieux, vit dans un état de méditation continue de laquelle jaillit une force de rayonnement et d'action inimaginable dans un état humain habituel. Pour lui l'invisible est plus réel que le visible et sa conscience est immergée en celle de Dieu. Il s'en va, voyageur éternel, d'une

1. Car Dieu et Vérité sont synonymes. Et seul l'esprit de vérité connaît Dieu.

2. Ces éléments matériellement visibles de la sâdhanâ sont cependant puissants et il ne faut pas les mépriser.

conquête spirituelle à une autre, cueillant le fruit que lui tend la vie quand il a faim, oubliant de se nourrir ou même de se vêtir si l'extase s'empare de lui, ne ressentant plus ni peine ni joie au sens humain des termes, car la vision qui l'a envahi est au delà des deux. Il sait qu'il ne doit vivre que le temps exact qui lui est réservé sur la terre et pour la tâche précise que Dieu lui assigne. Il n'y a plus de superflu, dans sa vie, dans aucun domaine. Il se vêt juste assez pour satisfaire aux exigences du milieu. Il se nourrit juste assez pour que le corps qu'il habite ne périclite pas d'inanition. Il travaille selon l'ordre que Dieu lui donne, il se repose juste ce qu'il faut pour que son corps et son esprit soient dispos. Et il médite. Où qu'il se trouve, quoi qu'il fasse, il médite, fuyant les bavardages, les bruits confus, les vaines rencontres ; car si une égalité d'âme absolue en toutes circonstances est le But du yoga, un choix très strict des gens et des choses s'impose tout au long de la sâdhanâ. Le *sannyâsin* le sait, et c'est même l'une des lois de sa condition. Il fuit ce qui trouble sa méditation et sa croissance intérieure. Car cette méditation et cette croissance intérieure sont la tâche qui lui est demandée et au travers de laquelle l'attend la perfection qui devra rayonner de lui.

### Les Dieux.

L'Univers des Dieux est au-delà du mental humain, vaste et puissant domaine de la souveraineté divine dont dépendent l'équilibre, la durée et l'épanouissement de la destinée des hommes. Leur foule est immense, leurs gloires, leurs attributs, leurs hauts faits, leurs oppositions et leur unité sont inconcevables. C'est l'univers propre de la méditation d'où naît tout ce qui a vie dans la Manifestation cosmique. Le Mental du mental est Brahman, La Vie de la vie est Brahman et les Dieux sont à la fois ce Mental suprême et notre mental,

cette Vie, cette Existence suprêmes, et notre vie, notre existence, notre connaissance partielles.

Chez l'homme, le monde des Dieux a son centre à la hauteur du front. Il comprend tout l'espace intérieur de la tête qui va des sourcils à la naissance des cheveux ; il compose, domine et dirige le cerveau, les centres nerveux, le mental, la sensibilité, la pensée et toutes les perceptions, soit le corps entier, conscient et inconscient, l'organisme entier qui exprime l'Existence dans la Manifestation.

### Shiva.

Le maître de ce monde des Dieux est Shiva, le grand Dieu. Il en occupe matériellement tout l'espace et il en oriente toutes les opérations. Shiva est Brahman, le Suprême. Il est la Puissance éblouissante et indomptable de l'Absolu, l'argument contre lequel on ne lutte pas, l'Immobilité sacrée et féconde, la Méditation parfaite, l'Austérité ardente, la Bienveillance lucide, le Principe infaillible des naissances successives qui nous conduisent de l'obscurité à la Lumière. La victoire de Shiva est certaine, son action sans défaillance, son appui inégalable. Celui qui adore Shiva connaît toute la Vie et de Sa plénitude plonge en l'Absolu. Le ciel de Shiva méconnaît la faiblesse. Il n'admet que la vigueur du taureau, la limpidité immaculée de la pureté, la fécondité de la lune et le silence de la méditation. Shiva est en tout dieu, en tout homme. Celui qui contemple Shiva dans un état de dévotion sincère voit l'univers avec ses devenir incalculables se dérouler devant ses yeux, l'univers dans un éclat de splendeur ineffable, l'univers dans le Rayonnement parfait de l'Infini.

*Aum namah Shivāya !*

Les principales shaktis de Shiva sont Kālī, Durgā, Pārvatī.

Toutes indomptables, déesses dont la puissance et la hardiesse victorieuse sont l'apanage, qui broient l'homme et son ignorance dans le pétrin impitoyable de la Vérité.

En Shiva, identiques à Lui, sont Vishnou et Brahmā, chacun d'eux contrôlant plus spécialement l'une des trois activités qui sont Shiva. Shiva crée (Brahmā), protège et dirige (Vishnou), et détruit c'est-à-dire enfante à un autre état d'être plus proche de l'Unité, de Brahman, jusqu'à ce que Sachchidānanda soit à nouveau réalisé. Shiva agit donc constamment en nous ; il n'est pas un de nos mouvements, pas une de nos pensées qui ne soient accomplis en Lui et par Lui. C'est pour cela qu'Il porte tout spécialement le nom de Shiva qui signifie « de bon augure » ; Il est le Dieu propice (Shankara), le Grand Dieu (Maheshvara), inébranlable (Sthānu) et sûr parce qu'il détient tous les devenir de l'Existence manifestée. Il est plus que la loi divine qui ordonne le monde, Il est maître de cette loi et Il peut, s'il le faut, la modifier à volonté. Toutes les descriptions qu'en ont données les sages dans des hymnes ou des récits en forme de légende, les faits qu'ils rapportent de Lui, soulignent son activité intense et constante sur le plan de la vie manifestée. Il est l'Ascète sur qui les Dieux et les sages prennent exemple, le Dieu qui s'interpose pour détourner le danger menaçant les hommes et le monde <sup>1</sup>. Il est Celui qui apporte et prépare l'inspiration spirituelle afin de la rendre assimilable à l'entendement humain <sup>2</sup>, Celui qui donne la mort physique <sup>3</sup> ou mentale <sup>4</sup> quand il le faut pour vaincre les résistances de la passivité épaisse des régions inférieures de l'Existence. Il est Roi des phases lunaires, c'est-à-dire du passage continu d'un état d'être et de lumière à un autre <sup>5</sup>, passage spécifiquement

1. Episode de Vasuki.
2. » du Gange.
3. » de Daksha.
4. » de Kāma.
5. Symboles du lingam et du croissant de lune.

spirituel, tel que l'illustre le récit de la mort du Dieu de l'Amour charnel (Kâma), mandé par les Dieux auprès de Shiva alors que Celui-ci était plongé dans une profonde méditation. Il est le Taureau créateur qui enfante la puissance spirituelle de la Conscience divine sur le plan de la Manifestation. Le lingam est son symbole le plus élevé, celui qui reflète le Dieu sous Sa prédominance de « puissance créatrice éternelle de l'Univers ». Umâ est alors Sa Shakti, force de manifestation visible de cette puissance créatrice de l'Unité. Elle coexiste avec Soma<sup>1</sup> qui représente la presque totalité de l'être de Shiva-Umâ. Tous trois en un ils sont partie de la Mahashakti universelle. Car cette dernière est, en son état de conscience le plus élevé, la plénitude de Soma. Son être est Soma, la puissance créatrice agissante de la Béatitude suprême. Umâ est la Shakti suprême de Shiva, le sommet d'intensité spirituelle où culmine Kâli<sup>2</sup>. Elle est dite « la fille des Himalayas », car, comme l'eau cristalline qui descend des montagnes, Elle est la lumière matérialisée et crée l'Unité dans le monde visible. Soma, en Elle, si élevé, si près du But, est le principe agissant de la Béatitude dans l'Univers visible. Elle possède Soma et en Elle Shiva est le Dieu de l'Unité, de la Conscience indifférenciée. C'est Elle aussi qui enfante les Dieux en l'homme, qui, par la Béatitude créatrice qui est en Elle, Soma, clarifie et unifie, pressant l'âme vers son But. Là-haut, à ce sommet où tout culmine en l'Absolu, Umâ-Soma co-existent, un avec la Mère, Dieux antérieurs à toute forme créée. A ce degré, Ananda et Shânti eux-mêmes sont des entités distinctes, un avec la Mère, dans le même rapport d'entité distincte et de partie intégrante de la Mère que le sont Umâ-Soma.

1. D'où le nom de ce dernier : Sa-Umâ.

2. Kâli est le nom le plus couramment donné à la Shakti de Shiva (voir plus loin) ; chacun de ces noms, chacune de ces Shaktis correspondant en fait à un degré d'intensité de la conscience spécifique qu'ils personnifient.

Shiva domine et dirige l'activité inconsciente de l'être, mais surtout son activité consciente, sa naissance progressive à une conscience de plus en plus parfaite, lumineuse, une. Il est le souverain de *sattva*, partie supérieure de la tête qui se situe au-dessus de l'œil gauche, culmine en Aditi<sup>1</sup>, la Conscience infinie, et s'épanouit au delà en Brahman. C'est pour cela qu'Il est le Maître des Dieux, le Grand Dieu que Ses adorateurs égalent même à Brahman. Shiva n'est pas l'Unité, comme Brahman, mais Il est la naissance à l'Unité, et ceux qui répètent Son mantra ou invoquent Son nom parviennent sûrement à Brahman.

Le premier nom de Shiva fut Indra<sup>2</sup> le « fulgurant », parce que Shiva est le maître des Dieux, que les Dieux sont le domaine de la Conscience<sup>3</sup> et que le propre de la conscience est de flamber, de brûler, de sillonner d'éclairs l'être qu'elle consume et transforme sans cesse.

Créant, supportant et maintenant le circuit des astres, Shiva danse le Tândava, la danse des mondes, rythme prestigieux dont Il est le centre et l'appui. De Ses bras Il soutient le ciel, de Ses pieds Il foule l'Infini, Souverain donnant au Tout, dans Sa Conscience, sa structure et son Unité.

### **Kâli.**

Kâli est considérée comme la Shakti de Shiva. Mais ce caractère particulier n'est que l'un de ses aspects, car Sa réalité va bien au-delà. Kâli est la Mère dans toute l'ampleur de Son Existence et de Son efficacité.

1. Aditi Elle-même est au delà du monde des Dieux, à sa limite supérieure gauche, en Brahman, c'est-à-dire au sommet de la Vision *sattvique pure*.

2. Les divers noms et prépondérances de chaque Dieu et de Sa Shakti correspondent à une partie de l'influence, de la conscience et de l'activité de chacun d'eux et se situent *en eux*.

3. Conscience physique, vitale, mentale et supramentale.

En tant que Shakti de Shiva, Kâlî est représentée comme une déesse redoutable, de couleur sombre, portant à Son cou un collier de crânes, tenant une lance avec laquelle Elle tranche la tête des générations successives et effectuant sur le corps immaculé de Son Epoux une danse terrible. Kâlî est le Temps qui dévore les nations, et Kâlî est la Bienveillante, Celle que dans leur angoisse Ses enfants appellent du nom tendre de Mère, Celle dont ils attendent le secours. Et Shri Râmakrishna, lorsqu'on lui a demandé si Kâlî était réellement noire <sup>1</sup>, s'est écrié avec amour : « Certainement non. Kâlî est belle et son teint est rayonnant <sup>2</sup>. »

Sur tous les plans de Sa manifestation Kâlî est la Mère intrépide et fulgurante qui remporte la victoire. Comme Shiva, Son divin Epoux, est le Dieu de l'évolution spirituelle dans le Cosmos, le Maître des naissances successives dans le sein même de l'Unité dont Il est la Conscience, Kâlî est la Conscience du Temps, dans le Cosmos, et la victoire que l'Atman unique remporte sur lui. Elle aussi est puissante et impitoyable parce que Son action ne tient pas compte des mille et une entraves sur lesquelles trébuche sans fin l'âme individuelle incarnée. Toujours consciente du But et du sens profond de l'Existence manifestée, Elle y court sans se laisser attarder par quoi que ce soit. Et la sécurité qu'Elle apporte est l'Immortalité. Son présent est royal, Son aide est sûre et efficace, Elle hâte la naissance de l'âme à des états de conscience plus vastes et plus élevés, tranchant la vie sans merci afin de l'éclaire toujours plus loin, toujours plus haut, en d'autres manifestations, jusqu'à ce que la conscience incarnée soit rendue à l'Absolu. Kâlî est la Conscience profonde, absolument lucide et intrépide de la Manifestation. Rien ne l'abuse, rien ne la trouble. Elle connaît chaque mouvement, chaque élan, chaque tentative, Elle en extrait le

1. L'explication qu'on donne parfois de cette teinte noire est que Kâlî est la déesse du Temps et que le Temps n'a pas de couleur.

2. Enseignement de Râmakrishna, § 1320.

mobile exact et corrige sans se lasser ce qui se détourne du droit chemin. Kâlî n'admet aucune hésitation. Elle va droit au But, comme le Temps qui ne revient jamais sur soi-même et ne connaît ni les reculs ni la pitié. Elle peut paraître sombre au regard de notre mental, parce qu'Elle agit dans la nuit de l'ignorance qui se nomme le Temps sans révéler la gloire de la Lumière qui s'y trouve également. Sa conscience inébranlable de l'Absolu au sein même des rondes ininterrompues de vies, de morts et de naissances, n'éclate pas à nos yeux ; elle œuvre sans se révéler, nous conduit à la Vérité et s'efface au moment suprême où Sa forme de gloire radieuse Se confond avec Brahman. Elle aussi n'est que Lumière, Béatitude, Unité, mais Son rôle est dans le mouvement changeant des âges et non dans l'immobilité de l'extase.

Sur le corps immaculé de Son divin Epoux, Elle évolue, impitoyable et douce, indomptable et merveilleusement bienveillante. Pourquoi ? Parce que Kâlî est l'Amour qui enfante et qui crée, sans se lasser jamais, les formes et les occasions par où l'âme s'épure et retrouve la conscience de l'Unité. Loin d'absorber dans la Conscience immaculée de Shiva ce qui n'est pas encore retourné à la Vision de l'Absolu, Elle le transforme et le transpose, au sein de la Conscience unique, en des états toujours plus aptes à en saisir la Réalité. Kâlî préside au chant des espaces sans bornes et révèle l'Infini aux êtres innombrables qu'Elle enfante à la Vérité.

### Vishnou.

Shiva-Vishnou-Brahmâ sont une seule et même Divinité, ou, si l'on préfère, ils représentent trois aspects particuliers du même Dieu. Chacun d'eux possède toutes les caractéristiques des deux autres mais n'en manifeste que quelques-unes, selon le rôle qu'il doit jouer. Chacun d'eux est Brahman, le Tout, l'Absolu, mais se différencie dans la Manifestation divine.

Si Shiva est avant tout la Conscience de l'Unité, s'Il ne perd jamais de vue le Devenir unique de l'Univers et si, comme Créateur, Destructeur ou Protecteur, Il n'agit jamais que sur le plan très nettement défini de la naissance progressive de tout être, de tout ce qui est, à la Conscience de l'Unité dont Il est le puissant Gardien, Vishnou a pour tâche de protéger et de maintenir le Cosmos dans son état d'Existence *manifestée différenciée*. Il est le Protecteur Divin de ce plan de Conscience voulu et créé par le Suprême et qui n'a pas pour but unique d'être dépassé et détruit. L'Univers créé a droit, comme tel, à la Vie et à la Vie divine. Malgré ses imperfections apparentes si graves et si nombreuses, malgré ses luttes, ses souffrances qui si souvent ont l'air de se jouer en circuit fermé sans autre issue possible que le désespoir ou la mort, malgré son incapacité apparente à saisir l'Asolu, ce plan de l'Existence divine a sa raison d'être profonde et réelle. C'est le plan du mental souverain et du Dieu personnel adoré comme un Etre en dehors de soi. Et ce Dieu est précisément Vishnou dont l'attrayante Shakti est Lakshmî. Vishnou maintient et protège l'Existence divinement différenciée et S'incarne périodiquement afin d'aider les hommes à vivre selon les lois divines, à réaliser la plénitude de leur état d'enfants de Dieu qu'ils sont sur ce plan-là. Il fut Krishna, Il fut Râma, Râmakrishna, le Christ et bien d'autres encore, apportant chaque fois sur la terre la révélation exacte dont les hommes avaient besoin pour continuer à accomplir la tâche qui leur est divinement assignée. Vishnou ne craint pas les formes diverses de l'amour (Râma-Sîtâ, Krishna-Râdhâ, etc.) et de la lutte même sanglante (Bhagavad-Gîtâ). Tout ce qui a été créé dans la manifestation a sa raison d'être précise et sa plénitude à conquérir. L'ego est le levier de l'action, le pivot autour duquel convergent les rayons d'une intelligence intermédiaire entre l'inconscience absolue et la Toute-Conscience suprême. Son rôle est loin d'être uniquement négatif. Il ne devient erreur que lorsqu'il est pris comme un but en

soi, une fin en soi, et non un moyen de sortir de la torpeur d'une ignorance totale et de s'épanouir en un état supérieur à lui. L'ego et toutes ses caractéristiques sont en Vishnou, naissent de Lui et s'épanouissent en Lui. S'il n'a que faire sur le plan de Shiva, il est réel et admis sur celui de Vishnou, admis à conquérir sa plénitude, son sens réel et son dépassement.

Le plan de Vishnou est plus particulièrement celui de l'Adoration. Là, les dévots trouvent les accents d'Amour sacré les plus purs, les plus ardents, les plus beaux. Là, le sacrifice, le don de soi, le dévouement, la ferveur sous toutes leurs formes s'épanouissent admirablement. Les hymnes, les écrits, les arts, les inventions, toutes les gammes variées de l'expression de la dévotion sont permis et sont possibles. L'homme y converse amicalement, fraternellement avec son Dieu, attend tout de Lui et ne craint pas de L'importuner par ses demandes répétées. L'austère réserve d'autres formes de culte et d'ascèse y est moins fréquente. Vishnou, certes, est Lui aussi le Sans-Forme inaccessible au mental qui adore, mais Il est surtout le visage intime du Divin penché sur l'homme pour le diriger et l'aider afin que celui-ci, en Lui vouant un culte sincère, parvenant à Lui, connaisse le Suprême <sup>1</sup>.

### Lakshmî.

La Shakti de Vishnou est Lakshmî. Tout comme Kâlî, en tant que Shakti de Shiva, n'est qu'une prédominance de la Mère qu'Elle est en fait dans Sa totalité, Lakshmî, Shakti de Vishnou, manifeste la Mère sous l'un de Ses aspects infinis.

Lakshmî est l'Ananda, l'extase, l'opulence. Lakshmî est, parmi les prédominances de la Mère, celle qui attire le plus les hommes <sup>2</sup>, par Sa beauté et par l'harmonie qui émane

1. *La Bhagavad-Gîtâ* interprétée par Shri Aurobindo (Paris, Albin Michel, 1962), chapitre XI, versets 50 à 55.

2. Shri Aurobindo, *La Mère*, p. 44.

d'Elle. Lakshmi est aussi Celle qui incarne Dieu chaque fois que les hommes en ont besoin. Peut-être est-ce pour cela qu'on la désigne très souvent sous le simple nom de Mère, Mā. Elle représente pour l'humanité la face divine affectueusement penchée sur elle afin de la sauver de la ruine.

Et cependant Lakshmi est peut-être la plus lointaine et la plus inaccessible des prédominances de la Mère. Elle n'est jamais proche de nous, même lorsqu'Elle S'incarne. Engagée dans le cœur de l'Existence manifestée, enfantant pour nous l'Ananda et les Avatars, Lakshmi demeure totalement étrangère au monde du mental auquel Elle est toujours supérieure.

Lakshmi est la Conscience de l'Existence manifestée dans son incomparable Beauté. Elle porte en Elle la perfection de notre plan de vie et Elle est cette perfection. Elle représente à nos regards émerveillés la divinité de notre état de conscience, la splendeur du monde dans lequel nous vivons. Elle est notre Dieu, dans toute Sa diversité, Sa richesse, Sa puissance de Création infinie, Sa Béatitude et Sa sérénité. Elle en est la Gardienne éternelle, la Source à laquelle nous pouvons revenir sans cesse afin de nous abreuver de Sa contemplation. Lakshmi nous apporte l'Existence parfaite ; elle ne nous l'enseigne pas. Elle Se borne à l'être, inaltérablement, pour nous et en nous, afin que nous puissions toujours y revenir, et y prendre modèle. Mais si notre jugement s'égare, si notre passion, notre doute et nos erreurs nous éloignent de l'harmonie dont Elle est l'Existence, comme par enchantement, Elle disparaît et l'univers entier semble vidé de son Dieu. Lakshmi n'est pas le chemin qui conduit au Divin, Elle est la Divinité Elle-même, insondable, magnifique, immuable, qui nous contemple et que nous contemplons dans une reconnaissance ineffable. L'Absolu est en Lakshmi, mais Il S'est revêtu de Béatitude, dans un silence où pénètrent les voix mélodieuses de l'Infini. Celui qui voue son culte à Lakshmi ne peut que devenir l'Harmonie, et l'univers entier, à tous

les étages de sa manifestation, lui apparaît tel un tissu d'inviolable beauté.

*Une perfection ininterrompue est partout*<sup>1</sup>.

Lakshmi est l'image parfaite du mantra : Mantra murti sada Dévi. C'est Elle la vision intérieure de la Vérité, cet état de conscience qu'on nomme *samādhi* et qui est à la fois connaissance directe, certitude et vision. La tradition hindoue affirme que les rishis voient la Vérité, voient les mantras. Il va sans dire que cette vision est immatérielle. Ce n'est pas, sauf peut-être des exceptions assez rares, la vision d'un texte écrit, mais la vision d'un état de vérité dans lequel le voyant s'identifie à la vérité, devient un avec elle et la connaît sans doute possible parce qu'elle est devenue sa respiration et sa vie. Le fait que les *sādhas* s'astreignent à une longue pratique de la respiration afin de s'en rendre maîtres a également un sens très profond et une origine basée sur une expérience réelle. Lorsque le *yogin* parvient à certains états de conscience très élevés sa respiration se modifie véritablement, elle devient plus lente, plus légère, presque imperceptible, avec de longs arrêts durant lesquels le flot lumineux pénètre en sa conscience et l'envahit. L'air qu'il respire semble beaucoup plus subtil et lui communique une vitalité spirituelle décuplée. Il se sent, matériellement, dans une autre atmosphère, plus pure, plus vaste, comme dilatée infiniment ; il lui semble avoir quitté son univers habituel pour vivre dans un univers différent.

A ce degré, la Connaissance divine pénètre en lui, ou plus justement encore, renaît en lui, revit et s'affirme en lui. Une lucidité nouvelle habite sa conscience, son intelligence et aussi son corps, sa vie humaine. Il *sait* et il *voit*, non pas des objets mais un état de vie fait de lumière, de pureté, de joie, d'évidence. Les problèmes les plus ardues et les plus

1. Tagore : *L'offrande lyrique*. (Paris, N.R.F. 1921.) LXXVIII, p. 105.

enchevêtrés se simplifient soudain et trouvent leur solution à la fois méditative et active, métaphysique et matérielle. C'est l'origine du mantra, du Verbe retrouvé dans sa divinité originelle de Verbe créateur d'existence et de vie selon Dieu, en Dieu. Le mantra est le but de la conscience humaine éclairée. En lui renaît l'esprit de Vérité, en lui s'évanouit l'agitation mentale et réapparaît la perfection créatrice, l'Ananda divin. L'activité de la Conscience a totalement changé. Au lieu du va-et-vient mental qui emporte l'esprit dans un travail sans frein et se jouant sur lui-même, c'est une action efficace et sans erreur, toujours maîtresse d'elle-même, absolument désintéressée, pure de toute attache ou de tout dessein, neuve, jaillissant des profondeurs vivantes de l'être entièrement soumis à Dieu. Alors il faut à peine quelques secondes pour que des mondes s'écroulent et renaissent, pour que la Conscience embrasse l'activité des phénomènes dans leur ensemble et distingue leurs mouvements, leurs destinées, leurs devenirs ou leurs passés.

C'est là que le Visage admirable et serein de Lakshmi se révèle. Elle est la forme parfaite du mantra, la beauté créatrice, la beauté du monde créé et la beauté de l'éternel non-créé. La Vérité l'habite et Elle nous donne de La contempler sans hâte, sans crainte, avec la certitude d'être un avec Elle, à jamais partie d'Elle et partie de l'insondable Sachchidânanda.

Telle est Lakshmi, mystérieuse et si proche, principe originel de toute vie divine, présente à chaque étage de la Splendeur divine manifestée dans l'Univers, protectrice du don qu'est l'univers, et cependant distante de lui, inaccessible, impénétrable. C'est en Elle que ce mot adressé par la Mère à Shri Râmakrishna prend toute sa signification : « Je suis le saguna et le nirguna Brahman des Upanishads <sup>1</sup>. »

1. Enseignement de Râmakrishna, op. cité § 1 205.

### **Brahmâ.**

Brahmâ est l'aspect créateur du Divin, l'Ananda. Il est le souverain du Verbe et préside à la naissance des Védas avant l'apparition du Cosmos. Il se situe au centre et au sommet du monde des Dieux, juste au-dessous du *sahasrâra*, du lotus à mille pétales, dont Il touche la base. De là Son activité créatrice se dirige à la fois vers le haut, vers l'Absolu, et vers le bas, dans un puissant faisceau de rayons qui pénètrent toutes les parties de l'Existence manifestée, le psychique, le mental, le vital et le physique, dont l'être et le devenir sont essentiellement soumis au principe créateur. La forme spirituelle de Brahmâ est semblable à un œuf très brillant (Hiranyagarbha) et c'est du sommet de cet œuf, c'est-à-dire de l'Ananda qui touche Brahman (le lotus aux mille pétales) que partent les rayons descendants englobant et entourant ainsi Brahmâ Lui-même, et les rayons ascendants qui s'épanouissent dans la vision créatrice suprême. A Son point culminant, Brahmâ est donc Brahman, car l'Ananda est en Brahman, l'un des noms de Brahman.

Avec Sa Shakti, Shiva-Kâli et Vishnou-Lakshmi, Brahmâ est en la Mère cosmique, de la Mère cosmique. Son rôle est de manifester et de pénétrer ce qu'Il crée. Cependant, s'Il ne dirige, s'Il ne conduit pas la conscience à Brahman, Il préserve en elle la possibilité de retourner à l'Absolu, Il dépose en elle le germe de la lumière inaltérable et de la Vérité. Car en créant le monde et ses formes multiples, Brahmâ reste l'adorateur et le contemplateur de l'Absolu. Sa méditation ne revêt pas l'austérité de celle de Shiva, elle n'est pas l'ascèse qui doit reconduire l'âme à sa splendeur primordiale ; elle est un état d'être naturel et bienheureux indiscutable. C'est pour cela que Brahmâ n'est pas le Dieu tutélaire qui S'incarne dans le monde afin de S'y révéler aux hommes. Le

Cosmos entier est Son incarnation et, par Lui, la révélation parfaite de l'Absolu. La conscience de Brahmâ est toute illuminée par l'extase du lotus épanoui dont la Béatitude, la Connaissance et la Vie coulent en lui sans interruption, descendant par lui jusqu'en les moindres couches de l'Existence manifestée. C'est par lui que tout est Dieu et tout est Un, par Lui que l'âme incarnée est le reflet de l'Absolu et chante au cœur même de la création qu'elle interroge et contemple un hymne d'adoration et d'unité.

Le rapport qui existe entre Brahmâ et Sûrya, le soleil spirituel, avec Soma, la saveur suprême de l'extase, explique ce caractère particulier du Dieu créateur. Car Sûrya se trouve au-dessus de Brahmâ, Il est la base du lotus aux mille pétales. Son disque éblouissant est alors horizontal et déverse ses rayons illuminateurs, à travers Brahmâ, en tout ce qui est, dans toutes les parties de la conscience, du monde des Dieux.

Vishnou Se trouve au-dessous de Brahmâ dont Il rejoint la base. Sa forme spirituelle est parfois un triangle, parce qu'Il personnifie le triple aspect de la Conscience incarnée<sup>1</sup>. Il occupe le centre et la base du front, englobant l'œil de la Connaissance, la Mère. Lakshmi, Sa Shakti, Se confond ainsi avec la Mère dont Elle épouse la forme. De là vient que les rishis La nomment souvent simplement Mâ, la Mère.

Par Sa position et Sa forme, Vishnou détermine exactement Son action dans l'Existence manifestée. Il reçoit le double rayonnement de Brahmâ-Sarasvatî et de Sûrya. Il est Sûrya sur un plan moins élevé. En outre Il reçoit de Sarasvatî les rayons de l'Etoile des Védas<sup>2</sup> qu'Elle porte dans Sa conscience. Vishnou subit donc la double influence de la lumière illuminatrice et créatrice de Sûrya-Savitri et du Verbe créateur et ordonnateur de la Vérité. Son rôle est de maintenir et de

1. Inconscience, conscience-mentale, supra-conscience.

2. Voir plus loin. Appendice I « Les Védas. »

transmettre cette double influence agissante de la Vérité dans la conscience manifestée. Celui de Lakshmi, faite de lumière et d'harmonie, de Sûrya et des Védas qu'Elle incarne, est de révéler la Vérité, d'en faire pénétrer la haute expression dans les divers degrés de l'Existence.

Vishnou et Lakshmi étant ceux qui « incarnent » au sens strict du terme, sont aussi ceux qui engendrent et enfantent les Avatars.

Ainsi le groupe cohérent et parfaitement articulé dans son unité, de Shiva-Kâli, Brahmâ-Sarasvatî et Vishnou-Lakshmi, représente les principes fondamentaux de la Conscience entière : infinie et bienheureuse à Son sommet (Umâ-Soma), illuminée et créatrice, faite de la Lumière immuable qui est Sa nature d'être propre (Brahmâ-Sarasvatî) et pénétrant, soutenant tout ce qui est, à tous les plans de l'Existence qu'anime en Elle Sûrya, le Soleil, dans l'harmonie de la Lumière et de l'Ananda (Vishnou-Lakshmi).

### Sarasvatî<sup>1</sup>.

En Brahmâ c'est Sarasvatî qui détient plus particulièrement les pouvoirs de Sûrya. Elle est à la fois Sûrya-Savitri, créateur et triomphateur qui possède et dirige toute la lumière de l'Existence, et Sûrya-Pûshan, la lumière intime œuvrant dans le secret de la conscience et la reconduisant sûrement à Brahman, au travers d'une connaissance intérieure toujours plus exacte et plus sûre. En Sa prédominance de Vâch, le Verbe originel et créateur, Elle porte en Sa conscience à jamais illuminée les Védas et les transmet à l'univers. C'est pour cela que les rishis disent que lorsqu'un monde va être manifesté, Brahmâ reçoit les Védas et crée le monde d'après leur loi. Et le point où culmine Sarasvatî est également Soma, l'éblouissement de l'Ananda de Vérité.

1. Shri Aurobindo, *La Mère*, op. cit. pp. 47 à 51.

Sarasvatî porte dans Sa conscience Sûrya en Son état suprême de Savitri, de Seigneur de l'Univers. Elle est cette conscience gigantesque, cet Elre prodigieux qui donne à chaque germe sa vie et son devenir, à tout esprit son corps et sa destinée, à toute matière sa substance, sa signification et sa beauté. Placée juste au-dessous du lotus à mille pétales, juste au-dessous de Sûrya et Soma qui, en droite ligne, reconduisent au Purushottama, Elle semble être le pivot de l'Existence évoluée et involuée. L'un de Ses attributs principaux est la blancheur. Dans les hymnes qui La célèbrent ce thème immaculé revient tel un refrain. Elle est absolument pure et rien ne Lui échappe. Patiente et précise, scrupuleuse jusque dans les moindres détails de Son œuvre, Elle avance à pas lents, pareille à l'Éternité qui ne connaît ni hâte ni retard, ni direction, ni course, ni retour. Elle est, dans la perfection de Sa conception infailible de toutes choses, dans Sa certitude du chemin et du But, et de l'inviolabilité de l'univers sur tous ses plans, dans toutes ses formes. Sarasvatî préside à la naissance des rishis, à l'incarnation sur terre de l'esprit de Vérité. Elle conduit l'homme à la perfection yogique, Elle enfante les sages, les hommes parfaits. La Plénitude, la Lumière, la Sérénité sont Sa nature. Elle donne la piété qui embrasse tout ce qui est parce que Sa vision est totale, englobant tous les échelons de l'Existence, du plus élevé, du plus indescrivable, au plus bas, au plus infime. Elle est la Conscience vaste de la Mère, le Cristal où vient se refléter sans peur toute la vie, parce que l'image qu'il renvoie ne trompe jamais. Dans Sa lumière tout est juste, à sa place, sans contradiction dans l'infinie variété des formes, sans dureté dans l'ascèse, sans omission dans la justesse.

Sarasvatî est Sûrya-Pûshan. Sa Vision immense qui embrasse tout, devient alors la Vision intime et patiente, l'œuvre cachée de la Lumière qui enfante dans le secret. Elle est la flamme du yoga, le feu sur le foyer qui ne s'éteint jamais, le cœur infatigable de la méditation. Humblement assise dans le coin

de la chambre ou sous l'arbre propice, immobile et laborieuse, Elle médite et contemple, durant des millions de vies s'il le faut, pour atteindre le But unique important à Ses yeux. Le *sâdhak* qui Lui confie les rênes de sa discipline intérieure n'a rien à craindre. Jamais, une fois qu'Elle est intervenue dans une conscience, Elle ne la lâche. Sa mémoire constante du But, en n'importe quelle circonstance, devant n'importe quelle difficulté, Lui permet de toujours retrouver un moyen de rejoindre la bonne trace perdue. L'intransigeance de Sa Vision, la stabilité prodigieuse de Sa conscience semblent contraster parfois avec la patience et la bienveillance qui lui font accepter les détours les plus surprenants. Sans broncher jamais, Elle veille, Elle attend, et Elle va rechercher celui qui L'a abandonnée. Parce qu'Elle est la lumière qui, du dedans, rayonne vers l'extérieur, paisible, sercine et sûre de sa perception divine.

Sarasvatî est Vâch, le Verbe originel et créateur. Le Verbe, mystère divin de la création, élément créateur de Dieu avant même que le monde soit, avant la forme créée, puisque Dieu « dit », pour que soient les terres et les mers, pour que soient le jour et la nuit, élément, semble-t-il, antérieur à la lumière manifestée, le Verbe divinement actif, générateur des langages à tous les degrés de son expression infinie, est en Sarasvatî. C'est Elle qui, originellement, prononce les mantras dans le silence ineffable qui est Dieu. C'est Elle qui émet le premier son et, l'ayant projeté dans l'espace devenu matériel par lui, le fait rebondir d'hymne en hymne, de voix en voix jusqu'au chant de l'oiseau, jusqu'au cri de la bête et au balbutiement de l'homme. Il sera question plus loin, dans le chapitre consacré aux Védas, du Verbe et de Sa puissance, de Sa signification originelle et profonde qui se réalise dans le Silence de Brahman. Sarasvatî possède et domine le Verbe, le dirige dans tous ses devenirs divins et en détient l'Unité. En Elle le Verbe est Dieu et le Verbe est l'Ananda par qui naît l'Existence manifestée.

La Personne divine de Sarasvatî est si vaste et si diverse qu'il est bien difficile d'en faire un tableau fidèle et complet. Elle est toute la Mère, à la fois Conscience suprême et devenus infinis. C'est pour cela que les rishis disent que ceux qui répètent Son mantra et adorent Son nom parviendront à l'Immortalité.

### Sûrya.

Sûrya est la base du Lotus à mille pétales, du *sahasrâra*, le Grand Illuminateur dont les rayons pénètrent tous les plans de l'Existence. C'est Lui la Source et le Devenir spirituels de l'Univers. En Lui tout est Conscience, tout est Lumière. Sûrya est la nature d'être du Purushottama, c'est-à-dire le plus haut degré d'être et de conscience qui soit, à la fois indifférencié, dans la Plénitude absolue du Soi sans second, et différencié, dans la splendeur d'une manifestation créatrice et divine qui n'a pas de fin. Sûrya est l'Unité absolue, Brahman, le Délice, la Perfection, l'Ananda créateur, le Devenir et le Néant du Nirvâna. Son action circulaire projette la Lumière (la Conscience) dans le Jeu des formes innombrables afin de La ramener, à travers tout ce qui est, à Sachchidânanda. Sûrya est le germe et la vie qui est dans le germe ; Il est la pluie et l'aliment qui est dans la pluie ; Il est la terre et la chaleur bien-faisante qui est dans la terre ; Il est la graine, Il est la fleur, Il est le fruit, et la vigueur qui est dans la graine, la grâce et l'enfantement qui sont dans la fleur, la saveur et la vie qui sont dans le fruit. Sûrya n'est pas l'adoration, Il est la lucidité, Il est la Conscience, l'Existence à qui rien n'échappe et en qui tout a son destin. Sans Lui tous nos efforts seraient vains, car c'est Lui qui permet l'effort et prépare l'éclosion, Lui le sang et la sève qui circulent dans la vie, Lui la clarté de la Conscience et la Vision de la méditation.

Si Shiva peut être identifié à Brahman par la Conscience de

l'Unité qui L'habite, Sûrya peut l'être par la totalité de sa nature. Premier des Adityas, Père de ceux-ci dans le sein de Brahman, car Il est dit à la fois le père et le fils d'Aditi, Il est tout ce qui est, dans l'aspect particulier de la Manifestation et au-delà d'elle. Il participe à la naissance même de la Conscience différenciée. Car la Conscience est Lumière, elle en est issue et en porte la substance à travers toute l'échelle de l'Existence. C'est pour cela aussi que Nârada, principe d'individuation, est la Lumière ; Il est la Conscience devenue individuelle, la Lumière devenue partie du Tout dont Elle est issue.

On a dit également de Vishnou qu'Il était le père d'Aditi, marquant de cette manière une relation, voire même une identité entre Lui et Sûrya. Tous deux se situent sur la même ligne ascendante dans le monde des Dieux, c'est-à-dire, chez l'homme (qui est lui aussi le Cosmos entier) dans le cercle frontal, Vishnou dans l'œil de la Connaissance et Sûrya dans le lotus suprême d'où Il descend, S'identifiant à Brahmâ et à Vishnou. Leur rôle est presque identique ; l'un et l'autre participent à la création de l'univers, contribuent essentiellement à sa durée et travaillent, en le maintenant, à son illumination progressive, à son retour à la Vérité. Cependant leur façon d'être et d'agir diffère, Sûrya étant plus spécifiquement l'Illuminateur, le détenteur de la Lumière (Il culmine en Soma qui est l'extase absolue, l'éblouissement de la Lumière en l'Ananda indifférencié) et Vishnou plus spécifiquement le Dieu d'amour qui S'incarne et qui exprime sans se laisser la Vérité dans le langage des hommes afin qu'en eux le monde différencié, au lieu de s'égarer, trouve le chemin de Brahman.

Les Adityas ont une valeur d'existence avant tout cosmique parce que leur action est destinée au Cosmos et doit demeurer dans le mental. Au sommet illuminé de ce dernier ils épandissent les facultés spirituelles en la Conscience de l'Unité. Si les Védas en parlent avec tant d'ampleur, c'est parce qu'ils

prennent naissance dans le principe même de l'apparition de l'Univers en son immédiateté spirituelle parfaite. Mais, tout comme Aditi, ils pénètrent les couches de la manifestation, jusqu'aux plus basses, aux plus sombres. Ils sont à la fois Diti et Aditi, l'apparence et le réel, l'ignorance et la vérité absolue. C'est pour cela, par exemple, que dans un sens spécial et très précis, il existe des *jīvan-muktas*, des êtres divinement incarnés pouvant revêtir sur terre l'aspect de la nuit la plus complète, de l'erreur spirituelle totale.

En tant qu'Aditya, Sūrya Savitri est le principe cosmique d'illumination, de vie consciente à la fois extérieure-matérielle et intérieure-spirituelle. On peut affirmer peut-être, qu'Il est le principe cohésif par excellence du monde des Dieux et du Cosmos. Pūshan est le Sūrya intime, individuel, celui qui nourrit et fait croître dans le secret la conscience spirituelle. Bhaga-Savitri est le Bienheureux, la pure Béatitude faite d'adoration, de conscience parfaite et de plénitude.

Sūrya est le Brahman indifférencié et le Jeu différencié de Celui-ci en Celui-ci, sur tous les degrés de l'Existence. Il est Savitri, Bhaga, Pūshan, Mitra, Il est Varuna, Il est Agni, car Il est Soma. Sūrya est celui qui apporte le bien-être comme la mère à son nourrisson, la fermière à sa maisonnée, l'époux fidèle à sa bien-aimée. Il est la totalité et la plénitude de la nature particulière de chacun et il est la plénitude et la totalité du Cosmos entier.

Existence parfaitement une, Sūrya est peut-être celui des Dieux dont les aspects visibles sont les plus évidents et les plus incalculables. Partout dans le monde des formes, Il apparaît, Il rayonne, Il enfante, Il est la Vie infiniment exprimée. Sur le plan des Dieux, Il semble également créer et diriger les mouvements des astres, les diverses intensités de la Conscience, déterminer les périodes spirituelles, dont les saisons terrestres, les ans et les cycles d'univers sont une expression parallèle. Car chaque Dieu, chaque Déesse, est avant tout un centre d'intensité de la Toute-Conscience individualisée,

d'où part un rayonnement circulaire très vaste. Sūrya-Savitri est le plafond du monde des Dieux, le couvercle du sommet de la tête qui s'ouvre quand le yogin parvient à Brahman. Il est la base du *sahasrāra* et demeure quand s'éclôt celui-ci. Alors Sa forme spirituelle apparaît, ronde, semblable à une boule pleine très brillante d'où partent de larges rayons. Elle est le lotus épanoui.

Sūrya est l'Évoluteur, le Père ; il est même le seul grand Dieu à porter ce nom et c'est, sans doute, de lui que parlait le Christ, de lui qu'il était le *fiils*, au sens propre et spirituel, comme d'autres rishis sont fils de Maheshvari, par exemple, de Mahāsarasvatī, etc. Le Christ est semble-t-il une incarnation de Sūrya (= Vishnou) — Lakshmi (= Sitā). A ce propos il faut préciser que si la conception spirituelle d'un Avatar, depuis le plus haut point de Sa descente dans le Cosmos est absolument divine et accomplie par les Dieux, ses parents terrestres sont également des Dieux incarnés, même si l'enveloppe humaine qui les supporte n'en est pas forcément consciente. Il s'agit ici de façon très exacte du sacrifice appelé *sattra* dont il est question dans le Mahābhārata à propos du roi Svetaki<sup>1</sup> ou encore du mythe de l'Aurore<sup>2</sup>.

1. Le roi Svetaki, le pur, est le Mental purifié, illuminé, parvenu au point où culmine Varuna, c'est-à-dire au seuil même où commence la Conscience de l'Unité. Le deuxième sacrifice du roi, *sattra*, est donc logiquement célébré par les Dieux eux-mêmes, puisqu'il se situe sur le plan de l'action directe et pure des Dieux. Les prêtres qui y assistent en grande pompe afin d'en relever les moindres fautes sont les qualités de la raison éclairée, du mental parvenu au sommet de son ascension jusqu'à Varuna, jusqu'au seuil de l'Unité. Ils sont les « garanties », les moyens de discrimination toujours indispensables, qui, s'ils sont négligés, peuvent entraîner la catastrophe dans le nouvel élan en avant. A chaque pas fait pour aller plus haut, donc à chaque sacrifice dont le résultat est un épanouissement supérieur de la conscience les *énergies purifiées* du plan que l'on quitte doivent veiller à ce que rien ne soit omis ou faussé, à ce que toutes les conquêtes antérieures soient intégralement reconnues et transfigurées dans le nouveau *samādhi*. Si on l'oublie, le déséquilibre et la déchéance guettent et le yogin court un immense danger. En général, il recule et doit retourner chercher ce qu'il a oublié. Le yoga intégral de Shri Aurobindo a justement le mérite de

Il n'est généralement pas question de la Shakti de Sûrya car l'action du Dieu est si vaste, si complexe et si pleine sur tant de plans différents (Sûrya, par exemple, le soleil matériel de notre univers est également l'un de Ses plans d'existence, et c'est même l'un des rares cas où l'image physique du Dieu soit elle-même le Dieu) que Sa Shakti se situe inévitablement Elle aussi sur quantités d'échelons de la Conscience. Elle est Aditi-Diti, Elle est Sarasvatî, Lakshmi et Prakriti, ce qui souligne mieux encore l'influence étendue et diverse du Dieu.

Selon les Védas, c'est Sûrya-Savitri qui exprime et contient la totalité de la nature de Sûrya. Savitri est le Seigneur spirituel de l'Existence, le souverain Maître en qui et par qui toute la création est divine. Le *sâdhak* dont la conscience pénètre en Savitri possède la Connaissance et l'Ananda, il n'a plus de crainte ni de devenir, car le mystère et la mobilité de la Vie ont disparu pour lui. Il participe à la lucidité de l'acte unique, toujours nouvellement créateur en sa stabilité, qui est Savitri. Les limites de son être physique, mental et spirituel se sont dilatées jusqu'à l'Infini. Il embrasse, dans la Lumière qui l'a envahi, la Vision, la Connaissance et la Béatitude entières. L'Eternité est Savitri parce qu'elle est l'Ananda créateur, le rejaillissement infatigable de l'Absolu en Soi.

En Brahman, Sûrya est la Plénitude et l'Intelligence de la Lumière. En Aditi, Sûrya est la Lumière de la Conscience infinie condensée et différenciée. En Brahmâ-Sarasvatî,

tant insister là-dessus et d'avoir fixé, systématisé cette « surveillance » si facilement négligée, mais que les anciens connaissaient bien. L'apparition de Sarasvatî sous sa forme de Vâch, le Verbe, est l'apparition du monde de création cosmique supérieure, de la Mahâshakti cosmique. Car le Verbe est le premier principe créateur, personnifié dans les Védas, antérieur au monde. L'émission des Dieux en train de célébrer le sacrifice est l'Ananda, c'est-à-dire l'expression matérielle du Dieu créateur en personne. En résumé donc, le roi Svetakî entre dans le domaine de la Mahâshakti cosmique et participe à l'acte créateur divin direct. Le résultat est la naissance de très grands rishis.

2. Jean Herbert. *La Mythologie hindoue, son message*, pp. 40-58 et 66-94.

Vishnou-Lakshmi, Il est la Lumière qui S'incarne dans le Cosmos. Ses rayons entourent Brahmâ et se confondent aux Siens ; ils coulent avec plénitude en Vishnou dont ils sont la puissance d'incarnation parfaite et sans bornes. Ainsi les rayons de Sûrya-Savitri inondent la Conscience totale de l'Existence à tous les plans de Son incarnation, constituant Sa substance essentielle qui est Lumière. Et c'est là que Savitri, l'Animateur puissant et illimité, devient Sûrya-Pûshan, l'intime Dieu de la connaissance silencieuse.

Bhaga-Savitri est un aspect particulier de Sûrya-Savitri. Il est le Bienheureux, l'inaltérable paix, l'inaltérable bonheur de la Conscience complète. Etat tellement ineffable qu'en général nul yogin, lorsqu'il en revient, ne peut en donner une description. Silence et splendeur, équilibre et plénitude, paix et lucidité, connaissance parfaite et vie inexprimable, tout cela dans un élan d'adoration qui ne laisse plus trace de la moindre parcelle d'égoïsme en soi, une re-connaissance intime et un épanouissement merveilleux de tout l'être, tel est à peu près le tableau que l'on peut brosser en langage différencié d'un état de Conscience déjà si proche de l'Absolu-indifférencié qu'il peut se confondre avec lui. Bhaga-Savitri est l'un des plus hauts degrés du yoga, et ceux qui y parviennent n'en redescendent pas toujours. Le Véda lui consacre quelques-uns de ses plus beaux hymnes <sup>1</sup>.

Sûrya est la Vie à tous Ses degrés, la Vie qui est Intelligence et évolution ininterrompue, modeluse de formes et d'ombres, d'existences et de morts, de terres et de divinités. Le soleil de notre univers est encore Sûrya, sans qui rien ne pourrait éclore ici-bas. Car Il règle les pluies et les vents aussi bien que la sécheresse.

La Gâyatri, perfection parmi les mantras, est la salutation que depuis des millénaires les dévots adressent à Sûrya afin que, par Lui, la Conscience s'épanouisse en l'état de Vérité.

1. Shri Aurobindo, *Le Secret du Veda*, op. cit.

... De la nuit conduis-nous à la lumière...  
*Aum, paix, paix, paix,*  
*Seigneur, Aum, qui es Cela.*

### Soma.

Soma est le cœur du *sahasrâra*, le parfum et la saveur du lotus épanoui. Il est la plénitude de la Lumière, la plénitude de l'Ananda en Brahman. C'est à ce titre qu'il est même antérieur aux Védas. Il est le pouvoir créateur à son plus haut degré, le point culminant de Sûrya. Car ce n'est pas l'Existence, ni la Connaissance, c'est la Béatitude qui crée, c'est de la joie d'être de Brahman que sort toute la vie manifestée. Soma *pénètre* l'Existence tout entière, il crée ses mille formes, car il est l'Ananda ; il est l'*acteur* de tous les samâdhis. En ce sens la « création » ne peut pas être considérée comme une descente, mais comme une perpétuelle ascension.

Soma est le sommet absolu de toute l'Existence manifestée, l'extase dans la plénitude de son intensité. Comme tel Il est le principe même de toute l'activité brahmanique. Il est la beauté du travail, la splendeur du sacrifice, la flamme de la conscience sattvique, de l'Amour qui connaît, de l'action conforme à la loi suprême. De Lui sort Sûrya, en Lui Il est, en Lui, Il demeure et Il retourne. A travers Sûrya Il descend partout où l'Ananda crée et où la Lumière enfante un état de conscience. Car le principe de l'être, de son premier à son dernier échelon, est l'extase, l'intensité de la conscience. Tout labeur, tout mouvement, toute vie sont et naissent en elle.

Agni, le forgeron des Dieux, émane de Lui comme une fleur directe et parfaite, sans nul intermédiaire. Tout est Soma, tout est Lumière, tout est Conscience, Savoir de l'Existence. Et Brahman, dans la Plénitude inaltérable, est Cela.

En Soma vit l'Unité, la saveur unique, l'âme unique, l'élan

et l'être uniques. Celui qui connaît Soma connaît Cela qui demeure dans le Silence où tout est, sans dédoublement.

Comme Sûrya, Soma peut être vu et reconnu sur divers plans avec des caractéristiques différentes. C'est ainsi qu'Il est souvent identifié à la lune. Et là, Il n'est plus la Lumière infaillible à laquelle la conscience n'échappe pas, une fois qu'elle est parvenue sur le seuil de l'Absolu. Il est au contraire la lumière intime et voilée qui éclaire sans s'imposer et à laquelle on peut se soustraire. Soma-la lune, est un reflet de Sûrya, un état de méditation intermédiaire dont le mode varie selon le temps, et qui n'entrevoit pas encore l'éclat définitif de l'Aurore.

### Ananda.

L'Ananda n'est pas précisément une divinité distincte, mais un état divin qui se retrouve en tout Dieu jusqu'à l'Absolu. Et cependant il est également possible, non pas seulement de L'éprouver, mais de Le contempler. Il revêt alors une forme de lumière semblable à un être accroupi, les mains jointes sur ses genoux, en profonde méditation. L'air qui l'environne est extraordinairement pur, léger, transparent. Ses yeux sont clos, pas un pli sur ses joues ni sur son front ; aucun mouvement n'émeut sa bouche ou ses narines. L'Ananda est un état de suprême concentration où rien n'est oublié et rien n'est superflu dans la totalité de l'Existence, et c'est pour cela qu'Il est créateur. Toute la puissance de la Vie est en lui, repliée sur elle-même, immobile, intense. L'Ananda, par un infime mouvement de Son vouloir, émet la vie quand elle doit se manifester. Il est l'opposé de l'élan, de l'enthousiasme, de l'agitation quelle qu'elle soit. Tout en lui est force continue et concentrée, silence, calme.

Celui qui parvient à l'Ananda ne bouge plus. Ses membres sont fixés, sa respiration est infiniment légère, il a pénétré

dans la sphère divinement sensible où tout est, sans intermédiaire d'aucune forme, par la force même de l'Existence. Le degré d'intensité de cet état de conscience et de vie est indescriptible ; Il ne dure généralement pas longtemps, et le *yogin* qui en revient ne perçoit partout que « Aum », l'essence primordiale de toute chose.

Ananda est en Soma le principe créateur de l'Univers, l'origine de la naissance de toute chose. Il est au sommet de Brahman, au centre de Sûrya, à la base du lotus à mille pétales. A travers eux, à travers Brahmâ et Vishnou, Il descend dans le Cosmos dont il anime les moindres parties. On peut dire que l'Ananda est le souffle vivant donné par Dieu à l'Univers afin qu'il soit. L'Univers tout entier est une Béatitude.

### **Shânti.**

De même nature que l'Ananda est Shânti, sans qui rien ne serait dans l'Existence. Shânti n'a pas de forme, il est Lumière, il est Connaissance, il est Béatitude, il est l'essence de la divinité. Shânti est le rayonnement qui devient toujours plus vaste et plus profond à mesure que la Conscience remonte vers l'Absolu. Il n'y a pas de connaissance, pas de *samâdhi* sans lui. Il est l'état parfait dans lequel toute activité, toute plénitude est possible et sans lequel le travail n'est qu'agitation stérile, l'adoration vaine redite.

Ce que les hommes considèrent comme étant la paix n'a que bien peu de caractères communs avec Shânti, la grande paix divine. Pour eux la paix est un repos, une détente, une absence de lutte ou d'antagonisme. Shânti est un état lumineux et créateur, actif dans l'immobilité. C'est l'absence d'effort superflu et d'attente erronée, la vision absolument libre au sein de laquelle le mouvement créateur agit, toujours spontané, complet et conforme à la Vérité.

Celui qui parvient à Shânti ne se trouble plus. Il ne connaît plus ni la paresse tamasique ni l'activité rajasique. Il est en sattva, dans la lumière de Vérité, et son labeur est divinement efficace et juste. Il ne connaît plus les hésitations ou les tentatives qui échouent, car tout son être, toute son activité sont centrés sur la plénitude de vie et son exactitude créatrice continue.

Shânti est en Brahman. La Vibration de l'Absolu est Shânti, le chant merveilleux du Silence est Shânti, la Béatitude, la Connaissance et l'Etre. Shânti commence où cesse la discussion mentale. Il vibre entre Indra, le mental illuminé et Sachchidânanda qui l'absorbe en Soi. Il ne descend point vers les couches plus basses de l'Existence. Sa noblesse est toute divine et dépasse l'homme, dans la maîtrise ineffable où Il l'attend.

Aum shânti, shânti, shânti, le beau refrain des cantilènes religieuses si fréquemment répété au cours des services,

*Aum shânti, shânti, shânti,*

tel un souffle de l'Infini animant le cœur qui prie et lui communiquant son inaltérable sérénité.

### **Sattva.**

Sattva est la région du monde des Dieux où l'action de Sûrya est la plus directe et la plus intense. Elle se situe au-dessus de l'œil gauche et monte en ligne droite jusqu'au crâne, en Aditi, qui est son état de plein épanouissement. En réalité, Aditi se trouve au-delà du monde des Dieux, à sa limite supérieure gauche, en Brahman, c'est-à-dire au sommet de la vision spirituelle, sattvique. De bas en haut toute cette région est occupée par Indra, le mental illuminé, Varuna, la supra-vision, et il est agi et pénétré par Agni, l'énergie spirituelle juste qui brûle les plans de conscience successifs et

renait sans cesse à des états plus élevés. Sûrya les inonde de la puissance de Sa lumière en tant que Savitri, de Sa lumière intime en tant que Pûshan, et Il leur apporte en outre Ananda et Soma. En Agni, *sattva* est la source et la réalisation de toute vie manifestée depuis les régions supérieures jusqu'aux inférieures.

La région qui se trouve au-dessus de l'œil droit est *rajas* et *tamas*. Elle est occupée par Takshaka<sup>1</sup> et son fils Maya<sup>2</sup>, c'est-à-dire par les principes de dualités, par la raison qui divise. Sûrya y intervient uniquement en tant que Savitri, comme créateur et animateur du monde visible différencié et Sa Shakti est alors Prakriti, la Nature.

Ces deux régions communiquent sans cesse l'une avec l'autre, leur activité est combinée comme celle des deux yeux, et leurs visions simultanées et diverses convergent un peu plus haut, en l'œil de la Connaissance, Vishnou-Lakshmî, qui est le principe de l'incarnation parfaite. Tout être est en fait une incarnation divine puisque tout naît de Brahman et est Brahman. Mais l'incarnation divine spécifique est plénitude de conscience et unité de vision, elle se situe sur la ligne droite qui relie Sûrya et Vishnou. Tout le reste de l'univers différencié est plus exactement une émanation de Dieu.

*Sattva* est la Conscience de Vérité. Son origine est en Aditi. Engagé dans la Manifestation cosmique, il se recouvre d'une voile de plus en plus épais à mesure que l'âme, à travers l'ego, s'identifie à la matière et à la vie terrestres. Chez l'homme, *sattva* est alors l'élan créateur, l'intuition artistique et religieuse, l'instinct juste mais à demi-inconscient de la Vérité. A mesure que le *sâdhak* s'élève au-dessus de la conscience mentale, *sattva* en lui retrouve sa lumière originelle et,

1. Roi des serpents protégé par Indra. Il est celui qui « taille avec une hache », qui sépare, qui divise, qui fait reparaitre la conscience des dualités. (Jean Herbert, *Mythologie hindoue* op. cit. p. 213.)

2. Asura qu'on désigne généralement comme l'architecte des démons. (*Idem* p. 386-390.)

en fait, inaltérable. Et lorsque le *yogin* réalise la plénitude de *sattva*, il rentre dans l'Absolu. « *Sattva* recouvre Purusha » dit le Râja-yoga<sup>1</sup> : *Sattva*, miroir parfait de la Vérité, identique à Elle, ne s'en distingue plus. La Manifestation disparaît de la conscience, il ne reste plus que l'Absolu lumineux et divin.

Dans le Cosmos, *sattva* est l'un des trois *gunas*, l'un des trois éléments qui constituent l'équilibre particulier de chaque être. *Sattva*, la conscience spirituelle, *rajas*, la puissance de désir et d'action, *tamas*, l'inertie spirituelle et vitale, la puissance d'ignorance et de néant. Lorsque les trois éléments sont en équilibre parfait, le Cosmos cesse d'être. Il faut leur déséquilibre, leur antagonisme, leur compétition pour que soit le monde. Quand *sattva* a tout envahi, quand l'illusion de *rajas* et *tamas* a été subjuguée et annulée, la Conscience a retrouvé Son état parfait en Brahman. Le monde entier des Dieux a été envahi par la Lumière, *tamas* et *rajas* eux aussi sont remontés vers l'éternelle Conscience, le miroir aux reflets incalculables est redevenu Immobilité silencieuse où le Soi Se contemple en Soi, dans la Splendeur de Vérité.

### L'homme.

Tout comme la Mère, les Dieux ont une existence et une réalité à la fois intérieures et extérieures. Ils sont en l'homme, Ils sont en lui sa conscience. Ils sont dans le Cosmos et Ils sont en lui la Conscience inexprimée. Rien ne s'accomplit hors d'Eux et tout s'accomplit par Eux, puisque c'est la Conscience qui détient l'énergie nerveuse et la transmet aux autres parties du « corps de la vie », à la sensibilité, la perception, la vitalité et l'intelligence qui dirigent tous ses mouvements, tous ses devenir. La Conscience est instinct chez l'animal, et là elle est encore Shiva-Brahmâ-Vishnou ; elle est vie

1. Vivekânanda. *Les Yogas pratiques* (Paris, Albin Michel), § 56, p. 572.

organisée spontanément et harmonieusement chez les plantes, et elle y est encore Shiva-Brahmâ-Vishnou ; elle est existence spécifique jusque dans la matière et elle y est encore Shiva-Brahmâ-Vishnou.

Sur le plan humain, la conscience physique est constituée et dirigée par Eux, la conscience vitale est constituée et dirigée par Eux, la conscience mentale est constituée et agie par Eux, la conscience supramentale est constituée et illuminée par Eux. Car les Dieux constituent le Cosmos et l'homme, sont parties de l'homme. L'homme ne peut en ajouter un seul à la liste, il ne peut en rien transformer la constitution propre de sa conscience. Cependant, s'il doit trouver les Dieux, reconnaître les replis de sa conscience (et cela non seulement de façon théorique et abstraite, mais dans la vérité totalement vécue de l'appréhension et de la reconnaissance des Dieux), il ne doit pas s'y arrêter. Car il s'arrête ainsi à une partie de soi-même, à un être de soi qui n'est pas sa totalité ni son but. L'avertissement des sages à ce sujet est catégorique et très ancien ; de nombreux textes mettent les *sâdhaks* en garde contre l'attrait des Dieux et de Leurs pouvoirs. Et de nos jours, Shrî Aurobindo affirme que le plan humain est le seul plan évolutif de l'Existence, que le plan des Dieux et les plans inférieurs sont immuables, statiques, constituant les degrés de l'Existence que doit parcourir la Conscience afin de retourner à Brahman qui est le But unique.

C'est pour cette raison sans doute que les rishis sont souvent considérés comme plus grands et plus puissants que les Dieux et que le plan de la vie humaine semble être par excellence celui de l'expérience totale, celui qui permet le retour à Brahman de la conscience différenciée. Les Dieux ont leur rôle au sein de cette expérience et, une fois l'existence du Cosmos accomplie, une fois que tout rentre en Brahman, la plupart d'entre eux y retournent aussi. Il en va de même des animaux, des plantes et de la matière. L'homme a été fait roi de l'univers, créé à l'image de Dieu et placé dans la possi-

bilité de retrouver sa Conscience indéfférenciée primordiale. Les Dieux l'assistent, le guident, le soutiennent sûrement. Dans tout l'univers, l'homme peut de même contempler Dieu et retrouver le chemin de Dieu qu'il porte en lui-même. Car l'Ame consciente, dans Sa course à travers l'Existence, parvient à chaque degré l'un après l'autre, y est ce qu'elle doit être, y fait ce qu'elle doit faire, et va plus loin. Parvenue au plan humain, elle peut et doit, sans changer nécessairement d'incarnation, traverser toute une série de plans successifs, remonter, redescendre aussi parfois, et reconquérir la Conscience de l'Absolu.

La Mère est tout le parcours, toute la Connaissance, toute l'Existence et tout l'Ananda, à jamais. Elle est tous les plans, toutes les vies. Au contraire chaque Dieu est immuable en Son espèce et Sa nature ; Il représente certains plans, un ou plusieurs aspects particuliers du Divin tout en les possédant tous en fait. C'est pour cela que les Dieux sont également dits « interchangeables ». Et l'étape humaine est l'occasion où la Conscience peut résumer et dépasser tous ses devenirs. Les Dieux sont les alliés sûrs et constants de l'homme, la Mère le protège et le dirige, le monde visible et le monde invisible tout entiers déversent en lui leur substance révélatrice.

Chaque Dieu a Son rôle spécifique, à partir de quoi Il réalise l'Unité de l'Absolu. L'homme est tous les plans de l'Existence. Le monde des Dieux le compose et l'assiste avec une puissance décuplée, mais ne le dépasse pas. Le Dieu représente un plan fixe, un stage de l'évolution de l'Existence. Ce qui ne Lui enlève rien de Son authenticité, de Sa réalité, de Sa plénitude. L'homme qui s'arrête aux Dieux n'a pas réalisé toute sa course. *Mais il est tout aussi dangereux de Les nier ou de vouloir Les assimiler à de simples concepts.* Le Dieu est, totalement, de toute Sa prestance et de tout Son empire spirituel et matériel <sup>1</sup>. Il a reçu de Brahman Lui-même le rôle et

1. Cf. Mâ Suryânanda Lakshmi, *Six mois de visions divines*. Lyon, Derain, 1949.

la place qu'Il occupe dès qu'apparaît le Cosmos. Il naît adulte et le demeure. L'homme est la terre malléable, la Conscience perméable où peut réapparaître l'Absolu. Le Dieu ne disparaît <sup>1</sup> qu'à la dissolution du Cosmos dont Il est une constante spécifique. L'homme peut, bien avant toute dissolution cosmique, réaliser Brahman et dépasser les Dieux.

Les plans inférieurs, la matière inerte, les plantes, les animaux subissent la même loi de fixité que le monde des Dieux, avec cette différence que la personnalité de chaque individu n'y est pas aussi clairement déterminée. La Mère est en eux, voilée, secrète. Le mal <sup>2</sup> n'atteint pas ces régions, ni aucune perversion autre que celles que les hommes y apportent. Chaque espèce a ses lois, son *dharma*, et s'y conforme jusqu'à la fin des temps sans s'y soustraire volontairement jamais. L'ordre et l'harmonie de ces régions est l'œuvre constante de la Mère. La violence et même la cruauté que l'homme croit si souvent y reconnaître ne sont en réalité que l'expression matérielle, visible, du phénomène de destruction inséparable de toute vie qui est mue par les trois grands mobiles de création, de conservation et de destruction ; pour le dernier terme, il serait plus exact de dire : transformation.

La Conscience suprême une fois descendue jusque dans ces régions où Elle semble inapparente, commence le lent et splendide travail de Son ascension. Elle ne défait pas, ce faisant, Son œuvre de descente, puisqu'en fait Elle est tout ce qui est dans le Présent Eternel ; Elle en opère une reconnaissance parfaite et minutieuse, faite de joie et de créations infinies. Et le monde inférieur est partie de l'homme tout comme celui des Dieux. L'homme est le fruit né de ces deux natures en apparence opposées et marchant à la rencontre l'une de

1. Tous ne disparaissent pas, disent les Ecritures. Il en est qui demeurent quand le Cosmos est involué.

2. Au sens moral du terme. Car le siège du mal pris en ce sens est le mental, lieu de la Conscience incarnée où les conceptions peuvent être faussées.

l'autre. Il porte en lui tout le monde inférieur dont il est la résultante actuelle et l'Infini supérieur dont il est actuellement aussi la promesse et le devenir au sein du Cosmos.

Le problème du mal vient de l'homme, du mental, seul plan de l'Existence où l'erreur, l'illusion, le mensonge soient possibles. Le mental étant le pivot entre l'inconscience et la supra-conscience, le point où se rejoignent toutes les lignes de Lumière afin de s'y organiser en un faisceau libérateur, le croisement de toutes les routes, est le lieu où la nuit peut être la plus profonde, l'angoisse la plus noire, le désespoir le plus dévastateur, la Lumière la plus éblouissante. Tout y peut jaillir, tout y peut périr. C'est la fournaise ardente où se repétrit la Conscience et se dessine un avenir définitif. La lutte y peut prendre des proportions étrangement vastes, sublimes ou sauvages. L'enjeu en est toujours, même inconsciemment, l'unique retour à l'Absolu. Enjeu douloureusement voilé qui se dérobe et se dément à tout instant pour revenir plus lancinant. C'est pour cela que les oppositions y sont si ardentes, les élans si fougueux, les chutes souvent mortelles. Du mental on peut s'élever au Sublime ou retomber dans l'inconscience la plus sombre. La seule réussite de l'homme est Dieu. Son seul échec est également Dieu.

### La kundalini.

La *kundalini* est la semence divine cachée dans la vie manifestée, la puissance spirituelle involuée dans la matière. A l'autre bout du déroulement de l'existence, c'est la matière qui est involuée en l'Absolu. Le Tout se retrouve ainsi parfait et sans omission d'aucune chose à chaque étape du parcours de la Conscience. Seulement l'équilibre sensible diffère selon les plans. Et le miracle du mental humain c'est de pouvoir, par la voie du yoga, reconquérir l'état de la matière involuée en l'Absolu sans perdre pour cela sa condition de vie cosmique

incarnée. Vijnâna, dont parle Shrî Râmakrishna, est précisément cela : être un homme adorant un Dieu personnel dont il a pleine conscience, et connaître de façon tout aussi complète et indéniable l'état indifférencié. Conquérir les états de la Conscience qui sont au delà du mental et cependant garder de cette conscience mentale ce qui est nécessaire pour y revenir une fois l'extase terminée et, ce qui est plus important encore pour l'humanité, pour pouvoir y exprimer une partie de l'extase et en montrer le chemin à d'autres. « Il n'est point d'état exceptionnel dont on ne puisse revenir si on le désire<sup>1</sup> » a écrit Shrî Aurobindo. La libération, *mukti*, à laquelle le *sâdhak* aspire de tout son être, est le But, mais ce dernier peut être dépassé encore par les grands rishis et transformé en une possibilité de redescendre sur terre aussi souvent que les hommes en auront besoin afin de les aider.

Il y a une *kundalinî* cosmique comme il y a la *kundalinî* individuelle en chaque homme ; de même il y a une Conscience divine en soi, une Conscience de la Nature en soi. Il ne s'agit pas là d'une personnification des phénomènes divins et cosmiques mais d'une reconnaissance de la structure de l'Univers. L'élan divin qui, en l'homme, cherche Dieu parce qu'il est Dieu, est le même dans la nature. L'univers entier travaille à son rétablissement divin, à son retour à la Conscience divine parfaite. La Vision si vaste de Shrî Aurobindo rend le monde à Son existence divine, affirmant la possibilité d'une redivinisation intégrale consciente du cosmos. Non seulement la conscience, l'intelligence et le cœur se reconnaissent en Dieu, mais la matière et tous les étages dits inférieurs de l'Existence s'animent d'une vie divine et s'épanouissent dans une Conscience-Existence-Béatitude qui leur est propre. Que la Vie tout entière se féconde du Dieu qu'elle porte en elle, prenne conscience de la Sagesse et de la Perfection divines qui sont en elle et les exprime en ses moindres

1. Shrî Aurobindo, *Lettres*. (Paris, Adyar, 1958.)

mouvements, et la face du monde changera si complètement qu'elle en deviendra méconnaissable. Cette transformation est l'œuvre de la *kundalinî* cosmique, de même que la renaissance divine de l'homme est l'œuvre de la *kundalinî* individuelle. La force divine opère invariablement, selon les mêmes lois et suivant les mêmes étapes, semant mille fleurs diverses sur son passage et visant un seul But par des chemins incalculables.

De même que le germe enfoui dans le sein de la terre ou dans le ventre de la mère contient, involués, tous les éléments du fruit qui lentement va sortir de lui, la *kundalinî*, roulée sur elle-même au bas de la colonne vertébrale, recèle en son sommeil toute l'éclosion merveilleuse du yoga. Parfois rapide telle une flèche, parfois très lente, suivant d'imprévisibles méandres, elle poursuit son But, une fois éveillée, avec une sûreté infaillible. Jamais elle ne se hâte et précipite l'heure où elle reprendra sa marche. Paisible en sa vision profonde d'Eternité, elle attend et ne se meut qu'à bon escient.

Par de longs et patients exercices, par une critique de soi constante et sincère, par une aspiration sans réserve, le *sâdhak*, à l'instant où bien souvent il s'y attend le moins, sent s'éveiller en lui la dormeuse ineffable qui porte en elle la Lumière. Un choc vibrant au bas de la colonne vertébrale l'en avertit, suivi d'un délire d'adoration qui le submerge. Cependant il faudra peut-être très longtemps encore, plusieurs années ou plusieurs vies, avant que la *kundalinî* éveillée puisse entreprendre sa course ascendante et permettre l'éclosion des divers lotus qui jalonnent la voie ramenant la Conscience incarnée à l'Absolu. La raison en est qu'aucune étape spirituelle ne peut être franchie tant que l'être entier n'y est pas préparé, n'est pas mûr pour la mort et la renaissance qui l'attendent. La nature complète doit y collaborer, sans nulle erreur, sans nulle omission, et selon le rythme exact établi par Dieu. Alors seulement ce qui se détache de l'être est un accomplissement et non une chute dans le néant, et ce qui

s'épanouit en lui est une fleur divine portant en sa perfection la semence exacte de l'étape suivante.

Une fois les premiers *chakras* dépassés, la course peut être plus rapide et les risques de rechute sont de moins en moins graves ou fréquents. Et une fois atteint le lotus de la base du front, c'est-à-dire une fois que la conscience a pénétré dans le monde des Dieux proprement dit, son recul est devenu à peu près impossible. La fleur s'est ouverte, irradiant une lumière éblouissante qui se répand dans tout le crâne, le corps et la conscience. Désormais la *kundalinî*, puissante et victorieuse, n'a plus qu'à s'élancer vers le *sahasrâra*, le Lotus à mille pétales, au sommet de la tête. Parfois elle marque encore une étape intermédiaire, un peu au-dessous du *sahasrâra*. Et là, baignant déjà l'être dans une profonde Béatitude, elle attend pour franchir le seuil de l'Absolu que tout soit prêt en l'homme et autour de lui. Nul être ne peut parvenir au-delà des dualités sans le consentement divin de l'Univers. Nul n'est seul et nul ne vit pour soi. Tout est Dieu. Et Dieu n'admet Sa reconnaissance ineffable que lorsque Sa conscience souveraine y consent.

Alors, en ce suprême état, la *kundalinî* bienheureuse éclôt la Fleur immaculée dont le rayonnement est infini. Tout est Lumière, tout est Conscience, Savoir, Harmonie, Vie et Béatitude. Aum, aum Tat Sat ! Le silence s'est fait, issu de la Lumière qui a tout envahi. Le sommet de la tête, largement ouvert et libre, absorbe l'Absolu. Il y a comme un écoulement qui s'établit de l'un à l'autre. Ils ne sont plus, l'un et l'autre, que l'artère unique d'un même suc de Vie qui coule, ininterrompu, au travers d'eux dans le Grand Tout.

Pour les Tantras, la *kundalinî* est la Mère Elle-même qui S'élance, étape après étape, vers Son Epoux divin et Se réunit à Lui pour jamais dans la gloire du *sahasrâra* épanoui. On peut y voir aussi la puissance de Shiva ou de Sûrya, sève de l'Existence, qui de la graine enfouie dans la matière s'élève lentement jusqu'au sommet de l'arbre de Vie.

### L'Amour de Dieu.

« Soyez fous de Dieu » disait Shri Râmakrishna à ses disciples<sup>1</sup>. Elancez-vous sur la voie du yoga et ne la quittez plus jusqu'à ce que le But soit atteint. Quels que puissent être les obstacles ou les difficultés, allez de l'avant, toujours plus loin, toujours plus haut, hors des apparences trompeuses, dans le cœur de la Vie, en Dieu. La longue et lente rééducation n'est guère possible sans l'amour divin, celui qui anime l'homme envers son créateur, et celui, le même en réalité, qui sans cesse abonde de Dieu vers la terre et tout ce qui s'y trouve.

Peut-être est-il plus difficile encore de parler de l'Amour de Dieu que de Son immuabilité, de Son infinité ou de Sa perfection. Certes, tout ce qui, en l'homme, est amour réel, n'est qu'une forme dérivée plus ou moins lointainement de cet amour divin qui est la base de son être. Pourtant la différence de nature, d'efficacité et d'effets est telle qu'il est prudent de ne point trop rapprocher cet amour-là de l'Amour divin tel que le yoga peu à peu le révèle au *sâdhak*.

L'Amour divin, Celui qui, venu de l'Absolue Perfection, descend jusqu'à l'homme et Se saisit de lui, est une force purificatrice et rédemptrice, éminemment active, et non un sentiment. Car le sentiment a son siège dans le mental, de même que l'émotion. Et le mental est une étape qui doit être dépassée si l'on veut percevoir, même de très loin seulement, une infime parcelle de la nature du Divin. De même, l'amour divin en l'homme, la *bhakti* qui cherche et qui trouve Dieu parce qu'elle est capable de Le reconnaître lorsqu'Il apparaît, n'est ni une émotion ni un sentiment, mais une intelligence ardente qui, se purifiant sans cesse, finit par devenir un

1. Enseignement de Râmakrishna, op. cit. § 909 et suivants.

brasier créateur et tout-envahissant. Elle engendre souvent l'émotion et le sentiment, mais de façon passagère et, au fond, indirecte, voire dangereuse. Dans toute émotion, tout sentiment, se cache un piège, celui de l'attachement à l'objet qui provoque l'émotion, du désir qui cherche à retrouver la joie ou la peine éprouvées. Or la *bhakti*, l'amour divin en l'homme, ne peut s'épanouir que dans une absence totale d'attachement et de désir. La *bhakti* suprême, *Prema bhakti*, est l'intelligence parfaite qui embrase l'être et le précipite en Dieu. Pour le *bhakta* plus rien n'existe hors Dieu et sa soif de Le retrouver, de ne penser qu'à Lui, de n'exister, de ne vivre, de ne travailler que pour Lui. Il ne supporte aucune autre compagnie que celle des *bhaktas*, aucune autre conversation que celle qui traite des Ecritures et de Dieu, aucune autre œuvre que celle qui le comble en Dieu. Sa nostalgie de Dieu est telle que tout événement qui l'en éloigne si peu que ce soit devient une souffrance aiguë. Et puis, une fois sa soif étanchée, une fois qu'en lui-même il a conquis ce degré suprême de l'amour qui supprime la distance entre Dieu et Son adorateur, l'identifiant à Celui qu'il adore, l'apaisement qui se produit est un renversement de l'amour lui-même. Cette soif, cette ardeur folles qui l'ont poussé, toujours plus haut vers la Fusion absolue, devient en lui l'Amour divin dirigé vers l'Univers. Tout est Dieu, tout lui semble adorable et digne d'être immensément aimé. Il n'y a plus en lui de distinction entre Dieu et ce qui ne Le serait pas, entre le bien et le mal, l'agréable et le désagréable, le chaud et le froid. Tout est devenu partie de Dieu, objet de l'Amour divin qui s'écoule de son cœur vers tout ce qui est. Sa bonté, sa compassion sont sans bornes. La souffrance, la faim, l'angoisse ne l'atteignent plus. Devenu souffle de Dieu, l'Amour émane de lui. Il est un centre d'où partent les rayons vivants, une puissance coordinatrice et révélatrice, une étoile lumineuse au sein de l'obscurité, un chant de paix dans la tourmente.

Par son essence même l'Amour divin est impersonnel et impartial, tandis que l'amour humain est, dès son origine, personnel et partial, un amour qui choisit et, de ce choix, s'élançait à la conquête de l'objet préconisé. Au début de la *sādhana*, la *bhakti* comporte encore beaucoup d'éléments de cet amour-là. Et ce n'est que peu à peu, par un long et patient travail intérieur, que le *sādhak* s'élève à une compréhension et à une réalisation plus pures et plus larges de son amour, qui deviendra moins exclusif et moins bavard, moins soucieux des joies qu'il procure que de l'effort qu'il exige sans cesse pour aller plus loin. De jour en jour, d'heure en heure, il saura mieux se détacher des objets de son adoration, des noms et des formes qui le retiennent, le fécondent mais doivent aussi s'évanouir et disparaître de sa mémoire, afin que celle-ci n'entache pas le *chitta*<sup>1</sup> de ses impressions trop durables. Comme le mental qui l'alimente, la *bhakti* doit devenir le miroir parfaitement limpide en lequel l'Amour divin, au jour béni, viendra Se reconnaître.

Cet Amour divin est la loi profonde de l'Univers. C'est lui sa raison d'être et son soutien. C'est lui l'origine, le sens et la fin des Dieux et de tout ce qui est. L'Amour divin est au delà des dualités. Il est Un et infiniment multiple et Il S'incarne en tout ce qui, dans l'Univers, a pour mission de révéler Dieu. Il est Intelligence et Conscience suprêmes, Il est Compassion et Bonté sans bornes, Il attire les hommes et les êtres à Soi, Il bénit et féconde la piété, Il purifie et transfigure l'erreur, Il achemine la Création entière vers son Illumination. Il met un voile sur l'Absolu et Le révèle au travers de son efficacité.

La *bhakti* est stable et sans passion. Il n'y a pas de place en elle pour les hésitations ou les reculs, les élans et les lassitudes. Elle est et elle avance, toujours dans la même direction qui est le But suprême de l'Existence. Elle agit

1. « Contenu mental ». *Les Yogas pratiques*. Op. cit. p. 470-471.

avec douceur où la tendresse est nécessaire, elle agit avec puissance où la force est nécessaire, avec patience où le temps est nécessaire, avec fougue où la rapidité est nécessaire, avec violence et même dureté où l'autorité est nécessaire. Il y a en elle beaucoup de la nature de Maheshvarî dont il sera question plus loin. Cependant elle est en réalité bien au delà d'Elle, siégeant au sommet de l'Etre, présente en l'Absolu.

L'amour qui naît dans le mental est, par lui-même, incapable de la plénitude et de la stabilité de la *bhakti*. Il lui faut, pour commencer à en prendre conscience, dépasser déjà ses propres moyens et ses propres données, sublimer ses élans, purifier ses tendances, ses espoirs et ses souvenirs. En réalité, ce n'est qu'une fois que le *sâdhak* a reçu l'illumination du mental par le *samâdhi*, qu'il devient capable d'éprouver et de vivre la *bhakti*. Non pas en faisant violence à sa nature, mais en découvrant un état de la vie que son mental ignorait jusque-là, en voyant s'opérer en lui un renversement complet de l'échelle des valeurs. A partir du *samâdhi*, c'est l'« invisible » qui devient réellement le plus important et le « visible » acquiert une place pour ainsi dire secondaire, en tout cas tout à fait transitoire. Ce que les yeux et les sens appréhendaient comme étant l'univers indispensable à leur développement et à leur joie, devient plus modestement l'occasion de purifier la conscience, d'exercer la patience et l'équanimité, de stimuler l'adoration. Ce ne peut plus être un but en soi, une conquête désirable, mais seulement le moyen parfaitement équilibré et complet de parvenir à la conquête plus élevée du monde de l'Esprit. Il sera question ultérieurement aussi des divers *samâdhis* et de cet « invisible » dont le mystère apparaît dans une si vivante clarté au regard intérieur et ardent de la *bhakti*.

Bhakti domine et pénètre, alimente et féconde. Elle n'est pas une vertu, elle est la pulsation de la Vérité, Sa nature d'être et d'action, Sa vision intransigeante et bénie.

### **Ishvara-Ishvari.**

Ishvara est le Seigneur de la Manifestation ; Il apparaît et disparaît avec elle. Il est Shiva, Brahmâ, Vishnou et chacune de leurs particularités ainsi que toutes leurs particularités ensemble. Il est aussi Brahman. Ishvari, Sa Shakti, est de même Kâli, Sarasvatî, Lakshmi, chacune de leurs prépondérances et tout ce qu'Elles sont ensemble. Ils sont la Conscience divine dont tous les mouvements, toutes les activités sont parfaits c'est-à-dire lumineux et vrais.

Ishvara est la constante divine du Cosmos qui lui-même se détruit et se transforme à chaque instant. Il est le Seigneur qui domine et qui connaît, vers qui montent nos prières et nos imprécations, l'Indomptable, le Juste, sans qui ne seraient ici-bas ni victoire, ni justice. Il est à la fois très lointain et indispensable. D'autres Dieux, d'autres prépondérances divines sont plus proches de nous, plus mêlés semble-t-il aux formes en lesquelles l'univers se refond sans cesse. Ishvara demeure, imposant et redoutable parfois, dans Sa divinité qui nous paraît peu accessible.

Les Dieux, dont l'existence propre est purement spirituelle, et dont l'incarnation est constante et mobile dans le monde, peuvent à l'infini Se confondre, Se regrouper, S'accoupler et S'assimiler les uns aux autres. Tantôt l'un apparaît, prépondérant dans la Conscience cosmique ou celle de l'adorateur, puis il en devient un autre sans cesser d'exister en Soi. Leur monde n'est pas le nôtre et se découpe encore moins que le nôtre en quartiers étanches et immuables. Il ne peut pas y avoir d'histoire des Dieux en raison même de ce qu'ils sont.

Ishvara est chacun des Dieux et Il est au delà de tous. Il ne participe pas à l'enfantement de l'univers mais Il en est le Maître divin, le Gardien sûr et le Chef, en un sens plus moral peut-être que ne le sont Shiva, Brahmâ ou Vishnou.

Ishvari<sup>1</sup>, sa Shakti, est la Souveraineté divine. Sa nature est la constance, la discipline, la clairvoyance. Les dualités n'existent point en Elle qui sait tout et dirige tout selon le devenir divin. Elle ne connaît ni compassion, ni colère, mais seulement une infaillible justice. Elle trône au delà des troubles et des luttes, dans les cieux éternels de la Lumière et de la Paix. Sa main sûre dirige et protège, sans contrainte, sans fougue, avec la tranquillité du Destin lui-même. Elle est le Dharma auquel nul n'échappe, la divinité que l'univers entier incarne et recèle et à laquelle il ne se soustrait point. Splendide et triomphante, Elle n'a cependant pas l'éclat de la splendeur ni l'ardeur du triomphe. Car elle est avant tout sereine. Elle est l'Intelligence efficace et active, la Connaissance impitoyable et directrice, la Béatitude inébranlable. Sa nature d'être est Mitra. Son déploiement universel est Varuna.

Ishvari est l'excellence et la paix, la maîtrise absolue de toutes choses, et cela en un sens si vaste, une tranquillité si puissante que l'on pourrait dire d'elle qu'Elle est l'acte même de la Vérité comme la *bhakti* en est la pulsation. Sa présence annule l'hésitation, l'erreur et l'obscurité. En Elle tout devient clair et droit, trouve sa place, avec sa désignation exacte, sa direction opportune. C'est devant Elle que s'inclinent les jnânin, car Elle est la plus impersonnelle des présences de la Mère. Efficace et prompte aussi bien que d'une patience infinie, Elle modèle divinement la Vie avec la Conscience sûre et précise d'un artiste dont la veine créatrice et la maîtrise seraient parfaites et toutes-connaissantes.

Rien ne Lui échappe, mais rien ne La sollicite. Ishvari n'est pas un aspect divin qu'on implore. Elle ne Se laisse ébranler ni par les plaintes, ni par les violences, les outrages ou la détresse. Elle n'intervient que lorsqu'au sein de Sa Conscience créatrice la nécessité d'agir s'impose en Elle, parce que le moment en est venu. Elle est la Souveraineté et l'Infaillibilité,

1. Cf. Shri Aurobindo : *La Mère*, op. cit. p. 38-41.

ce qu'il y a de diamantal, d'inattaquable, d'immuable en Dieu. Et c'est par Elle que l'Existence manifestée est incapable d'échapper, malgré ses erreurs, à la perfection qui l'habite.

### Indra.

Dans la région sattvique, au-dessus de l'œil gauche, se situent sur une ligne ascendante Indra, Agni, Varuna, Mitra.

Indra est le Dieu du Mental illuminé, Il est par excellence le Seigneur de l'humanité. Les Védas le décrivent comme étant aisément courrouçable, Dieu de la foudre et du tonnerre, Dieu également enivré de Soma. Car tel est le mental, région de l'esprit où s'entrechoquent les élans et les éléments de conscience, où les éclairs d'intelligence engendrent de tumultueux bouleversements, des cris, des heurts, et dont le mouvement rapide, ininterrompu et varié est comme un subtil barattage dont jaillit une ivresse spirituelle.

Le domaine d'Agni et Indra commence au moment où la conscience mentale se rend compte de la dualité par opposition à l'Unité et va jusqu'au seuil de celle-ci. Indra est le Seigneur des dualités. Il les préserve, les garde. Mais Il a conscience de l'Unité, Il la connaît. Par contre Varuna est le commencement du règne de l'Unité dans la Conscience. En fait, Varuna est en Indra, Il est le point culminant d'Indra, car Il possède les armes de Soma, le chemin qui conduit à la Victoire de l'Unité.

Comme on le voit, ces Dieux sont placés à la limite où la conscience mentale individuelle s'épanouit peu à peu en la Conscience unique et universelle. Chacun d'eux marque une étape sur la voie qui, du monde des dualités, reconduit au monde de l'Unité. Sur le quatrième degré, Mitra, nature d'être d'Ishvari, domine dans Sa vision sereine tout l'Univers des formes et des opposés, car Il les voit au travers de Sa Conscience parfaite de l'Unité.

Tout en bas, Indra règne sur le mental, lieu où se ren-

contrent pour se combattre d'abord les divers éléments de l'Existence, ceux d'en haut et ceux d'en bas, afin de s'enfanter à leur devenir divin. Indra est maître de ces éléments, Il connaît leur nature et leur devenir, mais Il demeure au sein de leur lutte et Il y prend goût. Son rôle n'est pas de la surmonter ou d'y échapper, mais d'en diriger les opérations selon le juste dharma. Indra est l'allié le plus précieux de l'homme chez qui le mental est le siège de la vie active. Il le conseille et le conduit, le houspille, l'accable ou le stimule selon qu'il en a besoin. Car Il connaît les règles du jeu et son issue. Rien ne Lui échappe, rien ne trouble Sa conscience juste des dualités et de leur devenir en l'Unité. Sa puissance et Sa colère sont redoutables, Ses moyens sont infinis.

Les agents d'Indra sont les Maruts, que les Védas représentent richement vêtus, portant aux bras et aux chevilles de nombreux bracelets. Ce sont les Dieux du vent, les courants de la Conscience, les élans, les souffles parfumés, venus de toutes les terres, de toutes les saveurs d'âmes et de choses et maîtres de la vie d'ici-bas. Aucun sacrifice ne s'accomplit sans eux<sup>1</sup>. Ils sont propices ou contraires. L'adorateur implore leur secours et déplore leur absence. Ils stimulent l'âme et en secouent la tiédeur, ils apportent aux Dieux les parfums de l'offrande. Ils sont l'énergie nerveuse sans qui rien ne se fait ici-bas, la vigueur active qui remporte la victoire et triomphe de la paresse. Leur conseil, leur intervention sont sûrs. Lorsqu'ils font défaut, la flamme du sacrifice est basse, incapable de s'élever jusqu'aux cieux, le mental est mou, désordonné et ne parvient pas à se dépouiller de son erreur pour s'ouvrir à une vision plus juste.

Les Maruts sont les véritables acteurs de la sādhanā, car ils œuvrent sur le plan de l'homme de la part des Dieux. Ils sont pour l'humanité les envoyés des Dieux toujours présents, le souffle qui anime la vie terrestre et l'alimente, l'énergie qui

1. *Agastya*. (Rig. Vēda, I, 171.)

la maintient en mouvement. Mais ce souffle et cette énergie sont des éléments de la Lumière éternelle, ils sont sattviques et leur action contribue donc à élever l'homme, à purifier sa conscience, à illuminer son mental. Les Maruts ne sont pas des vents désordonnés ou fantaisistes, ils sont les coursiers intelligents d'Indra, les élans vainqueurs du mental éclairé, les forces vigoureuses de la piété qui conduisent au samādhi, à la vision de la Vérité.

### **Agni.**

Au sein de la conscience des dualités, Agni est l'énergie du *désir de l'Unité*, la flamme, la soif *éclairée* de l'Unité. C'est pour cela qu'Il est l'allié de l'homme, son compagnon dans l'espérance et dans le désespoir. Il connaît l'obscurité profonde des ténèbres et Il connaît l'éclatante Lumière spirituelle. Ses pieds touchent aux derniers degrés de la Manifestation matérielle, Son front atteint au seuil de la Conscience de l'Unité. Sa personne gigantesque englobe tout l'Univers des formes, tout le domaine du monde et de l'humanité.

Il est l'un des instruments de Lakshmī dans le mental qui cherche Dieu parce qu'Il sait que Dieu existe et de quelle nature Il est. Son adoration, Son ardeur dans le sacrifice ne se trompe pas, même si parfois elle exagère un peu son intensité<sup>1</sup>.

En fait Agni et Indra sont liés l'un à l'autre. Leur action est constamment complémentaire. Ensemble ils constituent la plénitude du mental. Agni s'est revêtu des formes de la Manifestation, de l'âme individuelle incarnée, Il est devenu leur nature et leur devenir. Indra, en lui, les éclaire de Son intelligence et de Sa vision juste. Le devenir des hommes et du monde est en Agni sûr de parvenir à son But véritable.

1. *La Mythologie hindoue*, op. cit., p. 150 : épisode de Khāndava. Cf. aussi Jean Herbert, *Agni*. (Lyon, Derain. 1949.)

En outre Agni dépose en eux la flamme de Son ardeur, de Sa soif indomptable de l'Unité. Il pousse l'âme incarnée, prisonnière des formes, la conscience obscurcie par la présence de l'univers en elle, vers leur libération et leur épanouissement suprêmes. Il les stimule et les attire par le feu de l'adoration et du sacrifice et les conduit jusqu'au seuil de Brahman.

En Agni l'adoration et le sacrifice précisent leur signification védique. Car Il est le gardien du Véda et de ses rites. L'adoration est l'action juste, quelle qu'elle soit. Le sacrifice est la naissance à un état de conscience supérieur, à une forme meilleure de l'intelligence et de l'amour. En ce sens Agni Lui aussi est l'Illuminateur. Tout est flamme, ardeur féconde, aspiration vers la Lumière dont Sa conscience est toute pénétrée. Il La connaît, jamais Il ne La perd de vue ou ne Se trompe sur Sa nature réelle, si engagé qu'Il soit dans le jeu du Cosmos. Et c'est pour cela qu'Il est pour l'homme un guide si précieux. Les illusions du mental, bien qu'Il s'y engage volontairement, ne Le leurent point, car Indra, le mental illuminé, veille en Lui. Il les utilise et les transfigure par Son adoration intrépide, car Il est l'éternel lutteur. Et Il les achemine lentement vers leur sérénité.

Par Sa situation propre Agni incarne peut-être de façon plus complète et plus précise le sens du sacrifice védique qui est bien une immolation, l'acceptation d'une peine, mais tout à fait positive. En tout sacrifice il y a une mort, un renoncement définitif et parfois douloureux sur le plan mental, mais cette mort est elle-même, comme partout dans la vie du Cosmos, l'origine d'une naissance à un autre état, plus éclairé, plus parfait, plus proche de la Vision de Vérité. Il n'y a pas de mort irrémédiable, tout est mouvement tendu vers la Lumière, vers l'Absolu. Et Agni est cette acceptation de l'état de sacrifice permanent régissant le monde, cette foi qui possède la Lumière et triomphe de l'obscurité dont elle ne fuit pas l'angoisse mais suit les méandres selon l'ordre et la volonté de Dieu.

## Varuna.

Varuna est le Seigneur du Ciel. Sa résidence est dans « les mille demeures célestes ». Il règne sur l'univers multiple et Il possède la Conscience de l'Unité. Avec Mitra, Il constitue le plan spirituel que le mental illuminé, Indra, atteint par la ferveur d'Agni, quand il a dépassé l'agitation du monde des dualités et que, toujours encore partie de la Manifestation multiple, il a cependant déjà une conscience réelle et juste de l'Unité. Lorsque le mental parviendra au-delà de Varuna, il entrera dans le monde divin et sera tout près d'atteindre Aditi, la Conscience unique. Varuna est au-dessus d'Indra et Agni, dans la région frontale qui domine l'œil gauche. Mais tandis que les deux premiers se situent dans la moitié inférieure du front, du mental, Varuna se rapproche déjà d'Aditi et se trouve dans la moitié supérieure. C'est un Dieu puissamment lumineux et efficace dans la pratique du yoga. Dans l'épisode du Mahâbhârata qui relate la bataille de Khândava<sup>1</sup>, son

1. Jean Herbert, *La Mythologie hindoue*, op. cit., p. 154-157.

Le champ de Khândava, la conscience de la division, appartient au domaine du mental illuminé, car la conscience de la division, de la distinction entre les choses, est déjà le commencement de l'illumination supérieure.

La « voix incorporelle » qui, dans le récit, annonce la victoire, la fin du combat, est le souffle de l'Unité, le premier frémissement de la révélation à son degré le plus haut.

Takshaka, le forgeron des formes, demeure après la destruction du champ parce que, l'emprise de la conscience des dualités étant vaincue, dépassée dans la conscience naissante de l'Unité, il n'est plus de raison de détruire le monde des dualités désormais inoffensif et gardant seulement son rôle et sa place sur les degrés de l'Existence.

A la fin du récit, la suprématie d'Arjuna et Krishna qui remportent la victoire définitive, est le triomphe de la conscience divine en l'homme, le chemin tout tracé vers l'Absolu : Khândava sera complètement détruit par Arjuna et Krishna, envoyés divins qui soutiennent Agni resté seul (Indra et les Dieux sont partis, leur plan étant dépassé) et représentant la conscience de la dualité animée d'une ardente soif d'Absolu, l'énergie spirituelle prédominante.

Sur le plan où agissent Indra et Agni, Arjuna et Krishna sont comme

action succède à celle d'Indra et Agni et précède celle de Krishna et Arjuna qui remporteront la victoire <sup>1</sup>.

Il est dit que Varuna, dont le rôle est donc intermédiaire mais essentiel, possède les armes de Soma. C'est même à ce titre qu'on le consulte : ces armes sont nécessaires pour remporter la victoire. Cela signifie que Varuna possède la clef du chemin qui, du multiple conduit à l'Unité, à l'apaisement, à la plénitude de la Conscience divine. Il est, dans la vie mentale, un tournant décisif sans lequel le *sâdhak* ne peut pas parvenir à la plénitude de la Conscience d'Unité.

### Mitra.

Tout proche de Varuna et ayant avec Lui une action conjuguée quoique totalement différente, est Mitra. Certains hymnes védiques les célèbrent ensemble. Et cependant, si Varuna est le Seigneur de la Multiplicité qui porte en Lui déjà la Conscience de l'Unité, Mitra marque un échelon de plus. En Lui la lutte est terminée, car Il est le Seigneur souverainement calme, le mental que plus rien n'émeut parce qu'il est tout imprégné de la Connaissance divine. Il est la nature d'être d'Ishvarî, c'est-à-dire qu'Il conçoit toutes choses sur son plan propre et dans sa nature particulière, sans pour cela perdre la Vision divine où tout est un. Cette Vision, en Lui, n'est pas à proprement parler une extase ou une Béatitude. Sa nature ne possède pas, de façon spéciale, cet élément de ferveur et d'abandon ; chez Lui l'extase est Connaissance et la Béatitude Sagesse, Sérénité. L'activité débordante du multiple ne l'effraie point. Il y joue le jeu nécessaire sans en être

des messagers venus de plus haut, car Ils possèdent la Connaissance et la Vision de l'Unité ; Ils sont en quelque sorte indépendants de la lutte qu'ils livrent, non engagés en elle, des soutiens « envoyés par Dieu », dans le sens salutaire de Vishnou.

1. Varuna est fils d'Aditi.

dupe et sans y perdre la conscience supérieure qu'Il a de toutes choses et en toutes choses. Mitra est Celui qui « voit » juste au sein du monde manifesté. Peut-être est-il moins souvent invoqué que d'autres Dieux et Son action semble-t-elle plus secondaire. Il n'en est pas moins important et même irremplaçable. Dans l'échelle qui depuis Indra, le mental illuminé, monte vers Aditi, Il est le quatrième échelon, la maîtrise complète du monde matériel sans laquelle le samâdhi suprême n'est pas possible. C'est en Lui que cessent les opposés du plaisir et de la douleur, du bien et du mal, du chaud et du froid, de l'agréable et du désagréable, non pas parce qu'ils ont cessé d'exister, mais parce que la Conscience les domine et les maîtrise puissamment, sachant voir en chaque élément, en chaque état une manifestation du Divin également parfaite. Mitra est cette Connaissance et cette perfection du mental illuminé impliquant la maîtrise des états de conscience qui lui sont inférieurs et permettant l'épanouissement en la Conscience de l'Unité.

Certes il serait possible de rétablir cette gradation du mental en supprimant le nom des Dieux et d'en donner, par exemple, un tableau intérieur et plus abstrait. Mais il faut se souvenir en le faisant que tous ces Dieux existent et sont loin de n'être que des figures mythologiques.

La Vérité n'est pas une abstraction, Elle est une plénitude vibrante et vivante. Les étapes de la Conscience sont faites de visions pures, d'intelligence raffinée mais aussi de labeurs et de luttes, ce sont des corps à corps éperdus avant de devenir des extases apaisantes. La vie de l'âme incarnée est un continu barattage et l'être y est engagé pour la vie ou la mort, totalement. Il n'est pas possible de vivre à demi ; il faut tout engager, accepter complètement la condition qui nous est faite, car tôt ou tard la nécessité de nous donner s'impose à nous sans nous laisser la possibilité de nous dérober. La Vérité n'est pas composée d'une succession de concepts, Elle est faite d'une intelligence vivace dont les éléments rejail-

lissent sans cesse sous d'autres formes, avec d'autres couleurs, et les Dieux chatoyants qui durant la sâdhanâ en sillonnent les routes sont des symboles plus fidèles et plus puissants pour nous de ce qui est, que ne le sont les flatteuses constructions de la raison mentale, dont la signification est infiniment plus restreinte et plus pauvre, plus sèche aussi, que ne le sont les essais tâtonnants de la vision sattvique qui s'éveille en l'homme à mesure que la force du yoga opère en lui.

Parvenue, de degré en degré, jusqu'au sommet de la conscience humaine, c'est-à-dire au point où la *vision* de l'intelligence domine la dualité et pressent l'Unité qui lui est supérieure, l'âme, l'être invisible et immortel dont les attributs sont la Conscience absolue et la Béatitude, est capable de franchir le seuil divin. Son énergie, éprouvée et mûrie par l'expérience de la vie connue de façon vaste et profonde <sup>1</sup>, la pousse vers une vision plus haute, vers l'Unité. La conscience qu'elle a de la dualité est juste et éclairée, par conséquent, si elle songe à la détruire pour un temps, elle sait tout aussi bien que cette conscience duelle fait partie de l'Existence et qu'elle la retrouvera. Le travail destructeur qu'elle accomplit n'a donc d'autre but que de conquérir, dans et par la conscience de la dualité, la vastitude et la pureté de sa vision de l'Unité. Une fois le but atteint et ce seuil franchi, elle goûte à l'intensité de la Lumière intérieure, à la Béatitude qui désormais devient son guide le plus sûr. C'est à la *joie* lumineuse qu'elle éprouve qu'elle reconnaît les étapes et c'est en elle qu'elle s'aventure avec certitude sur les sentiers invisibles de l'Infini. C'est l'intensité de conscience toujours plus grande qui marque en elle les buts et les seuils jusqu'au sommet suprême où, de toute sa nature, elle sait qu'elle n'a plus rien à désirer.

1. « L'épreuve du feu » dont parle Shrî Aurobindo dans ses lettres.

### Ganesha <sup>1</sup>.

Au cours de l'expérience spirituelle, Ganesha est certainement l'un des Dieux dont le rôle est le plus nécessaire. C'est le Seigneur des obstacles, le gardien tutélaire, l'aide indispensable à tout progrès, quel qu'il soit.

C'est aussi l'un des Dieux les plus pittoresques. Sa forme d'éléphant, Son gros ventre dans lequel Il serre précieusement les biens spirituels, le récit de Sa naissance <sup>2</sup>, font de Lui, dans l'Inde, un Dieu presque domestique, en tout cas infiniment aimable et familier. Peut-être les caractères particuliers de Sa personne divine, de Sa forme visible, sont-ils parfois aussi un obstacle à vaincre pour ceux qui veulent parvenir à la vision de toute la grandeur et de toute la puissance de Ganesha. Pourtant dans la vie spirituelle, rien ne se fait sans Lui, car Il porte et Il donne les qualités spirituelles nécessaires à la sâdhanâ. Ganesha est un élément constitutif de la Mère, Il en est un fragment, Il émane d'Elle directement, sans autre intermédiaire créateur. Il est l'intuition spirituelle absolue et pure qui n'a pas besoin d'autres armes pour avancer. C'est pour cela que Sa protection, sur tous les plans de l'Existence, est si sûre. La Mahâshakti cosmique transmet Ganesha à tout ce qui est, tel un ange gardien bon et sans faiblesse.

Ganesha est Celui qui suscite les obstacles sur la voie spirituelle et qui donne le moyen de les surmonter. Ce n'est pas Lui, personnellement, qui les surmonte, mais c'est Lui qui en indique la possibilité et en donne la force. Son action est libre. Il Se joue des lois et des circonstances. La force spiri-

1. Cf. Jean Herbert, *Ganesha*.

2. Il est le fils de Shiva et Pârvatî qui Le mit au monde simplement en constatant qu'une sueur, habituellement inconnue des Dieux, La recouvrait. Voulant essayer cette sueur, Elle mit au monde Ganesha.

tuelle qui est en Lui L'affranchit divinement des contraintes et Lui donne libre jeu en toute situation. C'est donc également cette liberté spirituelle que Ganesha accorde à Ses dévots.

Ganesha est en outre considéré comme le scribe divin. C'est Lui qui, sous la plume de l'écrivain, est en réalité Celui qui écrit, Celui qui sait retenir l'inspiration juste et maintenir le travail créateur de l'esprit. On l'invoque en tête des livres, au départ d'un voyage, au commencement de tout effort dont on espère une issue heureuse.

Pendant la méditation, Ganesha est bien souvent Celui qui apaise l'esprit, et Son intervention précède alors le samâdhi. Face à la difficulté, Il est celui qui, avec calme, révèle de nouveaux horizons, rend de nouvelles solutions possibles. En tant que fils de Shiva, Il préside aux naissances successives de la conscience et à sa victoire spirituelle finale.

Dans le monde des Dieux, Ganesha Se situe sur la ligne qui, entre les deux sourcils, monte de la base du front jusqu'au sommet du crâne, c'est-à-dire entre Nârada et Sûrya-Soma. Tout comme Nârada, Vishnou et Lakshmî, Ganesha peut être vu *dans* le lotus épanoui de la base du front, soit dans l'œil de la Connaissance, dans la Mère, et Sa forme spirituelle est alors d'une éblouissante blancheur. Il personnifie la vigueur et la pureté spirituelles que nul obstacle, si grand soit-il, ne peut mettre en échec et Il possède les armes nécessaires pour traverser tous les passages, triompher de tous les carrefours, de toutes les obscurités sur les plans inférieurs de l'Existence où Il agit sans cesse ; Il possède également la vision qui permet d'élever la Conscience jusqu'à Brahman. Vers le bas, Ganesha, dont la forme d'éléphant est le symbole exact mais surtout, comme pour Hanumân, le signe du *secret* de Sa personnalité divine qui ne se dévoile dans sa totalité que lorsque le yogin est parvenu à une haute connaissance, est le guide, l'aide, Celui qui *écrit* les Védas, c'est-à-dire Celui qui transmet la révélation de la Vérité aux plans inférieurs, non Celui qui la donne. Vers le haut,

Ganesha est la monture immaculée de Krishna et c'est de cette manière qu'Il conduit à Brahman.

### Les Avatars.

« L'Avatar est toujours le même et un seul <sup>1</sup> » a dit Shri Râmakrishna ; de même la Mère est toujours une et il n'y a qu'un Dieu. Et cependant les formes personnelles que Dieu prend dans Sa Manifestation sont infinies. Elles varient selon les âges et les nécessités. Tout Dieu, tout Avatar est éternel et immuable et Il peut à volonté apparaître sur les divers plans de l'Existence. Il est l'Un, Il est le Tout, le Sachchidânanda ineffable, et Son merveilleux Amour le porte à S'incarner, à Se revêtir d'un visage et d'un langage spécifiquement adaptés à la nation et au yuga auxquels Il S'adresse. Il Se rend ainsi accessible et Sa présence éminemment créatrice parmi les hommes qu'elle côtoie, engendre le mode de spiritualité exactement capable d'amener un progrès ici-bas. Il est donc illusoire et appauvrissant pour l'esprit de vouloir assimiler à une seule les formes infinies des Avatars, car Ils sont la différenciation et la multiplicité qui sans eux ne seraient pas <sup>2</sup>.

Les rishis considèrent que c'est le plus souvent Vishnou et Sa Shakti Laksmî qui S'incarnent sur terre lorsque apparaît un Avatar. Comme pour les autres grandes Shaktis, la forme spirituelle de Lakshmî *recouvre* celle de Vishnou, avec, cependant, un très léger décalage à droite, du côté de la région rajo-tamasique. En Elle, à droite de Krishna, sont le Christ et Chaitanya, incarnant, l'un le don de soi du divin jusqu'à la mort, et l'autre la dévotion la plus brûlante. L'un et l'autre ont une action située entre la Conscience pure de Dieu (qu'ils possèdent) et la Conscience duelle de la raison,

1. *Enseignement de Râmakrishna*, op. cit., § 1 039.

2. La naissance d'un yuga est marquée en ce monde par la venue d'un ou de plusieurs Avatars.

l'emprise sur elle de la matière, dont ils demandent à l'homme de se libérer tout en demeurant pieusement soumis à ses lois.

Dans la région sattvique, juste au-dessous de Shiva, se trouve le Bouddha, autre incarnation de Vishnou. Râmakrishna a dit que Bouddha signifie « devenir un avec bodha, l'Intelligence suprême <sup>1</sup> ».

*L'Intelligence suprême est Shiva. Car Shiva est la totalité du monde des Dieux, tout en y occupant aussi une place spécifique qui est le sommet de la vision sattvique, juste au-dessous d'Aditi dont Il rejoint la base. C'est pour cela que l'on peut dire que Shiva transmet à la Mère la Conscience purifiée et unifiée afin qu'Elle l'épanouisse en Brahman. Aditi est le point culminant de la vision sattvique qui passe par Indra, Agni, Varuna, Mitra et Shiva. Et le lotus à mille pétales est l'épanouissement définitif de l'Existence entière purifiée et ramenée à sa Conscience exacte.*

Bouddha porte dans sa conscience Shiva, l'Intelligence suprême. Une fois que cette Intelligence suprême réalise sa plénitude et envahit l'Existence, l'état de Brahman est atteint. En outre Bouddha incarne le sacrifice personnifié par Shiva, l'Intelligence qui dirige, suscite et oriente les trois modes de vie : création, conservation, destruction, dans la pure loi de Vérité. Comme Shiva, Bouddha domine l'Existence entière, ne se prêtant qu'en apparence aux limitations de la vie manifestée dont Il réalise le sacrifice total et conscient de soi. La ligne oblique qui monte de Râma à Shiva, passe par Bouddha.

Ces quelques exemples, situant les Avatars eux-mêmes dans le monde des Dieux, démontrent assez quelle peut être sur l'homme la vigueur de leur influence et, en même temps, le danger de s'y arrêter de façon exclusive. Car s'il est indéniable que le monde des Dieux, et par conséquent de leurs incarnations, est le seul chemin qui conduise à Brahman, il

1. Enseignement de Râmakrishna, op. cit., § 1 363.

n'est pas moins vrai qu'il faut le dépasser et l'oublier tout entier pour parvenir à Brahman. Même les jnânins connaissent les Dieux et leurs forces, mais ils maintiennent avant tout constamment dans leur conscience la volonté de Les dépasser.

Au cours de la sâdhanâ, sur le plan de la conscience humaine, l'Avatar revêt une importance considérable, primordiale. Il est le Dieu que l'on voit, qui a été vu par d'innombrables hommes et femmes et non seulement par les yogins, dans le silence de leur méditation profonde. Il est le réconfort divin qui apaise le cœur <sup>1</sup>. Il apporte la certitude de l'existence de Dieu non seulement dans la vie mystique, mais au sein du drame humain et mental. L'enseignement de l'Avatar, c'est la voix du Suprême descendue jusqu'à nous et nous expliquant, nous montrant le chemin à suivre afin de Le retrouver, Lui que dans notre nuit nous cherchons. Il est vain de prôner un Avatar plutôt qu'un autre, et c'est une erreur que d'affirmer qu'il ne peut y avoir qu'une seule et unique incarnation divine dans toute l'existence du monde <sup>2</sup>. Ce qui importe, c'est de mettre en pratique l'enseignement reçu et de chercher à le comprendre, non à l'étroite lumière de notre organisme mental et vital, mais à la grande Lumière d'où cet enseignement nous vient, d'où il puise sa clarté, sa force, sa vertu capables de nous transformer totalement <sup>3</sup>. Et c'est dans la contemplation d'une foi aux visions toujours plus vastes et profondes que cet enseignement pourra nous parler de sa vraie voix, avec son langage véritable. Alors nous reconnaitrons que son chant s'apparente à l'Infini et non à l'étroitesse de nos vues, à l'Invisible qui est l'origine du visible, à l'Ananda créateur et non à nos déductions men-

1. La *Baghavat-Gîtâ*, chap. XI.

2. La distinction qui oppose un Avatar à un autre est d'ailleurs toute mentale et s'évanouit une fois la vision mentale dépassée. Elle n'existe pas en fait, mais seulement sur le plan des concepts intellectuels où règne précisément une certaine irréductibilité.

3. Ce dernier terme pris à la lettre. Il s'agit bien d'une transformation physique, vitale, mentale aussi bien que psychique et spirituelle.

tales. La voix des Avatars est toujours la même ; elle parle, d'âge en âge, toujours de la même vérité et des moyens semblables pour y parvenir, Elle attire, d'âge en âge, une grande quantité d'hommes à Elle et Elle attend, dans l'Infini de Son Existence, que l'heure de chacun ait sonné.

### Nārada. Avatar et Dieu<sup>1</sup>.

Lorsque s'ouvre le lotus de la base du front, entre les deux sourcils, la première vision que reçoit en général le yogin est une nappe infinie de lumière brillante et légèrement opaque : c'est Shiva, le monde des Dieux. Nārada, Avatar de Vishnou, est le centre inférieur de ce lotus et c'est Lui qui découvre le monde des Dieux à la conscience. Sa position en fait, à la base du front, l'exacte réplique de Sūrya qui se trouve au sommet.

Un autre de ses noms est Vishnou-Yashas, « cible », « gloire » de Vishnou. Car Il reçoit sans cesse de Vishnou et de Lakshmi dont Il est l'incarnation, les flots de Lumière et d'Amour qui font de Lui le gardien de la porte des Dieux, le guide de la conscience sur le seuil de leur résidence. Placé à l'endroit où commence l'activité mentale, Il est l'*individu parfait*, celui qui révèle à l'homme la plénitude de son individualité<sup>2</sup>, de sa personnalité, qui est divine, c'est-à-dire, entièrement *soumise* aux Dieux<sup>3</sup>, à leur influence multiforme, et par là le conduit à son origine première, Brahman.

Nārada est le musicien, le chante-adorateur ; au travers de Vishnou-Lakshmi, l'Ananda pur de Brahman, la Béatitude indifférenciée se mue en Amour duel et réciproque. C'est en

1. Cf. Jean Herbert. *Nārada*. (Lyon, Derain, 1949.)

2. Selon certaines étymologies, Nārada signifie : « Celui qui divise les hommes entre eux », qui les différencie, les individualise.

3. Selon d'autres étymologies, nārada signifie : « Celui qui donne la connaissance de Dieu ».

eux surtout que réside la plénitude de la soumission, la ferveur de la dévotion, le total don de soi. Le couple du Dieu et de sa Shakti est une puissance de révélation spirituelle d'une étonnante intensité. Le terme d'amour doit être ici compris comme synonyme de chasteté, car, du point de vue mystique, la chasteté absolue a pour conséquence l'illumination absolue, le point culminant de l'amour étant la fusion de l'être avec sa propre puissance expressive. Au-delà commence l'Unité.

Du couple divin qu'Il incarne, Nārada détient l'harmonie féconde, la chaleur créatrice, l'intrépidité, l'humilité et la droiture parfaites ; la patience<sup>1</sup> aussi, l'infatigable recherche de la mélodie noble et de la beauté intérieure et extérieure. C'est *en Lui* que Hanumân personnifie le dévouement éclairé, la force et l'intensité sans limites. Leur action conjuguée, au seuil de la conscience divine, rayonne à la fois vers le bas et vers le haut, pénétrant les couches inférieures de l'Existence qu'elle purifie et attire, l'élevant vers les sommets divins de Sūrya-Shiva. C'est Nārada qui dédie l'activité, non seulement des hommes mais de l'univers manifesté, à la splendeur de l'Adoration divine. Par lui le monde a conscience des liens qui le rattachent à l'Absolu, par Lui la vie a soif de Dieu et chante un amour immatériel. Sa beauté et sa sincérité épurent nos imperfections et nos mensonges. Debout à l'entrée des parvis du ciel, transfiguré, Il émet une ineffable mélodie dont la perfection puise ses accents dans la profondeur de ses connaissances du monde matériel et de l'Invisible. Nārada exprime, par son chant, les lois harmonieuses qui régissent les univers créés, aussi bien que la Béatitude indifférenciée de la Vision de l'Absolu. Il connaît les rythmes du cœur et de la terre, des saisons et des intelligences opposées, et Il connaît l'accord qui résout les notes discordantes et diverses en un seul ton lumineux et parfait. Il connaît la

1. Episode de ses études de musique.

matière du chant et Il en pénètre l'aspiration, Il en dispose les éléments et Il en possède l'origine, l'inspiration inaccessible et première.

Sa position à la base du front, sur le sol du monde des Dieux, détermine clairement Son rôle qui est à la fois de donner la connaissance de Dieu, d'ouvrir l'œil de la connaissance et d'épanouir par là l'homme incarné, manifesté, dans la plénitude de sa personnalité, ce qui est pour lui le seul chemin capable de le conduire à Brahman. En effet, si la disposition et la cohérence du monde des Dieux sont inaltérables, si chaque Dieu est éternel et immuable, le degré d'intensité de chacun d'eux varie considérablement dans la conscience des individus du monde manifesté. C'est cela qui distingue les êtres entre eux, qui les divise. *En fait, chaque individu est un équilibre particulier des intensités conscientes dont la totalité constitue immuablement le monde des Dieux.* Les rishis disent que la nature propre de chaque être est déterminée par l'équilibre ou plutôt le déséquilibre des gunas (sattva, rajās, tamās) en lui. Ces gunas constituent le triple climat du monde des Dieux.

Chaque Dieu est un centre d'intensité de conscience et Sa forme spirituelle est le rayonnement de cette intensité ; Sa voie de révélation varie selon le degré d'intimité existant entre Lui et Son adorateur. De façon générale, plus cette intimité est directe et profonde, moins la révélation sera formelle ; plus la conscience spirituelle de l'homme se fond avec l'existence du Dieu, et plus la vision, même très intérieure, de l'aspect visible du Dieu tendra à disparaître pour ne plus laisser d'elle, finalement, que la seule certitude d'existence absolue et infinie, sans forme distincte.

Comme le nombre des Dieux, c'est-à-dire des parties vivantes et constituantes de l'Existence unique et de l'homme, est grand, et que les rapports qui les relient les uns aux autres, leurs prépondérances particulières sont incalculables et variées à l'infini, chaque personne humaine, formée des

mêmes Dieux, étant caractérisée par un seul équilibre *divin* déterminé, est inévitablement unique et différente de toutes les autres. Et c'est la tâche de Nārada de dévoiler à la conscience, à la fois cet équilibre particulier, on dirait plus exactement singulier, et la plénitude immuable du monde des Dieux, l'Absolu dont ils sont en quelque sorte le parvis aux degrés innombrables. Voilà pourquoi on peut également dire de Lui qu'il est le porte-parole des sages et des Dieux. Il connaît chaque nature particulière de la multiplicité et Il travaille sans relâche à maintenir chacune d'elle dans son intégrité. Car Dieu, l'Absolu, ne Se révèle que dans la Vérité parfaite de chaque être, de chaque partie de la multiplicité manifestée. Seul un cœur pur peut voir Dieu, seule une conscience droite et absolument sincère peut s'approcher sans crainte de Dieu. Nārada est cette vérité de notre être, et par Son geste et par Son chant Il nous ouvre la porte de l'Infini.

### **Krishna.**

Krishna, Lui aussi, est à la fois un avatar et un Dieu, avatar de Vishnou et Dieu dont la puissance dépasse Son origine formelle.

La personne de Krishna est gigantesque, vertigineuse. Elle part du centre de l'œil de la Connaissance, englobe Vishnou-Lakshmi, Brahmā-Sarasvatī, Sūrya, Ananda, Soma, dépasse le monde des Dieux, éblouissante et radieuse, et s'épanouit en Brahman. Krishna est peut-être le plus grand des avatars de ce cycle, une *Incarnation* de Brahman Lui-même. Il est totalement *divin* : les rishis disent de Lui qu'Il est une incarnation aux 16/16<sup>e</sup> de la Divinité. Et sur terre Il ne fut soumis qu'en apparence au minimum de conditions humaines indispensables à Son incarnation. En réalité, là aussi, Il était Maître de toutes choses et libre d'agir simultanément sur tous les plans de l'Existence.

Le jeu de Krishna et des gopis est le jeu de l'Amour supramental. Celui qui inspire l'amour est le révélateur divin, parce que l'amour est un puissant yoga <sup>1</sup>.

Krishna, le Parfait, révèle Brahman.

A chacune des amoureuses, Il apporte la joie particulière qui la conduit à Soi. L'une Le perçoit surtout dans Ses jeux, l'autre dans Ses taquineries. Pour l'une Il est le musicien inégalable qui procure un suprême ravissement, pour l'autre Il est le compagnon de peine ou, encore, la Lumière. Râdhâ, la favorite, Elle-même incarnation de Lakshmi, L'a vu dans Sa totalité, et la faveur dont Elle est l'objet n'est pas autre chose que l'adaptation parfaite et divine de la conscience au sujet d'adoration, la connaissance, l'intimité, la joie indivisées qui naturellement découlent de la Vérité. L'exactitude et la maîtrise ont en Elle conquis la plénitude de leur vertu et de leur saveur. Par la Vision qu'Elle a eue de Son Seigneur, Râdhâ s'est haussée au-dessus de l'humanité <sup>2</sup>. La formule du contact est dès lors superflue entre eux, le jeu <sup>3</sup> peut revêtir tous les aspects, il est Brahman en l'extase de Soi, l'étincellement de la plénitude se parant elle-même de toutes les splendeurs et de tous les délices.

La destinée de l'amour, ici-bas, a cette forme extrême, étrange et déconcertante mais réelle. La joie de chaque gopi, avec la jalousie qui s'approprie le Dieu, la fantaisie qui Le désigne en noms exquis, en vertus magnifiques, la nostalgie qui Le condamne, la paix qui Le redécouvre un peu mieux à chaque réconfort, transformant lentement l'amour de ferveur en ferveur, et le révélant pas à pas meilleur, plus sûr, plus stable, plus élevé, atteint ce degré de vastitude lumineuse où le Dieu Lui-même n'est plus, où l'adoration se revêt d'elle-même et se découvre l'Absolu.

La conscience mentale des hommes frémit à de telles

1. Cf. Râdhana Tyabji. *L'Âme d'une gopi*. (Gap, Ophrys, 1948.)

2. Pris au sens : état d'être humain.

3. La *lîlâ* du Seigneur.

approches, le néant lui paraît moins vide et moins austère que cette fusion dont les mots ne peuvent rendre que l'aridité. L'amour, heureusement, adoucit les étapes, soutient la marche, désaltère le cœur, et la Lumière qui attend au fond de Soi depuis des millénaires laisse couler dans l'âme Ses mystères qui sont la Joie parfaite, la Vision parfaite, la Connaissance parfaite et l'Action parfaite. L'Univers entier, dépouillé de ses illusions, retrouve sa substance, non pas nue, non pas inerte, non pas froide, mais ruisselante de beauté et de saveur intarissables, non pas comme un manteau du Divin, mais Dieu Lui-même dans un dépliement de Soi n'altérant pas Son unité, une expression de Soi qui n'extrait rien de Son éternelle intégralité.

*Jaya Jaya Krishna !*

Au delà de la soif, au delà de l'alternance et de la discussion, au delà des oppositions, au delà de la personne étroite et repliée sur elle-même, dans la vaste Existence divine que chacun porte en soi, au delà des Dieux mêmes, au delà de toutes les portes et de tous les couloirs, dans la Lumière, dans la Perfection de l'éternel Yoga, dont Il dit « Mon Yoga ! »

Il agissait ainsi parmi les hommes, haut séducteur et guide au conseil sûr, et les hommes en L'adorant, d'âge en âge, parfois se confondent encore à Lui.

Le yoga de l'Amour est l'avenir des hommes, le temps où les couples éternels se reconnaîtront, où l'âme, dans une intuition juste, élira l'âme de son dharma et l'accomplira pleinement avec elle.

L'Ananda de l'Amour est en Krishna, la Perfection du yoga suprême et de la Révélation entière. A son sommet, l'Ananda est synonyme de Brahman.

L'harmonie de ce temps heureux dans le cycle des âges, est l'harmonie de Krishna. L'humanité y vit le Délice de Brahman, dans l'exactitude constante des correspondances et des

mouvements, dans la précision magnifique de la durée qui déborde sur l'Éternité. L'homme y ressent sa personne cosmique plus nettement que celle, plus étroite, de son individualité terrestre. Il reconnaît avec justesse et choisit avec sûreté. Ce qu'il crée est dans la pureté de l'Ananda spirituel allégé des pesanteurs antérieurement imposées à l'âme. Ses visions sont conformes aux Dieux, sa béatitude perçoit le chemin de Brahman. Les moindres faits s'y associent au Dharma, épargnant ainsi à l'énergie l'épuisement des efforts mal dirigés. Identique à la Mère en Ses plus minimes élans, la *kundalinî* de chaque être épanouit selon la loi divine la plénitude de la parfaite beauté dans le parfait amour.

C'est le temps où Sîtâ, présence éphémère dans la peine du devoir, disparaît. La terre qui L'enfanta La reprend et Son pouvoir s'épanouit au ciel libre et bienheureux de Krishna.

La Vision du temps de Sagesse s'élargit au-dessus des cieux cosmiques et les absorbe. Krishna s'éprend de l'ivresse des choses et de Son chant jaillit l'accord des œuvres. La souveraine étape est née, le Dharma où la forme opaque n'impose plus sa restriction aux devenirs divins. Splendide est l'Aurore neuve, l'image de la Pensée exacte et pure, et Son regard tourné vers nos rives d'azur et de nuit garde et contient la Vérité qui l'habite.

### Râma<sup>1</sup>.

Râma est l'intermédiaire entre Krishna et les plans plus spécifiquement humains du monde manifesté. Il possède la Connaissance et la puissance de Krishna, mais Il s'identifie avec la condition humaine, avec ses limites et ses organisations, et Il se soumet volontairement à elles.

Il apparaît, lui aussi, dans l'œil de la Connaissance, en la

1. Râmachandra, incarnation de Vishnou.

Mère, légèrement à gauche de Krishna, du côté sattvique. De lui part une ligne oblique qui traverse la région sattvique et s'épanouit en Shiva. Râma, Incarnation aux 8/16<sup>e</sup> de Vishnou, est une *émanation* de Shiva. A cause de cela, bien qu'épousant le plan des dualités et s'y maintenant dans une conscience juste mais soumise, Il possède Shiva, c'est-à-dire la conscience parfaite de l'Unité. De Shiva, Il a en particulier le rôle créateur qui enfante la conscience à une vision de l'univers de plus en plus unifiée. Il est la lumière reflétée et sans cesse changeante de la lune, emblème de Shiva et miroir de Sûrya, discrète, intérieure et silencieuse, qui œuvre dans les régions où la conscience déjà purifiée de bien des obscurités est cependant encore profondément engagée dans la vision duelle. C'est pour cela que Râma est séparé de Sîtâ<sup>1</sup>, son épouse, et que son rôle ici-bas est avant tout moral.

Râma est le prédécesseur de Krishna parce que, sur le plan cosmique total et dans l'ordre spirituel, Il symbolise un épanouissement de la *Kundalinî* qui précède celui que représente Krishna. Râma, de la profondeur intense d'où Il surgit, contemple la loi du Devoir et Sa méditation la permet et la soutient. Car tel est le rôle des Dieux. Râma aspire l'amour des hommes et le transmet aux cieux féconds des extases plus hautes. De l'homme, par l'amour et dans le pouvoir révélateur de l'amour, Il fait un Dieu. La *kundalinî*, dégagée des lenteurs et des alourdissements de la loi physique, se révèle elle-même créatrice et libre, sur le plan terrestre déjà.

Avec Sîtâ Son épouse, Râma inaugure un nouveau temps moral sur la terre. Ensemble Ils établissent la famille sur une base stricte et spirituelle, Ils permettent l'épanouissement qui doit aboutir à Krishna. Dieu miséricordieux, lutteur infatigable pour le bien de l'humanité, Râma est Celui vers lequel

1. Car Elle est l'âme inviolable qui aspire de tout son être au retour en l'Absolu. Râma accepte le sacrifice de la Vie dans les dualités. Il se soumet à ses lois afin de les surmonter en les purifiant. Sîtâ est en Lui et auprès de Lui, la nostalgie inébranlable et illuminée de l'Unité.

tant d'adorateurs se tournent, le Dieu que tant de ferveur et de prières assaillent au cours des âges. Celui qui se confie en Lui et attend tout de Lui ne craint plus le mal, ni dans la vie, ni dans la mort. Il suit le chemin que Râma lui indique, avec la docilité et l'abandon d'un enfant.

Car Râma est le Dieu qui conduit, qui, avec une sollicitude paternelle et infaillible, prend la main de celui qui L'implore afin de le diriger sur la voie de la délivrance. Et la délivrance que donne Râma est celle d'un oubli total de soi-même, de ses revendications, de ses désirs. Plus qu'aucun autre Dieu peut-être, Il accorde la grâce qu'apporte une ferveur véritable et totale : la disparition de la conscience mentale différenciée, dès ici-bas. L'adorateur absolument sincère de Râma connaît la béatitude parfaite de la perte de l'ego. Il vit, ne sachant plus autre chose que la vie de Râma, l'amour de Râma, la sagesse et la bonté de Râma, la perfection de Râma. La pureté de la Bhakti l'habite et son efficacité fait toute sa force. Il n'agit que par Elle et ne vit que pour Elle.

La puissance de Râma est comme revêtue de pudeur. Elle n'éclate pas, comme celle de Shiva, de Sûrya ou même de Krishna. Elle est tout intérieure, mais inébranlable. Nul Dieu peut-être ne possède autant que Lui l'endurance spirituelle, et la ferveur combattive de la droiture. Acceptant de vivre sur le plan des dualités et de souffrir les peines qui y sont inévitables, Râma vit l'Unité fondamentale et intérieure de toutes choses et Il en impose la loi au monde nouveau qu'il enfante et inaugure. Il abat définitivement certaines couches de l'ignorance et de l'erreur afin d'établir sur la conscience humaine un règne fait de plus de droiture et de plus de vérité. Il prépare l'avènement de l'ère de Krishna, de l'éclatement spirituel auquel nul ne résistera sans périr, Il en rend l'acceptation possible pour l'humanité et, Sa tâche terminée, Il rentre Lui-même dans la Conscience Unique et absolue dont Il est, et dont Il n'a semblé s'écarter que par amour des hommes.

### Hanumân.

Hanumân n'est pas un Avatar, mais un Dieu, dont l'action est tellement mêlée à celle de Râma qu'il est tout naturel d'en parler ici. Il est l'homme complet réalisé en l'Absolu, c'est-à-dire la conscience dans son enveloppe humaine parfaite de virilité et de chasteté, tous les sens retirés des objets des sens, et maintenue en cet état à la fois absolu et différencié par la puissance de l'Adoration inconditionnée : Adoration de Soi par Soi, Extase d'être. Notion qui est tout à fait inimaginable pour le mental.

La *kundalinî* est l'élan spirituel enfoui dans le cœur de la création et dont la course est toujours ascendante. Hanumân est son compagnon, son allié, l'ami auquel nulle peine n'est trop lourde, nul travail impossible. Il est la constante de l'être subsistant à travers toutes les transfigurations, l'amour aux infinies multiplications de soi où la vie trouve sa plénitude, l'amour aux infinies perfections de soi où l'âme reconnaît sa joie et qui devient à son dernier sommet l'Ananda suprême de Soi. Lorsqu'à chaque palier où l'âme subjuguée meurt et renaît de sa propre lumière, tombent les ombres du calice et s'épanouissent les yeux du lotus éternel, c'est Lui ce parfum qui désaltère le cœur et purifie le corps de sa pesanteur. Il connaît l'alternance, mais Il connaît aussi la plénitude, le dépassement parfait de la manifestation.

La Conscience unique et impassible S'est revêtue du manteau chaleureux des devoirs et des peines, des distances et des ravissements. En Elle chaque travail est fait d'un dépouillement et d'une incarnation simultanée. Elle défait les nœuds des solitudes où l'âme se sent isolée du ciel, où l'intelligence ne sait voir que par un seul chemin. Et la plénitude qu'elle épouse davantage à chaque pas est faite de l'Infini clair où la direction est inconnue.

Le sommet de la Création, Brahman continu, est une absence totale d'acte qui crée au profit d'un jaillissement ininterrompu de tout l'être. Que surgisse la forme, et la Conscience en devient aussitôt prisonnière. Un mouvement, une sonorité de la danse s'est fixée dans l'espace qui, né d'elle, enfante le temps et dure autant que dure son apparition. Que surgisse le nom, et l'Intelligence suprême y centre un feu de Son pouvoir : la Liberté de l'Eternel Non Manifesté s'est restreinte. Le Jeu Créateur de Brahman est éternel et libre. Nulle forme, nul nom, mais l'abandon secret, délicieux, de Soi dans l'Enchantement parfait de Soi où rien n'est limité, retenu, déterminé par un emploi.

Dans sa contemplation intérieure, l'univers manifesté est Brahman, émerveillement sans borne où se délecte la Connaissance, joie ineffable de l'amour sans contrainte, lumière de l'extase qu'aucune échéance n'attend.

L'amour qui se confond ainsi à la dévotion la plus haute, peu à peu perd son exclusivité. Il devient multiple sans restriction, total, unique, sans compartiment et sans limites. Chacun y puise et y déverse selon ses richesses ou selon sa pauvreté. Mais nul ne résiste à sa vertu purificatrice, car il est Dieu.

Le devenir des hommes attend encore un tel amour, Hanumân attend l'heure de Sa Révélation. Au sommet du parcours mystique Il embrasse les horizons lointains et Ses yeux, ivres de Lumière et de Paix, sondent l'espace qu'ils annulent.

Cependant le visage proche de Hanumân est plus humble. C'est le Dieu-singe, disciple sans défaut dont la vigueur insurpassable égale la docilité, dont la chasteté égale la dévotion. Serviteur de Râma et de Sîtâ, Il est leur trait d'union ici-bas, alors que Sîtâ, prisonnière de Râvana, est séparée de Son époux, Il sert aussi bien l'un que l'autre, par Ses actes mais surtout par Son attitude, par Sa ferveur et l'amour qui les réunit dans Son cœur. Sa puissance divine est infaillible, Son amour est parfait et Son humilité est salvatrice. Tout ce

qu'Il fait, tout ce qu'Il touche est désormais pur et voué au Suprême. Hanumân, c'est le cœur pur qui voit Dieu, l'âme transparente qui donne Dieu. Il vénère Râma et Râma L'aime, Lui donne Sa confiance et Sa force, parce qu'Il a reconnu en Lui la fidélité divine qui ne peut pas trahir.

### Les yugas.

Les Dieux déterminent les yugas, les âges, comme ils établissent les personnalités. De leurs harmonies, de leurs rivalités, naissent les saisons des astres et les vagues de l'Infini.

De même qu'ils sont en l'homme l'équilibre particulier à chaque étape, ils sont dans le Cosmos l'ordonnance et le rythme, la nature de chaque moment du Devenir. Car le devenir de l'Univers est essentiellement, on peut même dire, uniquement, divin. Rien ne se perd de la Vie qui est tout entière en Brahman. Rien ne va au hasard, rien n'est inutile ou superflu, tout concourt à la grande harmonie dont l'Existence parfaite est le prix.

Les Dieux, dont l'existence propre est purement spirituelle et l'incarnation partielle constante et mobile dans le monde, peuvent à l'infini se confondre, se regrouper, s'accoupler et s'assimiler les uns aux autres. Tantôt l'un apparaît, prépondérant dans la Conscience du Cosmos ou de l'adorateur, puis tout à coup il en devient un autre, car Tout est en tous et tous sont en l'Un, sans cesser pour autant d'exister en soi. Leur monde n'a pas les restrictions du nôtre, qui est surtout mental, et se découpe encore moins que le nôtre en compartiments étanches. C'est pour cela qu'il ne peut pas y avoir une histoire des Dieux, en raison même de ce qu'ils sont.

Cela ferait supposer une progression de la sagesse qui n'existe pas. La réponse de la sagesse à notre ignorance est toujours la même, mais sans cesse adaptée aussi à sa contrepartie momentanée et immédiate. C'est pour cela que les

messages des différents Avatars et des différents saints parus au cours des siècles dans le monde, semblent souvent se contredire ou même s'exclure si on les considère superficiellement. L'enseignement des uns insiste sur tel ou tel aspect de la métaphysique et de la morale, alors que l'autre en fait à peine mention et s'occupe d'un autre côté du problème. On peut cependant affirmer que *tout Avatar* porte en lui la Sagesse, la Connaissance entière et une. Et le miracle de la miséricorde divine est justement de n'en laisser chaque fois transparaître que l'exacte réplique due à la détresse de l'époque, en voilant ce que l'esprit des hommes à qui l'Avatar s'adresse ne saurait comprendre ni mettre en pratique. Le Seigneur, tout comme un père bienveillant, sait ce dont Ses enfants ont besoin. Et Il réserve pour un autre âge ce qui ne pourrait que les troubler. Car l'expression de la Vérité, quelle qu'elle soit, est toujours partielle et involontairement faussée par l'un ou l'autre côté, même dans la bouche de Elus de Dieu à cause de la nature mentale du langage ici-bas. De même que la vision que chaque âge conquiert de l'univers n'est qu'un infime reflet de l'Univers tel qu'Il est conçu en la splendeur de Brahman, de même la sagesse de chaque âge divin du monde n'est qu'un lointain écho de l'Ineffable Chant de Vérité tel qu'il est en Brahman.

C'est la raison pour laquelle les yugas, les âges, existent, en l'homme et dans le Cosmos. Les rishis reconnaissent même en eux une progression assez régulièrement démontrable, un *sens inverse de l'intensité*. Le volume de l'intensité consciente absolue, Brahman, est constant et immuable. Il ne varie jamais, n'augmente ni ne diminue. Dans le satya-yuga l'intensité de la Sagesse est de 4/4. A l'âge suivant elle est de 3/4 et l'ignorance a gagné 1/4. Puis elle est de 2/4 et celle de l'ignorance également. Dans le dernier âge, le Kali-yuga, l'ignorance est de 3/4 et la sagesse de 1/4 d'intensité. Au terme du Kali-yuga, le mouvement de progression étant continu, l'ignorance est de 4/4 et le déséquilibre total ramène

alors automatiquement la plénitude de l'intensité, qui ne peut être que la Sagesse, l'ignorance étant la diminution de l'intensité consciente, par définition même de sa nature.

Les Textes sacrés sont eux aussi le reflet de cette progression. Ceux qui furent écrits au cours d'un satya-yuga, c'est-à-dire dans un âge « primitivement » divin sont des hymnes célébrant les Dieux avec une netteté directe et presque nue, les Védas par exemple. Puis, durant les âges suivants, ces poèmes, issus de visions devenues inaccessibles à la piété actuelle des hommes, semblent de plus en plus hermétiques et l'on se tourne alors vers des formules moins directes et vivantes, plus philosophiques, telles les Upanishads. Ces textes n'étant à leur tour plus compris, et le mental bavard et raisonneur prenant toujours davantage le pas sur l'expérience mystique et silencieuse des sages, ce sont les dissertations, les théologies comparées, les dogmes irréductibles, les études philologiques volumineuses et disertes qui recouvrent de leur poussière épaisse le fin tracé des chants initiaux dans les rythmes desquels palpitait la vie ardente du Seigneur. On ne vit plus alors la foi des pères, on en disserte et l'on en perd le parfum et la sève. Il faudra que Dieu Lui-même Se fasse Son propre porte-parole afin que par Sa voix réentendue les échos du monde résonnent à nouveau d'un accent juste. Et c'est le temps où réapparaît un Avatar sur la terre.

Tout est Dieu. Et l'obscurité et la mort elles-mêmes n'ont pas cet aspect désespéré qu'on leur prête souvent. Elles sont l'un des visages du Seigneur dont l'immensité nous est inaccessible, mais qui sans elles ne serait pas tout ce qu'elle est. Et s'il ne nous est pas donné, avec notre intelligence actuelle, de l'embrasser d'un seul regard, il nous est donné de la vivre, avec l'expérience et la connaissance de chaque siècle, dans la Mémoire du temps qui n'est autre, au terme des âges, que l'Immuable Eternité en laquelle nous nous retrouvons.

### Purusha et Prakriti.

Au sommet de la région droite du front, rajo-lamasique, sont Purusha et Prakriti. Ils y occupent la place qu'à gauche tient Aditi-Diti. Mais tandis qu'en Aditi est Diti, absolument identique et une avec Elle, la dualité apparaît ici plus nette, dans le couple du Dieu et de sa Shakti. Purusha-Prakriti apparaît en même temps qu'Aditi, quand surgit en Brahman la Différenciation d'un monde. Purusha est Brahman. Le yogin qui réalise Purusha réalise Brahman. Il peut les voir l'un et l'autre en une vision exceptionnelle qui n'apparaît peut-être qu'une seule fois en toute une vie de méditation. L'une et l'autre vision sont *définitives*, c'est l'impression qui domine alors dans la conscience apaisée qu'aucune soif ne tourmente plus. Celle du Purusha peut apparaître tel le tracé fin et extrêmement brillant d'une grande étoile sur l'espace absolument pur né d'elle. Le yogin sait en la voyant qu'il n'est plus rien au delà d'elle. Celle du « Brahman silencieux » peut également sembler être un fin tracé très brillant sur l'espace absolument pur né de Lui. Son caractère est d'une intimité indescriptible. Elle est réellement la contemplation de soi par soi. Le yogin s'y contemple, dans un état de concentration et de méditation indiciblement élevé. L'une et l'autre visions sont subites et fugitives. Et ce qui frappe en elles, c'est l'extraordinaire profondeur de l'espace né de leur éclat à la fois tellement ténu, tellement fin, à peine esquissé, et si net, comme impalpable, irréel et cependant indiscutablement précis.

Purusha est en Brahman le principe mâle du Cosmos. Il enfante Prakriti, Sa Shakti. Aditi, la Mère Suprême, la Mahāshakti cosmique et la Shakti individuelle sont au delà du principe mâle et du principe femelle.

Tout comme Aditi en la Mère cosmique pénètre les mondes

et y établit les degrés de Sa Conscience, Prakriti en la Mère cosmique pénètre et enfante les mondes, Se revêtant des degrés de Son devenir visible et matériel. Elle est la Nature d'être du Cosmos. Sans Elle les mondes pourraient n'être qu'invisibles, immatériels, d'une existence réelle certes, mais échappant aux sens de la nature terrestre. C'est Prakriti qui leur donne leur poids, leur substance palpable au toucher et saisissable à l'intelligence mentale, à la vue des yeux, ici-bas. Elle est leur corps et leurs multiplications charnelles, leur ivresse physique, leur joie d'être de pierre, de terre, de bois, d'eau, de chair, de sang, leur soif de contacts matériels, de créations mortelles mais visibles. Elle est la beauté des frondaisons, la saveur des sucres, la douceur des parfums, la fraîcheur des caresses, toute la poésie charnelle de la vie, son attrait, sa volupté saine et juste, sa joie d'être sur terre ce qu'elle est avec sa peine aussi, qu'elle oublie volontiers dans la luxuriance jamais lasse des printemps. Prakriti est la Mère qui berce dans Sa paix la perfection matérielle du monde. Elle est la maternité divine et splendide dans la glaise. C'est en Elle que la terre et l'océan eux-mêmes sont Brahman, unis à Lui dans l'intimité profonde de leur existence par la fibre de Vérité qu'est en eux Prakriti.

Il est parfois question, dans les Livres des sages, de plusieurs Purushas, d'innombrables Purushas. La Bhagavad-Gîtā établit même une différence nette entre le Purusha Unique et les purushas. Et Elle explique cela en disant que s'il n'y avait qu'un seul Purusha, au moment où un grand sage parvient à la Félicité suprême, le monde entier devrait du même coup disparaître en lui et avec lui. Or il n'en est rien. C'est donc qu'il y a d'innombrables Purushas rejoignant tous l'Unique Purusha Suprême qui Lui, est seul capable d'absorber l'Univers en Soi<sup>1</sup>.

Purusha Se revêt des consciences individuelles dans l'incar-

1. *Bhagavad-Gîtā*, op. cit. chap. XV, versets 15-20.

nation de l'Univers. Et chacune de ces consciences retourne à Purusha, l'Éternel, retourne à Son origine bienheureuse. Le jeu multiple de l'expression et du retour n'a point altéré la splendeur de Purusha en qui l'Amour a nom Prakriti, Une avec Lui.

### Mâyâ.

Dès que l'Apparition d'un monde est conçue dans l'Infini de la Conscience suprême et de l'Ananda suprême, Mâyâ enveloppe l'Atman<sup>1</sup> de Sa robe somptueuse, de Ses voiles multicolores et enchanteurs d'où naîtra Prakriti, une forme d'Elle-même. C'est Elle qui transmet les Védas à Sarasvatî, afin que selon leur équilibre Elle ordonne les mondes. Car Elle est le Nirguna-Brahman et le Saguna-Brahman des Upanishads et c'est Elle, l'Etoile védique, harmonieuse et infinie sous Ses constellations innombrables. Du sein de Brahman où Elle trône, Mâyâ déverse le charme irrésistible de Sa beauté et de Son jeu. Elle est le principe de la grande *lîlâ*, l'ordre et la joie du Jeu Divin. Et, des plus hauts degrés de l'Existence qu'Elle domine, jusqu'aux échelons les plus bas, c'est Elle le désir insatiable, l'attrait immortel de toutes choses, la volupté des reconnaissances et l'âpreté de la solitude des nuits. Tout en haut, c'est Elle la fascination de l'Unité, tout en bas c'est Elle la violence de la recherche où les corps se retrouvent en s'unissant, où les cœurs, les âmes, les consciences s'étreignent dans la matière pour enfanter inlassablement la vie à la vie. Mâyâ n'est pas chaste. Sans cesse Elle S'offre et Elle Se retire, Se donne et disparaît pour Se donner ailleurs. De Ses longs bras Elle noue, dénoue et renoue sans fin les chaînes de la *lîlâ* du Seigneur, à tous les degrés de l'Existence. Et Son offrande est le sacrifice purificateur de l'Existence renaissant

1. L'âme unique.

toujours de lui-même à lui-même dans un élan unique et invincible vers Dieu, tel que l'a ordonné le Suprême.

Mâyâ est la Mère, sous Son aspect le plus gigantesque. Sa forme spirituelle est très difficile à voir, car il faut pour cela que le yogin soit parvenu au delà du lotus à mille pétales épanoui, en Brahman, et qu'il ait cependant conservé un minimum de conscience différenciée afin de pouvoir distinguer Mâyâ de Brahman. Car en vérité Mâyâ est le Saguna-Brahman et le Nirguna-Brahman des Upanishads. A ce degré et dans ces conditions, Mâyâ peut apparaître, haute et resplendissante, debout sur le sommet de l'Existence entière qu'Elle entraîne dans le mouvement de Sa danse vertigineuse.

Habituellement Sa forme spirituelle peut se confondre avec l'Etoile des Védas. Elle est l'Etoile des Védas. Car Elle est en Brahman la totalité de l'Existence, son harmonie, son chant. Elle est la saveur de toutes les saveurs, la volupté de toutes les voluptés, l'harmonie de toutes les harmonies, l'Existence de toute l'Existence indifférenciée et différenciée. Seul Soma est au delà d'Elle, car Soma est la Saveur de la Béatitude dans l'Existence suprême indifférenciée, le Délice de l'Absolu. Le yogin qui devient Mâyâ est Brahman. Et lorsqu'à travers Elle il atteint Soma, il a conquis Sachchidânanda.

A tous les degrés de l'Existence est Mâyâ, parce que Mâyâ est en Brahman la totalité de l'Existence. On l'a nommée Illusion, Erreur et c'est pour cela que les litanies rituelles adressées à la Mère divine disent : « O Toi qui demeures en tout être vivant, sous la forme d'erreur, de peur », etc. En réalité toute l'Existence est équilibre, cohérence, beauté, perfection, parce que toute l'Existence est Mâyâ. Et dans les régions inférieures où l'équilibre apparaît sous l'aspect de déséquilibre, la cohérence sous l'aspect de désordre, la beauté sous l'aspect de laid, la perfection sous l'aspect d'imperfection, parce que la conscience et la vision y sont soumises aux lois des conditions matérielles et de la nuit (selon une transformation naturelle et progressive et non pas une défor-

mation, comme on le croit souvent) Mâyâ rayonne dans une égale plénitude de Sa loi d'harmonie védique. Elle apporte à la Manifestation le conditionnement parfait du devenir descendant et ascendant, toujours un et immuable, l'exactitude védique constante de l'Existence.

### L'Atman.

Au-dessus de la plage de lumière qu'est le monde des Dieux apparaît l'Atman. Le Paramâtman est Brahman comme le Parapurusha est Brahman. L'Atman est *en* Brahman le principe de l'âme unique totale et indivisible, comme Ananda, Soma, Sûrya sont en Lui, un avec Lui, l'harmonie des Védas d'où sortiront les univers manifestés.

Depuis le centre où sont liés les mille pétales du lotus supérieur, *sahasrâna*, jusqu'à la base du lotus du milieu de la base du front, c'est-à-dire jusqu'à Nârada, en un long fuseau mince et droit, sont le *jîvâtman*<sup>1</sup> et l'âtman cosmique<sup>2</sup>. Ils sont généralement recouverts par Brahmâ, Vishnou, la Mère, confondus à eux. Car en réalité, ils n'ont point d'autre forme que celle du monde des Dieux, point d'autre nature que celle déterminée par eux. Ils en fixent l'équilibre particulier et la donnée cohérente continue. Ils en assurent l'unité individuelle et cosmique, tout comme Shiva en détermine l'Unité fondamentale et éternelle. Il existe d'autre part un rapport étroit, intime et parfait entre l'Atman individuel et l'Atman cosmique constant. Voilà pourquoi le yogin qui parvient à la plénitude de sa conscience divine particulière (*jîvâtman*) réalise aussitôt son unité avec la Conscience cosmique dont il fait lui aussi

1. Ame individuelle incarnée.

2. Ame de l'univers. Car il y a une « âme » de l'univers (anima, souffle, principe de vie impérissable) comme il y a peut-être une âme de chaque degré de l'Existence manifestée, des âmes-groupes pour les degrés inférieurs.

partie intégrante et dont il devient, de ce fait, le centre, le support et le maître. C'est ce rapport qui explique les « pouvoirs » qui sont fréquemment, sinon toujours, l'un des résultats (secondaires) du yoga. Le yogin en pénétrant dans la conscience de sa propre nature véritable a pénétré dans la nature du Cosmos et en connaît dès lors les lois dont il s'est rendu maître.

L'Atman est tout et le *jîvâtman* est tout. Car le monde des Dieux détient, compose et dirige la totalité de ce qui est dans la manifestation et dans la voie de son retour en Brahman.

L'âme unique, Atman, Se différencie à l'infini exactement comme la Mère qui L'exprime à tous les degrés de l'Existence. *En Soi Elle est une, immuable, indivisible et Elle demeure toujours dans la Conscience de Brahman. A mesure qu'Elle descend et habite, en le suscitant, le Cosmos, Elle revêt des formes diverses et Se divise sans cependant jamais perdre Son unité et Son intégrité. Comme la Mère Elle est Brahman et Le demeure quelles que soient les formes qu'Elle engendre et dont Elle se pare. Cependant ces formes, ces divisions sont réelles aussi. C'est pour cela que les sages ont pu dire qu'il n'y a qu'une seule Ame, Atman, habitant tout l'univers ; et c'est pour cela aussi qu'ils ont pu dire avec tout autant de vérité que l'âme est multiple, qu'il y a une infinité de Purushas distincts.*

Dans les régions inférieures de la matière inerte, des plantes et des bêtes, l'Ame, bien que multiple, divisée, n'est cependant pas encore nettement individualisée. Elle opère son évolution, en passant, naturellement et selon le *dharma* de ce plan de l'Existence, d'une espèce à une autre et, à l'intérieur de l'espèce, d'un genre à un autre. Peu à peu son intensité d'expression manifestée<sup>1</sup> augmente et se fixe, et les sages ont signalé des « âmes-groupes ». Chez certaines espèces de

1. Car en réalité, même là, Sa plénitude est parfaite, Sa lumière intérieure est la même qu'au sommet de la Manifestation ; seulement cette plénitude, cette lumière sont cachées à la conscience matérielle des êtres.

plantes et d'animaux supérieurs (en intensité de conscience), l'Âme atteint presque à l'individualisation qu'elle connaîtra chez l'homme. Et là même, il ne faut pas se laisser tromper par les apparences. Nulle part, sur les plans de l'Existence manifestée, l'Âme ne revêt cette autonomie absolue et imperméable qu'on lui prête souvent. Il y a plus exactement en chaque être des influences, des composés de l'Âme unique, centrés sur un pivot d'action précis, un équilibre divin, et fixés dans un mental déterminé. Mais c'est là tout ce qu'on peut dire et il semble peut-être plus exact d'admettre qu'il n'y a pas, en réalité, d'âme individuelle ; il n'y a que l'Âme unique, l'Atman, S'exprimant, même sur le plan humain, sous une infinité d'aspects, dans des moules toujours divers et nouveaux, mais toujours une. En ce sens on peut sans doute même affirmer qu'il y a également chez les hommes des âmes-groupes. Et notre immortalité, loin d'être individuelle, est faite de l'Immortalité de l'Atman-Brahman, de la nature d'être de la Manifestation tout entière, divine en son essence, sa création et son devenir, divine et une dans l'Absolu. En outre, il y a sans doute des régions d'évolutions invisibles entre chaque étape et, plus spécialement, au moment où l'Âme différenciée va pénétrer dans la conscience humaine.

L'homme est fait de la nature et des Dieux. Il possède, en fait, toutes les âmes de la nature et toutes les âmes des Dieux et il peut s'en rendre maître. En l'Atman il est l'Âme unique. En l'Existence manifestée il est l'Âme divisée à l'infini. Lorsqu'il parviendra au sommet de sa course, au terme de tout son effort, Brahman, l'Absolu, il connaîtra que tout est un et que l'Âme de l'Univers est la sienne. Cependant, tant que dure la manifestation des âges, tant que dure la Mère et se succèdent les yugas divins, l'Âme unique, à la fois intérieure et extérieure, comme la Mère et avec Elle en toutes les choses qui sont, est une et est multiple. Comme il est vrai que Shiva, que Krishna, que Nârada sont Brahman et sont chacun respectivement ce qu'ils sont.

### Dévas et asuras.

Au-dessous du monde des Dieux, dans les régions du mental, du vital et du physique, vivent et agissent une quantité de divinités inférieures appelées les dévas et les asuras. Ce sont plus exactement des « puissances » divines actives dans le Cosmos.

Les dévas sont les influences bonnes, dans l'ordre du *dharma* de Vérité. Les asuras sont les influences mauvaises, démoniaques, contraires au *dharma* de Vérité. Les dévas et les asuras portent en eux le principe de dualité du mental et par là maintiennent sous leur emprise toute la vie terrestre soumise aux dualités.

Ils sont le double aspect de l'élan recelé dans la Création, élan d'amour et d'ânanda créateur, de fusion divine et de vérité qui se transforme sur les plans du physique, du vital et du mental en désirs, en appétits divers, en attachement ou répulsion, en intelligence active et en paresse désordonnée. Les dévas sont les alliés de tout ce qui, dans l'univers manifesté, tente d'échapper à l'étau de l'ignorance et de l'obscurité afin de retrouver la connaissance et la béatitude perdues. Les asuras, au contraire, sont les agents de l'obscurité, les inspirations malignes qui dénaturent les phénomènes et les circonstances et engagent le labeur sur les voies d'une unité illusoire, d'une lumière trompeuse ou d'un apaisement sans repos. Ils utilisent et alimentent l'insatisfaction de la Conscience qui, sous l'emprise du mental, ne peut que pressentir sans certitude la Béatitude qui est sa loi véritable. Ils font de la recherche obscure mais ardente qui sommeille en tout être créé une impatience déraisonnable qui fausse le travail et trouble le jugement. Sans cesse ils stimulent le mental et le vital de ceux qui les écoutent, les poussant vers l'erreur, et une fois leur autorité établie sur un être, il est bien difficile

de se défaire d'eux. Leurs serviteurs et leurs alliés sont les rākshasas, faux prêtres qui agitent l'esprit et semblent lui fermer toute issue vers la sérénité. Ce sont eux les affolements, les détresses, les désespoirs, les désirs insensés et irrépressibles, la foi donnée à tort. Ils insinuent leurs mauvais raisonnements dans le mental qui, s'il ne sait se débarrasser d'eux à temps, se trouvera bientôt envahi par leurs mensonges à tel point qu'il ne lui sera plus possible de retrouver une compréhension juste des choses à moins que, dans un sursaut d'énergie, il n'appelle à l'aide un Dieu de vérité.

Le rôle des dévas est l'opposé exact de celui des asuras. Mais il est peut-être plus discret, plus ingrat. Sur ce plan-là de la Vie, l'erreur a plus d'éclat que la vérité, le mensonge est souvent plus retentissant, plus efficace que l'honnêteté. Cependant, sans eux, l'équilibre mental serait bien vite compromis par l'activité incessante et débordante des asuras. D'une voix distincte, quoique assourdie par le tapage asurique, les dévas rappellent à la conscience les chemins droits, les raisonnements justes, l'honnêteté sans défaillance, la persévérante recherche de la Vérité à travers toutes choses. Leur action spécifique n'est pas tant de donner une saveur à la droiture et à la vérité, comme celui des asuras est d'emprisonner le mental dans les réseaux trompeurs et attrayants du mensonge, elle est plutôt d'assurer le retour toujours possible à la vérité et à la béatitude. Besogneurs humbles mais tenaces, les dévas préparent les sentiers de retour, et leur patient labeur attire souvent sans qu'ils s'en doutent le mental et le vital vers les étendues claires de la pensée juste et de l'activité conforme au dharma divin.

Le problème des asuras est précisément l'un de ceux qui troublent le plus notre mental. D'où vient cette possibilité d'erreur dont les conséquences sont si graves dans la vie terrestre ? Qui a permis cette Puissance à laquelle nul n'échappe et que le langage différencié nomme le « Mal » ? Les religions en ont donné diverses explications : ange ou

dieu déchu, première faute de l'homme qui engendre, dès l'origine des temps, celles de l'humanité entière. Il nous semble que dans la présence même des dévas et des asuras décelée par les vieux rishis et confirmée dans leurs plus anciens poèmes, réside une révélation importante. Les asuras comme les dévas font partie, dès sa naissance, du monde manifesté. Ils sont, sur le plan où ils vivent et œuvrent, la conséquence logique et inévitable de l'état de la Conscience incarnée. La Béatitude, la plénitude de la Vision de lumière, appartiennent aux plans supérieurs où il n'est ni division, ni mental. Pour que la Vie humaine et terrestre soit ce qu'elle est, dans son articulation merveilleuse et parfaite, il a fallu qu'un voile s'interpose pour un temps entre la Conscience Une, Sachchidānanda, et la Conscience Multiple d'où découle la Vie des dualités. Dès lors, tous les opposés étant possibles, le *choix* entre la lumière et la nuit, le bien et le mal, devenait un élément essentiel de l'existence. C'est de cette possibilité de *choisir* dans l'incomplète connaissance des choses que découle toute l'hésitation des consciences, la faculté de se tromper aussi bien que d'agir avec justesse. Et l'erreur étant, par définition même, une agitation stérile (du point de vue de la Vérité) et non une activité réelle, la nature d'être des asuras se trouve automatiquement définie et légitimée. Ils sont, avant de pénétrer en l'homme et de dominer son mental, les forces désordonnées dont les gestes fous troublent l'espace et voilent les sentiers de Vérité. Les asuras sont des agents batailleurs et souvent intrépides, les dévas sont des gardiens. Grâce à leur présence, les sentiers de Vérité demeurent à jamais inaltérés, quelles que puissent être les victoires apparentes des asuras. En ce sens l'épisode de la lutte entre Vamana, avatar de Vishnou, et l'asura Bali est révélatrice. Les conquêtes de Bali sont réduites à rien par Vamana. Mais ce dernier laisse la vie à Son ennemi. Il annule sa puissance, Il la soumet à Son autorité divine, mais Il ne peut la supprimer, car la puissance de Bali, chef des asuras, est divine

elle aussi, dans l'ordre du *dharma*, selon la nature même de l'Existence issue de Brahman.

Les dévas sont la correction toujours présente dans l'erreur, la possibilité de rachat toujours offerte dans le péché, la vigilance divine toujours veillant au cœur de l'obscurité. C'est par eux que dans l'agitation mentale, les triomphes asuriques ne sont qu'illusions, les palmes du mensonge destinées à se flétrir tôt ou tard. Serviteurs de Râma ils résistent, par leur seule présence, au flot montant et grondeur des *râkshasas*. Ils se souviennent que dans l'Existence tout est parfait, tout est Brahman. Ils savent que même les *asuras* font partie de l'Harmonie divine présente partout, car ils sont les remous inévitables de la Conscience privée de Sa béatitude originelle et vouée au travail de la re-Conquête de Soi, dans un Temps et une Distance qu'ils rendent vraisemblables mais qui n'est pas de Sa nature réelle.

Dévas et *asuras* assurent l'équilibre sans lequel la vie terrestre ne serait guère possible ou durable, car, ou bien elle ne serait qu'une infinie Béatitude en Brahman, ce qui l'exclut à l'origine, ou bien elle sombrerait dans une obscurité sans retour. Les uns et les autres sont le Divin, dans l'Unité de la Conception suprême et l'Harmonie de l'expression qui n'a pas de défaut.

### Propos général.

Shrî Aurobindo, et bien avant lui, Patanjali dans ses « Aphorismes », disent avec insistance que si les Dieux sont pour l'homme une aide puissamment efficace sur la voie du yoga, le chemin divin qui conduit à l'Absolu, Ils en sont aussi le piège le plus redoutable. Car leur attrait est indicible et les grâces qu'ils accordent sont inégalables ; mais le yogin qui s'arrête à l'un d'eux s'établit dans une partie immuable et fixe de soi-même au lieu de progresser jusqu'à son épanouis-

sement total, Brahman. Et celui qui se laisse fasciner par un Dieu, si grand soit-il, a plus de peine à conquérir Brahman que le ver de terre qu'attend encore une évolution infinie. C'est pour cela que tout en adorant avec ferveur Shiva, la Mère Elle-même, le yogin ne doit jamais cesser de garder présente à sa conscience l'unique et prédominante nostalgie de l'Absolu. Alors son adoration de Shiva, de la Mère ou de n'importe quel autre Dieu le conduira au But de sa course<sup>1</sup>.

C'est cette notion qu'illustre dans l'Inde le culte que le *sâdhak* rend à une petite statuette qu'il jette ensuite dans l'eau du Gange. Sa ferveur, en l'adorant, a été entière, mais la conscience que le *sâdhak* garde de l'Absolu l'empêche de s'arrêter à une forme quelconque de Divinité et il détruit le Dieu auquel il a donné sa foi, qu'il a imploré et qui, bien souvent, l'a conduit efficacement sur la voie de la libération.

Chaque plan de l'homme correspond à un plan identique de l'Existence dont il est partie et centre ; la conscience étant unique par définition, dès qu'elle se concentre en un point d'intensité particulière, ce point devient immédiatement le centre rayonnant du Tout. Le monde des Dieux est le front de l'homme, mais autour de ce front s'étend l'infini du monde des Dieux, ordonné de la même manière. Chaque Dieu y a Sa place, Sa réalité, Son existence, Il est à la fois intérieur et extérieur à l'homme. Il en va de même pour tous les autres plans. Kaivalya est le nom sanskrit donné à cet état supramental d'être un seul et le centre du Rayonnement total de l'Existence, la solitude spirituelle absolue, la plénitude de Conscience qui est tout et un seul.

Kaivalya est l'état de la Conscience qui plonge dans une vision cosmique absolument spirituelle. Le *sâdhak* qui y parvient est libéré des opposés du bien et du mal, du chaud et du froid, de la lumière et de la nuit. Il est le centre unique et solitaire de l'Harmonie qui, de lui, rayonne jusqu'aux confins

1. *L'Enseignement de Râmakrishna*, op. cit. 1 490 et 1 491.

des espaces infinis, jusqu'aux profondeurs et aux altitudes, incalculables. Le monde n'a plus de fin et la dimension propre du *sâdhak* est devenue démesurée. Il embrasse le Tout dans une intensité de perception et de conscience qui lui fait à la fois saisir le moindre détail du devenir, le mouvement le plus ténu de l'Existence, et l'ampleur de la Vie universelle, la vastitude du Destin tout entier. Rien ne lui échappe, il tient tout, il sait tout, il sent tout, il est tout. Et cependant Kaivalya n'est pas encore le degré suprême de la Conscience, n'est pas encore la Mer de lait indifférenciée, Brahman. Kaivalya est en Sachchidânanda une ultime distinction de la Conscience. Le *sâdhak* y perçoit encore son propre Moi, centre du Tout. Quand cette dernière vibration d'une conscience différenciée aura disparu, ce sera la Plénitude Suprême, non une annulation de l'être, mais sa gloire, son apothéose indiscutable, le retour à la Totalité de Soi, état direct, sans second, état premier qui n'a plus besoin d'être défini pour Se connaître.

Il est exact que Râma est à la gauche de Krishna, que Shiva est au sommet de sattva, que Prakriti est à droite, et cependant chacun d'eux est le centre et le tout, est Brahman. Chaque homme de même a sa place, sa nature et son *dharma* propres, et cependant il est le centre et le tout, il est Brahman. Les rishis l'affirment et chaque yogin, d'âge en âge, le vérifie à son tour lorsque sa conscience rentre en Sachchidânanda, dans le suprême samâdhi. Alors tout ne se fond ou ne se confond pas dans une Béatitude qui serait sans puissance ou sans saveur, mais tout apparaît dans une harmonie indiscutable, une évidence lumineuse d'une prodigieuse clarté d'intelligence et de sérénité. Tout est, enfin, non suivant des hypothèses plus ou moins sûres, non suivant des affirmations qui n'existent qu'au prix d'autres suppressions. La Vie, intense, complète, pénètre en la conscience avec une certitude absolue, majestueuse, noble, non point bonne peut-être, mais sacrée, sainte, inattaquable : Tout Est, Tout Est.

Tout est Dieu, Tout est Soi sans doute possible, sans égoïsme, car Tout se rapporte à Soi et non plus au petit moi qui a cessé d'être et de bavarder. La Paix, la Paix insondable, profonde comme un océan de Sagesse et de Clarté, a tout envahi et il n'est plus de frontière nulle part. La limite du corps n'est plus perçue, ni celle du mental, du *jīvâtman*, de la conscience différenciée. Le yogin, même s'il réalise encore lointainement qu'« il est celui qui voit », ne se sent plus séparé ou *en face* de ce qu'il voit. Il en fait intimement partie, dans une fusion puissamment réelle, féconde, indescriptible. Féconde, car cette Extase, ce Délice, cette Béatitude où tout est comblé à la fois dans un Présent ou plutôt une Présence éternelle, est loin d'être passive. Elle n'agit pas, selon notre mode terrestre, Elle est l'activité sans borne du jaillissement *ininterrompu* de la Vie, Elle est le mouvement, intérieur cette fois, de tout cela qui est, et qui ne saurait être immobile. La Vie alors est semblable à la flamme du Buisson ardent dont il est question dans le Livre de l'Exode ; elle ne se déplace pas, elle ne consume pas, elle renaît d'elle-même à la lumière de Soi, dans un éblouissement de Soi qui n'a ni origine ni fin.

Les Dieux, dans leur diversité et leur existence propre au sein de la Manifestation, illustrent l'Unité divine de l'Existence. Car il y a une progression d'intensité de conscience du symbole ou des symboles aux Dieux dans une constante d'efficacité manifestée diversement chaque fois qu'on change de plan, dans une unité d'être diversement apparente. Ainsi Sûrya, le soleil, joue sur le plan matériel le même rôle que tout au long du parcours de Son existence. Le soleil anime, illumine et fait vivre tout ce qui est dans le monde visible. De même, dans le monde invisible et spirituel, Il anime la Conscience, l'illumine et la fait vivre de la vie des Dieux. Plus haut encore, Il est la nature d'être du Purushottama, le fleuve vivant de la Conscience lumineuse débordant sur l'Infini. Son aspect circulaire n'est pas un mythe. Il est né de Sa forme et de Sa nature spirituelles, bien antérieures à sa forme maté-

rielle. Et il est possible d'admettre le même phénomène pour les autres Dieux dont l'apparition spirituelle prend si souvent l'aspect d'un rayonnement allongé en hauteur et assez étroit. Si ces formes ne sont qu'une simple transposition imaginaire de l'esprit humain, leur consistance, leur vérité et leur efficacité sont nulles. L'homme a été créé à l'image de Dieu. C'est donc l'inverse qui est vrai. De la forme spirituelle est née la forme visible qui est naturellement son symbole dans la mesure où la matière peut représenter l'esprit ; le symbole est forcément partiel et incomplet, mais il est en rapport direct et étroit avec ce qu'il symbolise.

Le monde visible n'est pas la *représentation* de l'Invisible ; il en a la structure et ses lois viennent de l'Invisible, mais il est une partie de l'Existence et l'Invisible en est une autre. L'Invisible se manifeste dans le Visible et ce dernier s'épanouit dans l'Invisible. L'un et l'autre composent le chant de l'Unité, éprouvent l'Harmonie dont l'Existence tout entière est faite dans un don de soi réciproque que l'Ananda divin transpose en Béatitude.

## L'ÉTAT DE BRAHMAN (samâdhis<sup>1</sup>)

Au delà du monde des Dieux est Brahman, l'Absolu, le Silence, Cela d'où viennent les Dieux, les univers et toutes choses, Cela qui ne Se décrit pas mais qui Se vit, car Il est toute Existence, toute Connaissance, toute Béatitude en Soi. Cela que tout ce qui est respire et porte en son cœur, Cela sans qui rien ne peut être, Cela qui projette la vie à la fois hors de Soi et en Soi, qui est la nostalgie des cœurs et le suprême apaisement du travail des mondes.

L'état de Brahman est *Kaivalya-mukti*<sup>2</sup>. Il est la Plénitude et la liberté absolues, l'épanouissement complet de l'être dans l'Existence parfaite où les allées et venues des opposés ne sont plus qu'autant de mouvements créateurs chaque fois neufs, chaque fois riches de tout ce qui est. Le yogin qui y parvient pénètre dans l'Au-delà sans limites où sa propre nature n'a plus de passé ni d'avenir mais seulement un présent inaltérable. L'harmonie du Tout est en lui et elle *est* lui.

La compréhension mentale de l'homme est incapable de

1. Etat d'union avec le Dieu personnel ou de fusion dans le Divin impersonnel, auquel arrive le yogin. Cette extase comporte toute une série de degrés, qui ont été décrits de différentes manières.

2. Libération (dans, par), isolement, solitude, liberté, unité avec l'Être absolu.

Cf. *Lexique Râmakrishna-Vivekânanda*, par J. Herbert. Paris, A. Maisonneuve, 1943.

saisir, même de très loin, ce que peut être l'authenticité de cet état, car elle n'a pas été conçue dans ce but. Au contraire, le mental de l'homme se nourrit d'opposés, de déductions, de raisonnements. Et l'Absolu ne connaît ni les uns ni les autres. Il est, d'une Existence dont l'ampleur, la magnificence et l'intensité nous échappent totalement. Dans les temps védiques, c'est-à-dire dans un satya-yuga, la puissance spirituelle incarnée dans le monde est si grande qu'elle permet l'existence de rishis capables de connaître l'état de Brahman et d'en redescendre à volonté sans passer par la *mort physique* qu'il entraîne presque fatalement au cours des âges spirituellement moins complets. En notre époque de Kali-yuga, de très grands sages ont connu l'état suprême de la conscience illuminée au péril de leur vie. Tel fut le géant spirituel qu'est Shri Râmakrishna qui demeura six mois en samâdhi et n'en revint que grâce aux efforts d'un moine qui veilla sur lui et longuement le rappela à la vie terrestre, employant même, pour y parvenir, des moyens brutaux. Il en est d'autres. Tous sont *morts*, physiquement, dans l'état de Brahman et n'en sont redescendus que par une grâce divine spéciale. Il semble que leur tâche ait été de « réincarner » puissamment la Vie Suprême, la Vie spirituelle, dans l'enveloppe de la vie humaine, afin de permettre l'éclosion d'un nouveau satya-yuga, au cours duquel la spiritualité de l'homme pourrait s'épanouir avec une puissance telle, que sa conscience soit capable de vivre, presque constamment et totalement en cet état de « supra-conscience » dont Shri Aurobindo nous a rouvert le chemin.

L'état de Brahman est la Connaissance d'où découlent toutes les autres, la Certitude sans laquelle rien n'est certain, la Vision sans laquelle il n'est point de jugement équitable. C'est la Source et l'Origine d'où jaillissent les formes et les mouvements, le Nœud où se rejoignent tous les cordons nourriciers de la vie. L'atteindre, c'est boire une eau qui désaltère l'âme et le corps de façon parfaite, c'est cueillir la

fleur dont le parfum nous embaume de notre réalité, manger le fruit dont le suc verse en nous notre saveur vraie. De Lui vient l'équilibre et l'exact fonctionnement de toutes nos facultés, le bien-être dans lequel nous sommes vraiment utiles et bons. Son symbole visuel est la fleur de lotus aux mille pétales largement ouverte au sommet de la tête, vaste cercle d'or dont les fibres imperceptibles touchent de leur Lumière les confins de l'Infini. Au terme brûlant de l'été mystique, la tige frêle porte enfin la gerbe qui l'auréole et la justifie. Son symbole auditif est « Aum », le son-origine dont la vibration créatrice contient tout ce qui est, le projette dans la *Manifestation* ou l'*accomplit* dans le *samâdhi*.

Le monde des Dieux est le monde des *visions*. Au delà est le samâdhi sans vision, l'état de Brahman, le Sachchidânanda créateur.

L'état de Brahman est *védique*, c'est-à-dire qu'il accomplit totalement l'harmonie de l'Existence. Cette harmonie de tout ce qui est, est Brahman. Dès que l'Indifférencié conçoit en Soi-même une différenciation de Soi, cette harmonie « s'in-carne », prend forme en les Védas.

Les Védas sont « ce qui a été vu » par les rishis, mais aussi, originellement, ce qui a été vu par la Conscience suprême dont la caractéristique essentielle est la lumière (Sûrya) dans la Vision. Vision, certes, qui n'a plus grand-chose à voir avec notre vision physique et mentale de l'existence. Vision qui est l'Existence Elle-même, dans Sa plénitude consciente, Sa Lumière constitutive, Son Intelligence directe et spontanée. Vision qui est la vie et qui l'engendre, Vision qui n'est pas extérieure à ce qu'elle voit, mais qui projette d'elle-même en elle-même l'Existence totale de chaque être en particulier et du Tout, prise de possession de soi dans une intimité et une intensité dont aucun terme ne peut rendre la réalité.

La forme spirituelle des Védas apparaît parfois telle une grande étoile très brillante dont les quatre pointes touchent les quatre points cardinaux. Les Védas seraient donc l'expres-

sion de tout ce qui est, l'harmonie du Cosmos invisible et visible. C'est à travers eux et la Béatitude à son degré d'intensité le plus élevé (Soma) que le yogin conquiert l'état de Brahman.

Cet état est l'unique but du yoga. Tout autre but, inférieur, si le yogin s'y attarde, perturbe la sādhanā, fausse la route et entraîne des retards et des reculs. Dans ses Aphorismes, Patanjali a dit que « Les pouvoirs du yoga sont un obstacle au samādhi » (il entend ici le samādhi suprême, c'est-à-dire l'état de Brahman). Même les plus grands Dieux, même la Mère lorsqu'on s'y arrête<sup>1</sup> sont un obstacle. Tout état yogique, tout samādhi doit être *oublié* et dépassé, presque aussitôt conquis, tant que l'âme purifiée n'a pas retrouvé sa netteté et sa plénitude absolues, Brahman.

Brahman est le *Sacré*. Son nom mystique est le Délice. Et cette plénitude, cette harmonie dans la Pureté, cette Joie inégalable de Sachchidānanda embrasse en un seul état toute l'étendue et la complexité de l'Existence. Elle ne concerne pas l'âme seule, mais le corps psychique, le corps mental, le corps vital et le corps physique, tout ce qui est et, par conséquent, tout ce qui est l'homme. L'une des caractéristiques de l'état de Brahman est que le yogin s'y sent à la fois au centre de soi-même, en tant qu'individu différencié, et au centre de l'Existence, *tout* soi-même et *toute* l'Existence. A la fois indifférencié et différencié, maître de toute vision, possesseur de toute connaissance et de tout pouvoir, origine de tout, accomplissement de tout, dans un embrasement paisible de son être devenu la Lumière qui pénètre et est tout, dans une immobilité intensément *active*, en comparaison de laquelle nos labeurs terrestres sont paresse, nos hâtes sont lenteurs, nos mouvements sont lourdeur figée. Le yogin peut avoir la sensation très nette que le sommet de son crâne a

1. Voir *L'Enseignement de Rāmakrishna*, op. cit. n° 1 490.

« craqué », qu'il s'est ouvert, épanoui comme une fleur dont les pétales de lumière s'étendent à l'infini tels les rayons d'un astre ; son front est devenu sans limites, l'immensité du Cosmos lui-même, le monde des Dieux universels. S'il ne perd pas toujours entièrement la conscience de soi, il perd en général toute sensation de son corps, toute faculté de le remuer<sup>1</sup>. Il ne perçoit plus que son front dilaté à l'infini et illuminé, inondé par une éblouissante clarté. Il éprouve le Moi inaltérable et sans devenir qui ne souffre pas, ne grandit pas, qui seulement resplendit. Même s'il a une lointaine conscience verbale de son état, il est incapable de le décrire<sup>2</sup>, il ne peut ouvrir les lèvres ni émettre le moindre son. Toute son énergie vitale est refoulée vers le sommet du crâne et ne fonctionne plus que pour « s'écouler » en la Lumière-Conscience éternelle et en « recevoir » la Plénitude dans laquelle elle Se noie. Le yogin peut percevoir une très forte pression de son élan intérieur poussé vers le haut de la tête et, en même temps, la puissance du flot divin qui descend sur lui et pénètre en lui par le sahasrāra épanoui. Il semble y avoir un flux et un reflux continu entre l'Infini et la forme manifestée, le fleuve entre dans l'océan et son mouvement propre, son élan, *dure encore quelque temps, bien qu'il soit submergé* par les vagues de l'océan. La Conscience individuelle *sait* n'être qu'une seule et même Existence lumineuse avec la Conscience Unique en laquelle elle s'immerge. Quand disparaît cet ultime degré d'infime perception différenciée, c'est la Plénitude absolue, la « mer de lait indifférenciée » d'où nulle conscience ne revient sans être reprojétée dans la matière, comme « recrée » par le Suprême. Véritable renaissance que n'ont connue peut-être que quelques rares rishis, géants spirituels tels qu'un Shri Rāmakrishna.

La *Vérité*, l'authenticité de cet état sont, comme on le voit,

1. Son corps est en effet comme « vissé » ainsi que l'a dit Shri Rāmakrishna.

2. *L'Enseignement de Rāmakrishna*, op. cit. §§ 193 et 1 493.

bien difficilement descriptibles, mais ses effets apparaissent sans discussion possible sur le yogin lui-même et sur son entourage. Revenu de là, le rishi est capable de toute connaissance immédiate et dès lors son activité, ses paroles, ses gestes ne comportent plus aucun « résidu ». Ils sont nets, directs, efficaces. On a affirmé que tout ce que disent les rishis est vrai et s'accomplit sur-le-champ. On pourrait renverser les termes et dire : les rishis, ceux qui ont conquis l'état de Brahman et donc *vu la Vérité*, ne peuvent plus dire *que ce qui est vrai*, et, par conséquent, ce qu'ils annoncent s'accomplit, ce qu'ils font est authentiquement créateur et a des effets divinement exacts.

L'état de Brahman est l'Ananda parfait. Nulle hésitation, nul mystère, nul secret n'y ont place. Tout y est pleinement, dans un épanouissement sans bornes. Car il n'est pas statique, il est créateur au sens le plus intense du mot. Tout y est Vie parce que tout y est Ananda, principe premier de toute création, de toute existence, de toute connaissance. L'état de Brahman est Sat-Chit-Ananda, l'Existence, la Connaissance et la Béatitude en un seul jaillissement éternel, constant, à tous les degrés de la Vie en même temps. Le sens de la durée y disparaît pour faire place à un état d'être et de devenir ininterrompu qui *n'avance* plus vers quelque chose mais au contraire qui est en soi, dans une éclosion intérieure parfaite. La notion de l'espace y disparaît également pour s'accomplir en un état d'être où la totalité et la plénitude ont effacé toutes les directions. Car Brahman est le Présent éternel de toutes choses en Soi, la Conscience une de toutes choses en Soi, la Plénitude et la Splendeur, la Lumière qui de Soi rayonne sur Soi-même, l'état d'être absolument vrai, sans faille, sans erreur, sans doute, sans recul, Brasier sans limites dont l'éclat est immuable et ne Se détruit point Soi-même mais projette sur l'Infini la Perfection de Son Harmonie impérissable.

L'état de Brahman est l'Absolu-en-Soi, car seul Brahman ne contemple jamais qu'en Soi. Il n'est plus place ici pour un « en soi » et un « hors de soi » au sens qu'on donne habi-

tuellement à ces expressions. Tout est en Brahman, tout est Brahman. L'Existence Se meut en tous Ses devenirs et Brahman contemple Brahman. Cela, l'Inaltérable et l'Indifférencié, a permis à la Mère de projeter sur Cela, en la propre Existence de Cela, l'Existence Différenciée. Rien ne sort de Brahman, jamais. Tout est le Jeu de l'Ombre de Brahman en Brahman.

Le yogin parvenu à cet état voit l'Existence entière en lui-même et il est l'Existence. Si, à son tour, étant parfaitement Brahman, il permet l'apparition du Cosmos différencié, aussitôt, sur cet Indifférencié qu'il est et qui n'est pas une vision, se dessine la première forme, le premier nom : la Mère. Et, en lui désormais aussi, de la Mère naît et s'anime le Cosmos entier. Le processus du macrocosme réapparaît, identique et intact en son harmonie, au sein du microcosme.

L'état de Brahman n'est pas, ne peut pas être une vision. L'image si exacte de la « mer de lait », apparence concrète de l'Indifférencié, exprime le contenu lumineux de cet état dont on pourrait dire qu'il est une façon de vivre, de sentir, de comprendre, de percevoir, en tous points différente de celles que nous connaissons dans notre incarnation terrestre habituelle. Sans sortir complètement de son état d'être humain, le yogin pénètre cependant déjà dans la Vie qui le dépasse et le submerge, cette Vie qui est en tout et pour tout, l'Ame unique de l'Existence bienheureuse dont chaque homme, chaque parcelle vivante est un élément promis à la même plénitude. Le corps de cette Vie, si l'on peut s'exprimer ainsi, est Lumière, et plus le yogin s'élève sur les degrés spirituels de l'Existence, plus la Lumière s'intensifie et s'élargit en lui. Au terme de l'ascension, quand est conquis le Délice pur, Brahman, tout est lumière en lui, car Brahman est la Conscience-Lumière absolue. Le yogin est dès lors devenu pure lumière, lui aussi, une lumière totale, unie, légèrement opaque, comparable en effet à une « mer de lait indifférenciée », sans une tache, sans une rayure, infinie comme la Béatitude qui l'anime.

A l'approche des grands samâdhis, le yogin peut se sentir

physiquement arrosé par des « pluies de lumière » s'abattant sur lui, sur le sommet de sa tête et pénétrant en lui jusqu'à ce que l'éblouissement soit total. D'autres fois ce sont des « vagues lumineuses » montant par degrés et submergeant son être entier sur leur passage. Lorsque ces flots de clarté ont noyé son corps, son cœur et son mental jusqu'au haut du front, ils s'arrêtent quelquefois, laissant subsister une dernière couche de conscience mentale très mince juste avant l'épanouissement du sahasrâra. Le yogin le perçoit nettement : un ultime roulement de la vague lumineuse suffira désormais pour que tout soit Lumière, Certitude, Béatitude infinies dans une Conscience d'être démesurée.

Une autre caractéristique du samâdhi suprême est le Silence, un Silence qu'aucun terme ne saurait rendre. Il est à la fois insondable, d'une intensité splendide, d'une légèreté impalpable et ineffablement vivant. Quand le yogin s'approche des degrés supérieurs de la Conscience divine, il s'aperçoit tout à coup que l'air qu'il respire a changé. Sa respiration devient plus légère<sup>1</sup>, plus libre, plus rapide. Elle finit même par devenir presque tout à fait imperceptible. Son corps matériel se met donc réellement à vivre selon un mode nouveau, ce qui expliquerait la transformation physique qui peut parfois s'opérer en lui à cet instant. Il peut avoir l'impression que le souffle qui le pénètre est devenu très pur. Sa vision s'intensifie aussitôt et devient plus claire. C'est alors que le sahasrâra s'épanouit et que le yogin entre tout à coup dans le Silence qui est Brahman, Silence d'une profondeur et d'une intensité telles qu'il semble dilater encore l'Infini, l'alléger, le rendre transparent d'une Présence sensible à la Conscience totalement purifiée.

1. La maîtrise de la respiration qui a tant d'importance dans le début de la sâdhanâ, peut avoir son origine en cela que la Vie est respiration et que les degrés supérieurs de l'Existence, même spirituelle, sont faits d'un rythme, d'une respiration différents des nôtres, que le sâdhak doit devenir capable de capter et d'accomplir.

Ce Silence n'est pas la résultante harmonique de tout ce qui a peuplé la Conscience avant Lui. Il est autre chose. Il est fait, sans doute, de l'imperceptible mais réelle vibration de tout ce qui est, Il en contient la nature divine parfaite, le souffle créateur et bienheureux, mais sa nature est d'être tout-pénétrant comme la Lumière dont Il est la Présence est toute-pénétrante. Tout son est en Lui, sans origine, car Il est l'origine de tout son, toute vibration est en Lui, sans origine, car Il est l'origine de toute vibration, mais en Lui le Son n'est pas un chant, la vibration semble parfaitement immobile. Peut-être est-il plus exact de dire simplement que ce Silence est une Présence, indéfinissable, impalpable, mais immensément réelle et vivante. C'est la respiration même de la Vie à son origine. Peut-être *Sat* est-Il ce Silence, tellement ineffable, tellement présent, en lequel la Conscience parfaitement purifiée s'épanouit en l'Ananda.

Revenu de son extase, le yogin peut utiliser les pouvoirs occultes dont il s'est rendu maître. Car son rôle *védique*, au début d'un satya-yuga surtout, est précisément de projeter la Lumière et le Verbe, la forme spirituelle et divine du monde invisible, dans le Cosmos visible. Il peut dès lors connaître de fréquents samâdhis où il verra des Dieux, entendra distinctement des mantras, percera les mystères du présent, du passé et de l'avenir avec une précision de détails exacts inouïe ; il pourra donc agir sans erreur et diriger avec autorité les divers éléments du Jeu divin. Mais cela ne signifie pas que la souffrance lui soit épargnée. Tout au contraire, sa vie ici-bas étant devenue en elle-même pur et total sacrifice, n'importe quel don de soi peut être exigé de lui par Dieu. Et tout comme durant l'ascension première du yoga dont le seul But est Brahman, ces plans de samâdhis inférieurs comportent des dangers de perversions intérieures que la dévotion et l'ascèse devront sans cesse déceler et éviter. En général, si de tels samâdhis sont suivis chez le yogin par la réalisation de l'état de Brahman, il saura de cette manière que les samâdhis infé-

rieurs ont été purs. Et Shri Râmakrishna a affirmé que « le yogin qui a connu Brahman est au delà du Bien et du Mal, mais qu'il ne fait jamais le Mal <sup>1</sup> ».

Le samâdhi donne la connaissance, par lui la Conscience pénètre dans la Vision de Vérité. Il est tout autre chose que la compréhension intellectuelle du mental. Il la possède mais il la dépasse, l'emportant dans une prise de contact et de conscience beaucoup plus directe, plus totale, où l'être *entier sait* (et non seulement l'intelligence ou le cœur) avec une certitude qui annule le doute et permet une connaissance infinie. L'une des caractéristiques du samâdhi, voie yogique de la connaissance, est qu'il ne restreint jamais le pouvoir de l'intelligence. Bien au contraire, il l'élargit infiniment. Le vaste champ des recherches est ouvert devant nous, l'Univers visible et l'Univers plus grand, plus insondable et plus réel encore que nous sentons se mouvoir de façon insaisissable en nous, et que nous nommons l'Invisible par opposition à l'autre et non en rapport avec sa nature propre. Invisible aux yeux du corps, peut-être, à l'intelligence du mental, du vital et du physique, et cela en partie seulement, mais combien visible, éblouissant et sans mystère à d'autres yeux et à d'autres sens ! Le samâdhi est la porte qui s'ouvre en l'intelligence, l'accès soudain possible à un savoir insoupçonné, d'une nature tout à fait différente mais beaucoup plus vaste et plus claire que celui auquel l'homme était habitué auparavant. Et Shri Râmakrishna a dit de lui : « Il n'y a point de connaissance véritable sans samâdhi <sup>2</sup>. »

Comment se manifeste le samâdhi, à quels signes le reconnaître ? Tout d'abord l'état de samâdhi est un don de soi complet, sans restriction d'aucune chose. Ce n'est pas le yogin qui s'y plonge, mais c'est la puissance divine qui l'y plonge, d'un coup, lorsque la purification nécessaire est atteinte par les moindres parcelles de l'être intérieur et extérieur de celui

qui, avec l'aide de Dieu, s'y est préparé. Ce travail peut être très lent et difficile, le yogin peut trébucher et échouer cent fois, se heurter à des embûches de toutes sortes en lui-même et hors de lui, se désespérer, renoncer, recommencer. Car il y faut une foi totale, une sincérité absolue, une ténacité, voire une témérité sans bornes. L'esprit, le cœur, le corps du sâdhak doivent être façonnés, reformés, transfigurés de mille manières, leur résistance et leur netteté vérifiées et éprouvées durement jusqu'à ce qu'enfin la demeure soit prête et que sa porte s'ouvre à l'Infini divin qui l'envahit et la submerge. Ce travail peut exiger d'innombrables existences, jusqu'à ce qu'en un être, porteur en soi d'une très longue lignée de traditions pieuses et de générations vouées à la recherche de Dieu, la puissance yogique se trouve enfin suffisamment mûre et préparée pour s'élancer vers l'absolu <sup>1</sup>.

Les signes extérieurs d'une telle aptitude sont tout d'abord une générosité foncière, un détachement naturel des choses qui retiennent d'ordinaire si fortement les hommes, une faculté vigoureuse de se dédoubler, de distinguer, même sans Le connaître, le Moi véritable, profond, du moi comédien qui joue sur la scène du monde son rôle déterminé. Et puis, il y a chez le futur yogin une soif dévorante de l'Absolu, un choix spontané, une intelligence déjà presque infailible qui lui permet de rejeter sans la moindre hésitation tout ce qui ne concourt pas à la conquête du Suprême, et de trouver, presque sans efforts aussi, tout ce qui, au contraire, y contribue efficacement. Chaque étape de sa vie trouve le maître désigné, souvent le plus naturellement du monde, chaque victoire, chaque défaite contribue uniquement à l'élever toujours davantage vers le Seigneur, à Le connaître mieux, à Lui obéir avec plus de justesse. Telle est la vie des sages et des Saints. De telles vies sont souvent étranges et malaisément compréhensibles à leur entourage, à leur temps. Mais elles

1. *L'Enseignement de Râmakrishna*, op. cit. n<sup>os</sup> 1 438-1447.

2. *L'enseignement de Râmakrishna*, § 1 362

1. Il peut bien entendu y avoir bien d'autres chemins pour y conduire.

rayonnent d'une force qui paraît invincible, d'une *douceur*, jusque dans la puissance et la souffrance, qui paraît sur-humaine, d'une intelligence, d'une audace et d'une grandeur inimitables. Touché par Dieu, le futur yogin ne peut plus dégager sa destinée de l'emprise divine, même s'il le voulait. Il doit suivre le chemin qui lui est imposé, en surmonter les difficultés d'apparence si souvent insurmontable, en accepter les sacrifices qui eux aussi peuvent parfois paraître inacceptables. Il est donné au Divin, avant même qu'il en prenne conscience, et il s'en rendra compte au moment du samâdhi qui comble son être, délivre son angoisse et dirige sa route vers le but de son destin terrestre. Il sait alors que ce terme, que ce But auquel il est arrivé, est celui de l'humanité, de la Vie tout entière. Nul n'en est exclu, nul n'y échappe, c'est l'assouvissement qu'attend l'Existence et qui lui est promis. Nul n'y parvient *avant* d'autre, car l'Éternité n'a pas d'heure et nous vivons dans le présent éternel. Nul yogin n'est un privilégié, il est Brahman retourné en Brahman et par lui et avec lui l'Existence entière est glorifiée. La peine, les tourments d'ici-bas sont le travail de Brahman en Brahman, il n'y a d'impatience et de désespoir que pour ceux dont le mental oublie quelle est leur vraie nature et leur destination véritable. En un seul yogin qui parvient à l'Absolu, le monde entier est purifié et délivré, car il est la confirmation éternelle du retour en Brahman où Tout est Un.

Sur le chemin qui l'a conduit au samâdhi suprême, le yogin a connu d'autres étapes, d'autres samâdhis. Car il y a samâdhi sur bien des plans différents, chaque fois que s'accomplit une plénitude de perception, chaque fois qu'un être prend conscience avec plénitude d'un état de Vérité. Il y a samâdhi lorsqu'il y a prise de conscience d'un état de Vérité et naissance à un nouvel état de conscience, supérieur. Le samâdhi est un phénomène actif, créateur. C'est par lui que s'accomplissent les progrès authentiques de l'humanité, par lui que le mental est peu à peu délivré, au cours des générations

successives, de l'emprise de l'ego et qu'il peut, par des approches répétées dans le domaine d'une prise de conscience plus élevée, se dépasser un jour lui-même et pénétrer dans l'univers divin du supramental.

Le samâdhi est un élément décisif de la Connaissance, un instrument indispensable de la Conscience, il est le mouvement par lequel Celle-ci s'empare authentiquement d'Elle-même et s'épanouit en la Vérité. Tout autre moyen de Connaissance est inférieur parce que fragmenté et partiel. Dans le samâdhi, quel que soit le plan sur lequel il se produise, la prise de Conscience est totale, *complète*, révélant la nature et le devenir entier de ce qui est à connaître et permettant un travail qui est un progrès et un enrichissement réels, embrassant le sort de l'humanité et non pas seulement l'intérêt d'un seul individu. La connaissance mentale est très souvent singulière et exclusive, la révélation du samâdhi a une portée essentiellement impersonnelle, universelle. Elle fait éclater les limites de l'être qu'elle éclaire et lui donne des proportions nouvelles, insoupçonnées, généreuses. Le samâdhi ne donne pas une connaissance hautaine ou agressive, mais une compréhension plus vaste, une faculté plus étendue de l'intelligence, un amour plus désintéressé et plus vrai, une capacité d'agir plus noble et plus sereine.

Et nous touchons ici à l'un des éléments les plus importants de la Connaissance de Vérité, de la Vision divine dont parlent les sages qui l'ont connue : la paix, « une paix qui surpasse toute intelligence ». Quelles que puissent être l'ardeur de l'extase, l'intensité de la dévotion, la puissance d'action du yogin revenu de l'Absolu, toutes ses qualités, tous ses gestes, sa pensée, sa volonté d'action sont imprégnés d'une sérénité que rien n'altère. Là-haut, quand tout s'est tu en lui qui était volonté personnelle, recherche mystique, exigence divine, quand l'Infini l'a pénétré de Sa Splendeur et l'a submergé, quand l'Absolu sans second lui est apparu dans Sa gloire et Sa certitude au delà de laquelle il n'est plus rien

d'autre, quand la Béatitude, l'Existence et la Connaissance l'ont habité et lui ont conféré leur Plénitude, le yogin a connu la Paix, Shânti, l'ineffable caresse qui subjugué l'âme et ne la lâche plus. Revenu de là, il en a gardé le goût dans sa bouche et la saveur dans son cœur. Elle émane de lui et rayonne sur ceux qui l'approchent, la paix divine de celui qui ne cherche plus parce que son intelligence est satisfaite, et qui donne à chaque angoisse la réponse dont elle a besoin, la paix divine qui a tout envahi de sa certitude, de sa beauté multipliée sans fin. Même fougueux, le yogin demeure désormais inébranlablement calme, car il sait que Kâli, dans la passion de Sa lutte et de Sa victoire est Elle aussi l'Eternel, l'Immuable et Non-né, la contemplation de la Vérité, immatérielle et sereine.

La possibilité et la volonté d'exprimer les hautes visions sur le plan de la parole mentale sont elles-mêmes caractéristiques des rishis primitifs, de ceux qui, placés par Dieu dans l'univers à l'aurore d'un satya-yuga, ont un rôle à remplir spécifiquement créateur, au sens védique du mot. On pourrait peut-être même affirmer que les temps de la transposition des Védas dans la langue des hommes correspondent à un satya-yuga. Tantôt cette transposition prend la forme d'hymnes, de chants qui constituent ensuite le rituel d'un culte dont la tradition se perpétue au cours des âges suivants, peu à peu déformée et vidée de sa puissance créatrice spirituelle primitive. Tantôt elle apparaît sous une forme plus rationnelle et ne possède pas ainsi la même force d'incantation. Tantôt elle se revêt de son aspect le plus direct et le plus efficace, celui de l'Avatar, de l'Incarnation divine. Chaque fois elle est l'expression exacte de la Connaissance de Brahman, chaque fois elle crée, grâce à cette Connaissance, un monde spirituel cohérent qui féconde les peuples, car son efficacité est toujours la même <sup>1</sup>.

Ce pouvoir de transposition védique est l'un de ceux qui se

1. Appendice I : la notion du mantra, le Verbe Divin Créateur.

perdent le plus vite, quand le satya-yuga s'achemine vers l'âge qui lui succède. La spiritualité intense qui créa et ordonna le monde diminue et la transmission spontanée du Verbe Divin Créateur à l'humanité disparaît. Les rishis qui ont conquis la Vérité se taisent ou se bornent à expliquer et à réexpliquer sans fin aux hommes le sens des écritures existantes. L'entendement humain s'est épaissi progressivement, il ne raisonne plus qu'avec le concret et ignore qu'il y a, par exemple, une eau potable et une eau spirituelle, et que chacune d'elles étanche une soif spécifique de l'être. Les poèmes védiques lui semblent primitifs <sup>1</sup>, trop « matériels » parce que leurs images vives ne sont plus comprises qu'en un sens physique ou grossièrement symbolique et que leur vigueur créatrice et révélatrice lui est devenue hermétique. Il a besoin des abstractions intellectuelles qui ne rendent qu'une bien faible part de la Vérité et où il croit, à tort, discerner l'expression spirituelle de Dieu la plus pure. Car il ne conçoit plus « Dieu » que dans un invisible inconsistent, il ne sait plus que la Mère, spirituellement corporelle, est, que Ses plans d'Existence inférieurs palpables même à la main, sont, que Shiva, au chignon feutré, à la gorge bleue, est, et est également le grand Dieu, que les chars célestes, les vaches divines, les chevaux du ciel et leurs sillons de lumière éblouissante sont des réalités plus grandes, plus totales, que les sublimes verbales de l'intellect. L'hermétisme des Védas n'est ni volontaire, ni involontaire. Les rishis y ont dit ce qu'ils avaient vu, comme ils l'avaient vu et avec le langage (mantras) qui s'y rattachait dans leur vision. Car on a affirmé que les mantras sont *vus* par les rishis. Les Védas ne sont compréhensibles, au sens strict du mot, que dans la vision rishique et par elle, c'est-à-dire dans le samâdhi. Et ce mode de compréhension-là est sans nul doute le plus difficile à atteindre, celui qui demande à

1. Au sens de non-développés, premiers, frustes.

l'homme un effort *inconditionné*. Il semble donc bien vain de discuter intellectuellement sur l'hermétisme des Textes sacrés (et *tout* texte sacré authentique est védique) dont l'écriture n'a rien à voir avec l'intelligence mentale mais jaillit d'une source infiniment supérieure et plus vaste de la Conscience, sur un plan où les langages de l'homme ont retrouvé leur sève première encore directe, spontanée, non épaissie ou déviée par les raisonnements utilitaires. Ces textes *sont* les visions qu'ils expriment, sur un autre plan, et seul le retour à cette vision en possède la clef.

Si l'ancien pouvoir de l'expression védique se perd si vite c'est d'une part, que son rôle est surtout indispensable au début d'une ère nouvelle, mais d'autre part, qu'il comporte pour le rishi lui-même et par conséquent pour le monde un danger : il est la porte ouverte, si le yogin n'y prend pas bien garde, à toutes les folies, à toutes les erreurs, à tous les orgueils et à toutes les déformations. Ce que le rishi, par son ascèse, a vu et conquis dans sa pureté, côtoie, en redescendant sur le plan beaucoup moins pur que la parole humaine, des éléments qui troublent, obscurcissent et faussent en grande partie la vision. Au sommet de la Conscience tout est limpide, cohérent, parfait et infiniment simple (mais non pas singulier, monocorde). Dès que la Conception première descend et s'incarne successivement sur les degrés de la Conscience qu'elle revêt un à un, l'Intelligence et l'Expression se compliquent et se voilent. Puis, sur les plans de l'Existence mentale, vitale et matérielle, l'incarnation devient de plus en plus partielle, fragmentée, indistincte, incomplète dans sa forme. Le rishi qui en accepte le risque parce que c'est sa tâche divine spécifique, possède également les moyens de dépister l'erreur qui se glisse entre les mots et celle, plus grave encore, qui s'introduit en lui, entre les visions, et de les vaincre. Les samâdhis qu'il connaît sont alors *dédoublés*<sup>1</sup>. Il y parvient avec

1. C'est-à-dire qu'il y a en lui une parcelle de conscience qui demeure ouverte sur l'ego : le rishi *sait* qu'il est lui et qu'il est en samâdhi.

une minutieuse lenteur qui permet l'illumination consciente de chaque partie de son être, à chaque degré. La vision la plus élevée conquiert ainsi un épanouissement auquel participent également le physique, le vital et le mental. La structure même de son corps, de sa vie, de son intelligence, de son psychique est transformée, façonnée sur le modèle d'une existence différente de la nôtre, capable d'une autre compréhension, plus vaste, plus juste, d'une puissance d'action inimaginable à un homme ordinaire, et d'une force qui lui permet de transformer la vie des autres, leur conscience, de les purifier, de les sauver de l'erreur ou de les précipiter à leur tour dans le samâdhi suprême. De tels rishis deviennent en quelque sorte à la fois acteurs et spectateurs de leur propre transformation, de leur propre méditation. Ils sont en samâdhi et ils voient le samâdhi en lequel ils sont, ils l'analysent, ils en déterminent le pouvoir et l'action en eux, sur eux et sur le monde. Ils sont saisis par la puissance divine active en eux et dès lors, par eux, agissant également sur les autres. C'est de cette manière aussi que se façonnent le corps et l'âme des mères divines sur le plan humain, de celles qui ont eu pour tâche d'enfanter Krishna, Bouddha, Jésus. L'être tout entier ainsi établi dans son état de plénitude et d'efficacité divines permet au rishi d'être constamment l'Absolu indifférencié et le monde différencié, la Mère qui s'exprime en Aditi et Diti. Ses samâdhis sont à la fois réalisation divine et expression humaine de la Vérité.

L'état de Brahman inconditionné ne s'obtient cependant que lorsque *pratyâhâra*<sup>1</sup> est parfait, lorsque les consciences physique, vitale et mentale sont calmes et dépassées, que les consciences supramentales et leurs mondes de Dieux et de visions sont conquises et dépassées à leur tour. Alors l'Existence condensée et accomplie en un seul être humain, le yogin, est prête à recevoir le flot de Lumière qui va l'envahir

1. Vivekânanda. *Les Yogas pratiques*, op. cit., p. 552 § 54.

et la submerger sans la détruire, dans une Joie totale. La Mère Elle-même S'est effacée, il ne demeure plus que le Silence, parfait, profond, vibrant de Vie et d'Harmonie. Toute l'énergie vitale illuminée s'élançe vers le sommet de la tête et fait vigoureusement pression sur elle, de bas en haut. En sens inverse, la Lumière de Vérité, illimitée, *ritam-brihat*, sans forme, canalisée par la Mère confondue à Elle, fait fortement pression sur le sommet de la tête, de haut en bas. L'immobilité physique et spirituelle du yogin est absolue, il ne *peut* plus remuer aucun membre, aucun muscle, ni concevoir la moindre pensée, le moindre mantra, avoir la moindre vision. Le vide en lui est accompli, le vide absolu de l'Existence concentrée en son état d'intensité suprême, sans différenciation, sans formule d'aucune sorte. Soudain la porte du sommet de la tête cède, le crâne craque et se rouvre, le yogin en a une sensation tout à fait nette. Les rishis disent que « le lotus aux mille pétales s'est épanoui » et c'est exact. La *kundalini* réveillée a quitté la base de l'épine dorsale où elle était enroulée, elle a touché les divers centres mystiques, épanoui les lotus successifs, gardiens de la vie spirituelle aux divers degrés de l'Existence. Souvent elle est redescendue pour remonter encore afin de rechercher et de parfaire ce qui, à chaque plan de conscience, n'était pas encore achevé ; car la purification doit être complète et comprend chaque fois les diverses parties de l'être : physique, vitale, mentale et psychique ; l'illumination minutieuse s'est effectuée en plusieurs fois. Le yogin s'est senti immergé dans la Lumière d'abord superficiellement, puis plus intérieurement, plus profondément, plus totalement. Chaque fois qu'une nouvelle couche de son corps physique et spirituel a été envahie, il a perçu la montée de la *kundalini*, son épanouissement aux divers lotus. Maintenant il *sait* sans discussion possible que son être entier est devenu le canal, le roseau pur au travers duquel coule sans nul obstacle la Lumière absolue, Brahman. Le lien ténu qui le reliait à l'Absolu dès avant sa naissance sur

terre, est devenu la Plénitude inconditionnée, l'organe d'une fusion divine impensable mais réelle, d'une reconnaissance sublime, d'une appartenance complète. Le yogin ne ressent plus aucune résistance en lui ni hors de lui, les limites extérieures de son être ont disparu ; il est la Toute-Lumière, sans bornes, sans mouvements, sans changements. Il est à la fois le canal inondé et la mer qui l'inonde, l'adorateur et l'Adoré, Tat Sat.

Le dernier mantra qui s'efface devant l'Indifférencié est Aum, le Son primordial contenant en Soi tout ce qui est, la Vibration profonde et juste de l'Eternel en qui s'harmonisent tous les cris, tous les chants. Les mantras sont védiques, c'est-à-dire nés du Verbe créateur émis par Dieu et contenus en Lui. Et chacun d'eux crée, dans la Conscience cosmique ou individuelle en laquelle il pénètre et rayonne, la Vérité qu'il révèle et qu'il est. Ici la simultanéité entre le terme, le son vibrant, et ce qu'il désigne est absolue. Aum révèle l'Existence totale, Brahman ; Aum est l'Existence totale, Brahman. Il résonne, ineffable, au sommet de la Conscience, sur le seuil de l'état de Brahman et ne se tait qu'une fois que la lumière de Sat-chit-ânanda a tout envahi, que l'Existence est absolue, indifférenciée, inexprimée.

Brahmânanda et Brahmajnâna sont identiques à l'état de Brahman. Ils se réalisent cependant un peu avant <sup>1</sup> ce dernier, qui est le plus difficile à atteindre, le plus étranger à toute conscience mentale habituelle. L'état de Brahman absolu est à la fois Brahmânanda et Brahmajnâna. En Brahmânanda le yogin *goûte* la Félicité parfaite, ressent un bien-être physique et spirituel, un apaisement total dont la joie l'inonde sans limite. Cet état est *chaud*. La chaleur et la joie de l'Ananda circulent à travers son corps, exaltent son cœur et son esprit tout à la fois. Le yogin, ici, ne perd pas conscience de soi-même ou du moins il a conscience de la fusion de son être

1. Ou « au-dessous » de.

total avec la Présence bienheureuse de l'Absolu. Brahmajnâna est au contraire un état *froid*. La respiration se ralentit, s'arrête presque, un souffle frais, infiniment léger, immatériel entoure le yogin et le pénètre. La Conscience indifférenciée révèle tout ce qui est dans une clarté indiscutable, une, toute-pénétrante. Le yogin *sait* tout ce qui est, et *est* en l'Existence, cette Connaissance absolue qui est Béatitude, Sachchidânanda.

Il est encore un samâdhi identique à l'état de Brahman, c'est Ishvarabhakti, la suprême réalisation de la Bhakti. Ici l'adorateur s'identifie à tel point au Dieu ou à l'aspect de la Mère (Ishta) auquel il voue sa piété et sa vie, qu'à un moment donné il ne Le voit plus et ne Le distingue plus de soi-même : il pénètre en Lui et le Dieu le pénètre, ils sont un à jamais et le yogin a conquis de cette manière l'Indifférencié. Ce samâdhi est chaud, également ; l'extase est si intense qu'elle précipite les battements du cœur, la respiration et l'écoulement du sang dans les veines, jusqu'à ce que tout s'apaise enfin dans la fusion parfaite. Il est possible de connaître successivement au cours d'un même samâdhi l'état de Brahman et Ishvarabhakti, et d'en réaliser ainsi l'identité.

Comme on l'a déjà vu plus haut, l'approche de l'Etat de Brahman se signale « physiquement » par un souffle d'une légèreté telle qu'il paraît bien, bien au-dessus de l'air le plus subtil que puisse respirer l'homme ordinaire ; son intensité est parfaite puisqu'il ne charrie aucun résidu. Le yogin perçoit avec certitude qu'il ne respire plus mais que sa vie est agie directement par la Vie primordiale qui anime l'Existence. Le mouvement de ses poumons s'interrompt même souvent, sans qu'il le leur commande, pour de très longs moments. Il n'en éprouve cependant nulle gêne physique : la Vie complète, Brahman, coule en lui, régulière et calme.

L'approche et le contact de la Mère ou d'Ishvarabhakti se signalent également par un « souffle » plutôt chaud cette fois-ci, qui effleure le visage ou d'autres parties du corps. Il

engendre alors des battements de cœur précipités, une joie folle d'adoration, une consécration de soi dont il est difficile de donner avec des mots une idée quelque peu exacte. Car il s'agit ici d'un état où la pureté, c'est-à-dire l'absence de tout égoïsme ou de tout plaisir des sens, du mental et du cœur tels qu'on les connaît dans la vie humaine habituelle, est un facteur primordial. Ishvarabhakti et tout autre samâdhi supérieur sont inaccessibles sans une netteté intérieure qui n'admet aucune omission. « Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu. » Une fois revenu de son extase, le yogin pourra pleurer d'amour, de joie et de dévouement, des jours ou des mois durant. Il a vu Dieu, le rêve secret de l'humanité entière a été assouvi en lui.

Cependant tout cela disparaît dans la plénitude de l'état de Brahman. L'émotion humaine, même la plus subtile, la plus élevée, y a conquis un autre degré, une autre nature. Elle est devenue immédiateté de la reconnaissance, identification absolue entre le connaissant et Ce qui est connu. Elle s'est muée en ce *souffle* discret, si infiniment léger et si absolument « vivant » qui porte la vie à tout ce qui est, ce contact définitif qui ne peut être rompu. Le corps matériel n'est dès lors plus que le « reflet » inférieur et épaissi de l'Existence parfaite. Son rôle, qui est d'héberger l'âme pour un temps de la durée née de lui, et de lui permettre le lent travail des expériences, des purifications et des révélations successives à travers les degrés de l'Existence, est terminé. Il se fige. Le yogin, s'il le perçoit très lointainement encore, sent qu'il ne vit plus sur son plan physique spécifique. Il se décompose, telle l'enveloppe du fruit devenue superflue, et le yogin réalise, s'il redescend de l'état de Brahman pour se soumettre à nouveau aux conditions de la vie terrestre et se revêtir d'un état inférieur de la Conscience de la Mère, qu'en restant plus d'un certain temps dans le samâdhi suprême, il eût entraîné la mort physique de son être. Lentement sa peau, son sang, son souffle, ses muscles, sa pensée, ses sentiments sortent de leur raideur,

parfois douloureusement, et retrouvent leur fonctionnement. Le yogin remarque par exemple que sa peau s'est figée et des picotements lui signalent qu'elle se remet à vivre. Il se rend compte aussi que Ce qu'il vient de connaître « surpasse toute intelligence », toute joie, toute authenticité, qu'il est intimement marqué à jamais par un sceau ineffaçable.

Habituellement les rishis ont donné comme signe distinctif de celui qui est parvenu à la Plénitude de Brahman, sa conscience désormais inaltérable de l'Unité : « Tout est un » et, par conséquent, de son identité avec Brahman : « So'ham, je suis Lui ou Cela. » Au cours de sa sâdhanâ, le yogin a conquis bien des états de conscience chaque fois foudroyants et en apparence définitifs, bouleversant tout en lui et le faisant naître à une Connaissance de la Vérité plus haute en intensité et plus vaste en existence. Il peut les avoir tous oubliés et même il le doit. L'état de conscience né en lui de sa fusion en Brahman marque son être entier de façon indélébile. Il est pur, vrai, tout-connaissant, tout-créant et tout-pénétrant à jamais. Il ne peut plus voir que l'Unité partout, à tous les degrés de l'Existence et en soi-même.

Pour le yogin qui a réalisé l'Absolu, la Perfection première et ultime de l'Existence, et qui, cependant, demeure actif dans le monde différencié, l'état de Brahman est à la fois Brahmânanda — Brahmajnâna et Ishvarabhakti, c'est-à-dire Adoration en son sens le plus pur. A la fin de l'enseignement qu'Il adresse à Arjuna, le Bienheureux Seigneur Krishna dit : « Quand un homme est devenu Brahman, quand, dans la sérénité du moi, il ne s'afflige ni ne désire, quand il est égal envers tout les êtres, alors il obtient le suprême amour et la dévotion suprême pour Moi <sup>1</sup>. »

Devenu Brahman et demeurant en Brahman avec le caractère et la vie d'un être différencié, c'est-à-dire possédant à la fois Aditi et Diti en leur état le plus élevé, le yogin devient

1. *Bhagavad Gîtâ*, chap. XVIII, v. 54.

également adoration parfaite et c'est cela qui lui permet de rester ici-bas sans perdre la Conscience absolue qu'il a conquise en l'Indifférencié.

Hanumân est l'adorateur parfait, le serviteur absolu, à tous les degrés de l'Existence. Il possède la plénitude de la puissance, la virilité, et la plénitude de la consécration, la chasteté. Au point où Il culmine Il est l'Adoration immédiate et pure du Soi par Soi, la Connaissance immédiate et la Possession, la Force immédiate. C'est en Lui que le yogin reste Brahman tout en étant le serviteur de la Mère et l'adorateur des Dieux. Mais ce secret védique, lui aussi, n'appartient qu'aux périodes primitives, aux satya-yugas, pour permettre aux grands rishis de demeurer sur terre. Bientôt il se perd et son caractère d'hermétisme sacré est souligné par le fait qu'Hanumân est le Dieu-Singe, Dieu étrange et accessible seulement à ceux dont la piété est absolument pure <sup>1</sup>.

On n'invoque pas Brahman, on est Brahman. Et, sur les degrés inférieurs de la Conscience infinie (Aditi) on *présent* Brahman comme l'Origine et le But de toute l'Existence. Brahman ne *répond* pas à l'appel de Ses adorateurs ; Il contemple, sur les innombrables sentiers de Ses devenirs, la Conscience qui Le cherche et qui est Lui, jusqu'à ce qu'Elle retrouve Son intégralité.

C'est la Mère (l'Energie divine manifestée) qui révèle Brahman quand le yogin, devenu un avec la Shakti Suprême, plonge par Elle en l'Absolu. C'est Elle qui cherche et dirige la conscience et qui la conduit d'illumination en illumination jusqu'à la Plénitude de la Lumière. C'est pour cela que le culte qu'on Lui adresse, l'adoration éperdue et constante qu'on Lui voue, sont si importants. Sans cesse et fidèlement, le *sâdhak* doit revenir à Elle, s'agenouiller à Ses pieds et Lui offrir sa consécration la plus complète. Même une fois franchi

1. Il semble qu'actuellement dans l'Inde seuls des yogins très retirés soient capables de méditer sur le mantra de Hanumân et de le transmettre.

le dernier seuil, si le yogin redescend à un degré de conscience inférieur, le culte de la Mère demeure sa loi. Car c'est Elle encore qui l'a ramené du sein de l'Absolu vers la Conscience multiple. Elle est cette Conscience en lui et l'œuvre qui en découle sur le plan où il se retrouve. La conscience différenciée du yogin « ré-incarné »<sup>1</sup> doit demeurer fermement fixée dans la contemplation de la Mère, Elle est son guide le plus sûr et sa sauvegarde la plus efficace.

Dans l'enseignement des rishis de nombreuses paraboles relatent l'ascèse des Dieux, leur assiduité et leur exactitude pieuses, et même leurs émulations en fait d'austérité. Le yoga, dans toute sa précision exigeante, est pratiqué par eux plus encore que par les hommes. Ceci n'est pas un mythe, mais un fait indéniable et naturel : tant que la Conscience demeure emprisonnée dans la différenciation, fût-ce divinement, et si proche qu'Elle soit de l'Absolu (et le monde des Dieux appartient à la différenciation de l'Existence), il n'y a pour Elle qu'un moyen de Se maintenir sur le plan où Elle Se trouve et d'espérer le dépasser : le yoga, le yoga constant, c'est-à-dire la méditation et l'austérité, la concentration et le samādhi. Ce fait est pour les hommes d'un puissant exemple. Car dans les Ecritures il est dit aussi des rishis que, même parvenue à la plénitude de son illumination, l'âme peut retomber jusqu'aux degrés inférieurs de l'incarnation, dans les mondes

1. Il peut d'ailleurs y avoir eu véritable renaissance, entrée de l'âme dans une vie et un corps nouveaux. Les rishis admettent en effet qu'en des cas exceptionnels l'âme n'a pas besoin de sortir d'un corps pour entreprendre une nouvelle existence. Dans le samādhi suprême répété, elle refaçonne elle-même le corps qu'elle habite et commence ensuite une vie qui n'a plus grand-chose à voir avec celle de la personne qui la revêtait précédemment. Il y a donc eu réellement une mort et une renaissance au sens absolu des termes. Le corps a été remanié, transformé jusqu'en ses parties les plus matérielles. Shri Aurobindo lui aussi l'atteste dans des messages qu'il a adressés à la Mère de son āshram. De tels yogins ont alors pour tâche de renouveler véritablement l'humanité dans ses fondements en apparence les plus immuables, ils ouvrent une ère nouvelle, une voie que la vie matérielle, vitale et mentale ne semblait pas pouvoir prendre jusque-là.

des animaux, des plantes ou de la matière. Cette affirmation peut paraître outrée, mais il n'en est rien. Tant que la Conscience incarnée n'est pas redevenue à tout jamais l'Absolu, toute l'échelle de l'Existence reste ouverte en elle et si elle n'y prend bien garde, elle redescend rapidement de plusieurs échelons. Une fois dépassé un certain minimum d'intensité spirituelle, elle glissera sans nulle retenue jusqu'en bas pour reprendre sa lente et longue ascension vers Brahman. L'âme libre, *jīvan-mukta*, n'est donc pas plus soustraite aux lois du yoga que les Dieux, parce que le yoga est la pulsation de la vie spirituelle. Seulement sa maîtrise dans la pratique de la sādhanā est plus sûre et ses chances d'erreurs sont largement diminuées. C'est la plénitude et l'intensité de Conscience de chaque degré qui constituent la *personne entière* de ce degré et son efficacité, sur le parcours de l'âme au travers de l'Existence. Seul Brahman ne médite pas. Il est et l'Existence entière est, en Lui, dans Sa plénitude parfaite. Mais aussitôt que la conscience différenciée émerge de l'Absolu, sa raison d'être fondamentale, sa nature propre est le yoga, la méditation qui la relie à l'Éternel et lui permet de vivre de Sa Vie qui pénètre tout.

Le yogin qui a rencontré le visage réel de la Vérité est devenu « sans forme ni nom ». Même incarnée dans une enveloppe humaine, sa vie n'est plus celle d'un homme, mais celle de l'humanité, de l'Existence entière. Sa pensée embrasse l'étendue de tout ce qui est, son activité devient celle de l'univers. Il ne s'attribue plus rien, il est l'Intelligence active<sup>1</sup> parmi les hommes. L'illusion de l'ego personnel a cessé de le maintenir dans ses chaînes, l'Âme éternelle, glorieuse en lui, confère à ses attitudes, ses paroles, ses actes et sa volonté, une efficacité exacte et un désintéressement qui n'est plus une qualité morale mais un état de nature d'une puissance inouïe. Le yogin vit de la vie de tous et la purifie

1. Bouddha. Cf. *L'Enseignement de Rāmakrishna*, op. cit., § 1363.

par sa sainteté, souffre de la souffrance de tous et la sanctifie par son esprit de Vérité, connaît et comprend de la compréhension universelle par sa Communion avec Dieu. Il est devenu un organe divin parfait agissant directement parmi les hommes. De là vient l'étendue et la force de son influence qui peut changer la face des choses et déterminer un âge nouveau.

L'état de Brahman est la Vision de toutes choses libérée de la tonalité limitée que l'ego donne à la Connaissance. Par opposition à ce savoir égoïste, on le dit « impersonnel » ; mais Il est en réalité d'une nature totalement différente de ce que peut concevoir le mental humain. Il est au delà du personnel et de l'impersonnel, la Conscience stable, absolument lumineuse en laquelle s'élabore le Tout sans aucune omission dans Son Harmonie, sans erreur, sans recul dans Son Eternité qui est la commune mesure de tous les instants, de toutes les durées, un jaillissement créateur continu d'où rayonnent à l'infini sur Soi-même la Vie et l'Ananda.

Brahman est la constante immuable de l'Existence ; la Mère en est le Fruit unique aux variations infinies. En Elle tout est multiple et un. Et le yoga c'est la sagesse de cette multiplicité et de cette unité. Or tel est l'enseignement du yoga :

« Ne t'émeus ni en joie ni en peine, ni en patience ni en impatience. Sois à tout instant ce qui est, et la durée, et l'espace et la séparation s'évanouiront, car le Délice éternel et inaltérable aura tout envahi. »

## PREMIER APPENDICE

### LE VERBE CRÉATEUR

#### CHAPITRE I

#### Les Védas

On donne le nom de « Véda » aux ensembles d'hymnes qui nous sont parvenus de l'Inde antique : Rig-Véda, Sama-Véda, Yajur-Véda, Atharva-Véda. Etymologiquement *véda* signifie « vu », et la tradition hindoue précise que cette vision est hautement mystique et véritable, apanage des rishis qui ont, par leurs austérités pieuses, conquis l'accès à la contemplation de la Vérité. Ce qu'ils ont vu de cette manière, ils l'ont ensuite fidèlement transmis dans des strophes, des Shrutis, auxquels a été attribué le nom de Véda.

A notre époque où la notion de la vision mystique est presque totalement perdue pour le commun même des « croyants » se rattachant à une religion pratiquée, et cela bien plus encore en Occident qu'en Orient, le Véda ne signifie plus grand-chose. On y voit une curiosité archaïque, peut-être un monument littéraire à peine aussi respectable que l'*Iliade* ou l'*Odyssee*, et le sens propre des textes est simplement négligé pour se voir remplacé par des interprétations symboliques superficielles et inexactes, quand il n'est point raillé

parce que l'intelligence humaine ignore le chemin conduisant aux révélations qui y sont contenues.

Shri Aurobindo, l'un des grands maîtres hindous de ce siècle, a cependant inauguré, si l'on peut dire, une ère védique et cela, non seulement par sa magistrale étude du Véda<sup>1</sup>, par les traductions qu'il en a fait en anglais et qui sont destinées aussi bien aux sages mystiques et aux savants linguistes de son pays qu'aux érudits, et peut-être, aux saints de l'Occident dont il pressentait la présence ou la venue prochaine, par l'ensemble de ses écrits, mais par tout son enseignement, par son yoga auquel on a donné le nom de « yoga intégral » précisément parce qu'il englobe la science technique du yoga accumulée dans l'Inde et ailleurs depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, sans distinction de chapelles ou de doctrines, sans établissement d'un credo particulier et exclusif, comprenant une connaissance de l'homme et de ses possibilités aussi vaste, profonde et complète que possible afin de le précipiter dans la plénitude de l'Existence qui est contenue en lui-même et dont il est issu. Car les divers yogas sont les sciences différenciées et spécialisées dont l'Existence et l'homme sont le tout.

Le but de Shri Aurobindo n'est pas la libération de la Conscience hors de l'enveloppe corporelle qu'elle habite et son épanouissement définitif en l'Absolu<sup>2</sup>, mais bien la spiritualisation et la divinisation de la vie tout entière, de l'esprit, du psychique, du cœur, et aussi du mental, du vital et du physique, de l'inconscient qui les supportent, les alimentent et les complètent. Il s'agit pour lui de bien autre chose que de conquérir la Béatitude. C'est une vie entièrement et consciemment soumise au Divin qu'il enseigne, une maîtrise de toutes les facultés, de toutes les forces contenues en l'homme, une transformation aussi bien physique, vitale, mentale que spirituelle, afin d'enfanter une génération d'hommes nouveaux

1. Shri Aurobindo : *Le Secret du Véda*.

2. Comme ce fut longtemps le but essentiel du yoga.

capables de se libérer de l'emprise encore si forte sur eux des instincts du physique et du vital, de dominer les éléments inconscients et rebelles à la Voix divine, de les réintroduire dans leur axe de Vie divine, orientée divinement, instaurée divinement à la gloire du Divin, et non plus fourvoyés dans les labyrinthes de l'existence égoïste obscure et sans avenir. L'origine du Cosmos est Dieu, son devenir est Dieu, que son élaboration perpétuée dans le temps soit divine également jusqu'en ses moindres détails et ses plus humbles manifestations. Que le yogin, revenu des visions puissantes où son être entier a puisé à des sources réellement vivifiantes et pures la Certitude de la Vérité et de l'Amour divins, se penche sur l'existence et, patiemment, dépose la perle de lumière sur chaque caillou, sur chaque pétale, chaque brindille, chaque blessure et chaque élan, même le plus infime, afin que la transfiguration commence qui doit faire du corps plus que le temple de Dieu, Son œuvre à chaque pas, Sa respiration à chaque syllabe, Sa perfection à chaque mouvement, Son épanouissement à chaque labeur. Que l'œuvre tout entière soit divine, puisqu'elle l'est dès l'origine et pour l'Eternité ! Que ton corps soit repétri par Dieu ! C'est pour l'humanité que tu peines et que tu souffres, c'est pour l'humanité que tu te veux divin totalement, dans un acte d'humilité incommensurable. L'ego éphémère n'aura plus d'emprise sur toi ; il n'y aura plus sur ta route, debout devant toi comme un flambeau divin, que le Devoir de tous, le Dharma irrésistible conduisant le Cosmos vers son accomplissement divin. Les instincts seront surmontés, anéantis puis transformés en forces nouvelles et pures. Les lois fondamentales de la nature physique et vitale seront assimilées au vaste mouvement de l'Existence élevée vers Sa conscience réelle et souveraine ; les capacités innombrables du mental seront orientées vers l'illumination d'un Savoir sans limites, créateur, éternel. Une ère védique sera née où même les lois de l'enfement des formes dans la matière ne seront plus soumises au processus habituel. La

conception spirituelle de la matière elle-même en et par l'homme, sera possible, sera l'accomplissement d'un nouvel âge de l'univers.

« Il doit y avoir un moyen de créer l'homme sans recourir à la voie de fécondation animale <sup>1</sup>. »

Ce que nous enseigne Shri Aurobindo, dans quelque domaine qu'il engage ses analyses et sa pénétration mystique, est avant tout védique. Et si l'on peut dire, par exemple, que Shri Râmakrishna, Shri Chaitanya sont plus spécifiquement des « bhaktas », que Shri Shankarâchârya fut plutôt un « jnânin » on peut avancer, dans le même sens, que Shri Aurobindo est avant tout védique bien que lui-même, comme Shri Râmarishna, se réclame également des traditions tantriques. Et ici, les chances d'erreurs ou de restriction dans la qualification sont même beaucoup plus minimales, car le terme de Vêda recouvre en réalité une acception bien plus vaste que celle des hymnes auxquels on a coutume de le rattacher.

Au delà des hymnes et bien avant eux, au delà de la vision mystique et bien plus véritablement qu'elle encore, est Vêda, ce qui est vu dans l'essence même de la Vie à son plus haut degré de perception et d'existence, dans le sein parfait et sacré de Brahman — Purushottama. Vêda est la Vision divine dans sa plénitude première ineffable, Sachchidânanda, et l'origine, en elle, de tout ce qui est, avant que cela soit projeté dans la manifestation et une fois que cela est projeté dans la manifestation. Vision éternelle, juste, complète, intégrale, bienheureuse, sans erreur, faculté essentielle de la Conscience, substance de la Lumière, de l'Être et de la Béatitude. Sans Vêda Brahman Lui-même ne serait pas, ni quoi que ce soit d'autre ici-bas ou ailleurs. C'est pour cela qu'il est dit : « Les Vêdas sont au delà de la Mère, antérieurs à Elle dans la manifestation. Ils sont l'harmonie de Brahman, l'ordre selon

1. Bulletin de l'Ashram de Shri Aurobindo, août 1949.

lequel est l'Existence et rien ne s'accomplit hors d'eux. Ayant connu cela, la conscience parvient à Brahman. »

Tout Dieu possède Vêda, car Vêda apporte avec Soi le Mental, le monde des Dieux ; mais Il est plus vaste que lui, la substance vivante du Supramental, et si Sûrya, le Soleil, est le grand Dieu védique, c'est parce qu'Il personnifie et incarne pleinement Vêda, à tous les degrés de l'Existence manifestée et non manifestée, parce qu'Il est la Lumière de Vérité de la conscience, la Vision parfaitement pure et exacte de Ce qui Est.

On se demande souvent pourquoi, dans les hymnes védiques, la terminologie est si « concrète », toute chargée de noms d'animaux, de plantes, de rivières, de nuages, de phénomènes cosmiques qui colorent inlassablement les strophes et font d'elles une sorte d'épopée de la terre et des cieux à laquelle prennent part tous les éléments. « Ces paroles fleuries qui sont dans les Vêdas », dit la Bhagavad Gîtâ <sup>1</sup>.

La réponse à cette question découle tout naturellement de ce qui précède. La vision si haute des rishis quand elle est védique, c'est-à-dire assez puissamment imprégnée de la Vérité, ne rapporte au mental qui la recueille et la transmet plus bas rien d'abstrait ou d'insubstantiel, elle ne crée aucune solution de continuité entre ce qui est l'existence manifestée visible et celle, plus rarement accessible, d'où naît la Vision de Vérité dans la conscience de l'homme. Elle établit bien au contraire un rapport ininterrompu entre tout ce qui est, révèle et reconnaît le jeu progressif d'une sensibilité de Conscience sans syncope au travers de toute l'Existence visible et invisible selon une échelle d'intensité exactement graduée. C'est là d'ailleurs le rôle spécifique des Dieux : façonner la plus haute Vérité en formes de Vie imprégnées d'Elle, quoiqu'inconsciemment, pétrir et préparer toutes les facultés de l'être afin qu'elles portent Dieu jusqu'en leurs moindres

1. Bhagavad Gîtâ, op. cit. chap. II. Versets 42-43.

devenirs et soient en même temps le canal par où la Conscience remonte jusqu'en l'Infini. Chaque élément de ce qui est se retrouve à tous les degrés de la Vision védique, mais avec une vibration d'intensité consciente qui varie selon la nature du plan de vision. Ainsi, par exemple une salle remplie de spectateurs peut, par l'effet de la vision d'un yogin et dans cette vision, se transformer totalement : sa lumière, sa couleur, sa substance, même son poids, la consistance de l'air qu'on y respire, sa valeur psychique dans le monde et dans le siècle sont changés. Le yogin y percevra peut-être une importance et une signification qui échappent complètement aux autres personnes présentes, à moins qu'il ne les entraîne lui-même dans sa vision, ce dont il a le pouvoir. Sans annuler le moins du monde l'existence et la réalité de cette salle telle qu'elle apparaît sur le plan de la conscience humaine avec le rôle et la durée éphémères qu'elle y revêt, la vision l'a placée sous les projecteurs d'une conscience supérieure, plus évoluée, dont la perspicacité est plus grande et plus profonde, et y aura de cette manière décelé, comme sous l'effet d'un microscope et d'un télescope spirituels, ce que l'homme ordinaire ne pouvait y voir. Car les choses sont en même temps sur beaucoup de plans à la fois. La sagacité du regard plus ou moins et diversement exercé, de l'intelligence plus ou moins éveillée qui le dirige en donneront autant de « points de vue » qui sont tous partiellement exacts. Seule la plus haute Vision peut en dévoiler toute la contenance.

De même les chevaux, les vaches, les rivières des Védas ne sont point des figures de rhétorique ou des habitudes prosodiques situant l'âge historique de leurs compositions. Ils sont védiques, c'est-à-dire qu'ils reproduisent l'essence de la Vision dans sa Vérité.

Sur les plans inférieurs de l'Existence, le cheval, la vache sont des animaux domesticables utiles à l'homme, les rivières sont les eaux vives auxquelles s'alimente la terre afin de mûrir le grain. On en peut d'ailleurs donner autant de

définitions justes qu'il y a de lieux d'observation. Mais ce qui est exact avant tout, c'est qu'ils sont, sur ce plan-là, l'expression concrète d'un degré de la Conscience Mentale originelle divine.

A ce propos le Mythe de l'Aurore<sup>1</sup> où Sharanyu devient jument et enfante avec le Soleil, devenu étalon, trois fils, après quoi, reprenant l'un et l'autre leurs formes authentiques, ils créent l'homme, apporte un enseignement précis et important. La formation mentale intermédiaire entre la vie divine parfaite et la vie divine manifestée sur le plan humain, nécessite de la part des Dieux diverses métamorphoses successives dont l'une leur confère une nature et un aspect d'animal. Dans l'Inde les légendes de ce genre abondent. Des Dieux totalement ou partiellement « animaux » sont adorés avec ferveur et beaucoup d'autres Divinités revêtent s'il le faut une forme animale qui leur permettra d'accomplir telle ou telle action déterminée, nécessaire au maintien ou au progrès de l'Univers et de l'humanité. Ces animaux du plan mental divin sont des éléments constitutifs de ce degré de l'Existence. Ils en figurent et en incarnent les puissances et les facultés, la substance harmonieusement ordonnée, ils en déterminent et en fixent les faisceaux d'influence divine et lumineuse qui vont, en descendant vers le plan humain, y rendre possible la formation parfaite du mental équilibré en vue de toutes ses fonctions. Quelque chose de cette connaissance de la « création continue » de l'Univers, des divers plans de l'Univers entre lesquels il n'est point de solution de continuité, car Tout s'écoule dans le Tout et Tout est à chaque plan totalement mais diversement éclairé, subsiste dans l'art, si dénaturé parfois, de l'astrologie, avec ses mois marqués par l'influence de différents animaux. Au-dessous du plan humain, ces formes se retrouvent encore avec toute la consistance de leur origine mentale divine mais épaissie, alourdie, sous l'emprise d'une

1. Jean Herbert : *La Mythologie hindoue, son message*, chap. II et IV.

vibration de conscience infiniment moins intense, ramenée au rang d'instinct et de soumission spontanée à la Loi immuable. C'est de cette antique sagesse qu'est restée dans l'Inde l'habitude de vénérer et d'épargner les bêtes et non pas, comme on le croit souvent, en sens inverse, de l'adoration des bêtes que sont sorties les images concrètes des hymnes védiques. L'Inde est consciente que toute Création vient d'En Haut, descend d'un état de Conscience supérieur à des états de Conscience successivement descendants jusqu'à ce que la Matière, Elle-même divine à son origine immatérielle, prenne forme sur la terre, dans l'univers que nous connaissons. Le cheval, la vache, les poissons, les flots, les nuages, les vents sont tous Dieux, c'est-à-dire un équilibre particulier de la Conscience Mentale Divine manifestée, évoluée. Chacun d'eux est un élément primordial et permanent de l'Harmonie divine, que ce soit dans l'Invisible de la Conscience divine supérieure ou sous l'aspect d'une conscience plus matérielle. De même chaque Dieu a une valeur, une existence matérielle aussi réelle et absolue que son existence et sa valeur spirituelles. La loi divine est la même pour tout ce qui est. Et les Dieux ont eux aussi une existence simultanée sur plusieurs plans à la fois. Voilà pourquoi la « parabole », qui a son origine dans les Védas, première expression verbale de l'Existence, est plus proche de la Vérité que ne le sont les textes de plus en plus abstraits des âges ultérieurs, et son hermétisme apparent n'est pas dû au langage volontairement recherché ou obscur, mais bien au degré de Conscience d'où sont issues les Visions qui l'ont dictée. Dieu, Brahman n'est point abstrait, bien loin de là ! La plénitude de l'Être est une totalité parfaite, tandis que l'abstraction est un mode de l'intellect seul et, en fait, une forme d'expression très éloignée de la Vérité qu'elle croit cependant reproduire dans sa « pureté décantée ». Elle est un piège du mental et signale généralement la perte de la spiritualité, dans le Kali-yuga. En elle le dernier stade de l'erreur et de l'obscurité guette

l'homme et l'assujettit jusqu'à ce que les Dieux préparateurs du cycle suivant, du satya-yuga nouveau, l'anéantissent par la puissance de leur authenticité.

Comme on le voit, Dieu est dans une certaine mesure plus visible, plus purement incarné sur les plans de l'Existence inférieurs à l'homme que sur le plan humain lui-même, c'est-à-dire que les éléments de la création divine, ses formes conscientes exactement étagées et harmonisées par rapport au Tout et à elles-mêmes, y sont sans perturbations et fixes, stables comme dans le Mental divin, le monde des Dieux et le Supramental ou Purushottama. Par contre l'homme est le carrefour où se rejoignent tous ces éléments, toutes ces formes, toutes ces lignes d'influence. Ce qui constitue le monde minéral, matériel, végétal et animal est en lui, recomposé et dépassé, déjà vécu, subconscient, afin que soit possible une évolution nouvelle de la Conscience qui l'habite ; ce qui est Dieu, Mental divin et supramental, est en lui encore voilé et seulement pressenti, comme le voyage à réaliser et le but à atteindre. Et le moyen qui lui est donné pour ordonner, assimiler et maîtriser la partie subconsciente de son être, qui le constitue sur les plans inférieurs, et pour conquérir ceux qui le dépassent encore dans l'inconscient de sa Conscience entière, de son être et de son devenir entiers, est précisément ce qui détermine sa nature d'homme éphémère mais particulière et propre, le mental humain. C'est ce mental fait d'instinct, de subconscient, de raison, de conscience égoïste, d'inconscience et d'intuition qui lui permet de reconnaître, de classer et de purifier toutes les données et les facultés de l'Existence habitant en lui sous forme de microcosme complet, et de les diriger finalement vers l'éclosion supramentale de leur signification et de leur plénitude originelles et dernières, le Purushottama. L'homme a été créé roi de la Création, maître de toutes choses ; les hymnes védiques sont à la fois son soutien et les degrés de sa conquête perpétuelle, progressive, le témoignage de ce qui est et de ce qu'il est, sa

vision et ses ténèbres jusqu'à ce que soit regagné le Véda *originel et total qui est supramental*.

Le terme de « Véda » lui-même est au delà du langage humain ; il a la valeur d'un mantra <sup>1</sup>. Sa signification et sa puissance sont telles que celui qui en retrouve la connaissance atteint à la Conscience supramentale, c'est-à-dire à l'Existence dans Son activité entière et parfaite, Son harmonie et Sa beauté sans bornes, Sa création continue, Son immuabilité éternelle, Son immortalité et Sa diversité insatiable dans l'Unité fondamentale du Divin sacré. En ce sens tout ce qui est est védique, tout texte sacré, toute piété, toute religion, tout Avatar est védique. Véda est l'essence primordiale et complète de la Vie, sa condition d'être, sa substance, son souffle, son devenir, son éternité. Véda est le yoga, toute l'Existence connue dans la Vision de la Conscience unique, conçue et élaborée par une Substance d'être unique, soutenue, créée, équilibrée sans cesse par la force d'un élan unique infatigable, voilé puis dévoilé par le lent travail de toutes les parcelles de la Conscience incarnée en millions de personnes diverses. Car toute religion est une recherche de la Vision de Vérité, et la Vision de Vérité accordée par le Seigneur des Seigneurs est Véda.

L'enseignement des Hymnes est une infime partie de Véda. Il en comporte toute la Vérité, car une seule parole véritablement née de Dieu comporte toute la Vérité. Mais la Vérité demeure en même temps au delà d'elle aussi. C'est pour cela que la Gîtâ dit :

« Autant il y a d'utilité dans un puits que les eaux en crue environnent de toutes parts, autant en est-il dans tous les Védas pour le brahmane qui possède la Connaissance <sup>2</sup>. »

Véda est la Vérité, ce vers quoi tend tout ce qui est, comme l'enfant cherche sa mère ou sa nourrice, source de sa vie et directrice de son épanouissement. Véda est le Tout immuable

1. Voir chap. suivant : Le Mantra.

2. *Bhagavad Gîta*, chap. II, v. 46.

et la marche ininterrompue de ce Tout ineffablement harmonieux. Véda est Brahman et Purushottama, Mâyâ et Shakti ; le rishi qui « voit » est Véda et le bébé qui tète est Véda. Véda est au delà de tout ce qui est, Conscience-Substance véritable de la manifestation divine, Energie claire et sûre, Origine unique des ères et leur développement au travers du double chemin d'obscurité et de lumière, leur fin en Cela, l'Incomparable Auteur jamais né de la Vie qui est une Vision éternellement projetée de Soi. Et c'est pour cela que l'une des formes spirituelles que peut prendre Véda dans la méditation des rishis est une grande étoile très brillante, se détachant sur l'espace né d'elle et dont les quatre faisceaux rayonnants, immenses, touchent les quatre coins de l'horizon, embrassant tout ce qui est. La caractéristique de cette forme spirituelle, visible sur le plan de conscience élevé où conduit le yoga, rappelle celle, très rare, qu'on peut avoir de Brahman ou du Purusha. Elle apparaît, primordiale, sans cadre antérieur, sans lumière environnante ou préalable, comme c'est le cas, par exemple, pour les apparitions de la Mère ou des Dieux, qui ont comme un « fond » lumineux les accompagnant et semblent sortir d'un plan déjà constitué de l'Existence qui les situe et les soutient. On peut dire d'elle ce qu'un très vieux texte dit du Suprême :

*Il est né de l'espace, l'espace est né de lui.*

Elle surgit, seule, de l'absence de toutes formes en laquelle est plongée à jamais la Contemplation absolue.

★★

Les hymnes védiques ont une valeur essentielle, yogique et verbale. Essentielle en ce qu'ils sont le compte rendu lumineux et précis de la Vision de Vérité qui est éternelle et infinie. Yogique en ce qu'ils enseignent les chemins

de cette Vision de Vérité, les échelons de sa conquête, les austérités et les abandons, les sacrifices nécessaires. Pour le yogin qui les énonce, ils sont à la fois le chant d'une victoire, le cantique d'une adoration débordante et le carnet du voyage *spirituel entrepris*, où sont notés avec une exactitude scrupuleuse les fautes et leur correction, les réussites et leurs causes. Ils sont définitifs et éphémères parce qu'ils contiennent la Vérité et parce qu'ils en sont l'une des expressions dont le terme parfait, dans le langage humain, n'est jamais atteint.

L'importance verbale des hymnes védiques est beaucoup plus difficile à dégager, surtout pour une intelligence occidentale. Une objection que l'on entend notamment formuler parfois à ce sujet est celle-ci : « Quelle valeur peuvent bien avoir des poèmes écrits dans une langue, le sanskrit, qui n'a même jamais été parlée ? »

Si tel est bien le cas, il résulte de tout ce qui précède que les hymnes védiques seront d'autant plus authentiques et auront une valeur d'autant plus grande que précisément la langue en laquelle ils ont été composés ne fut jamais parlée.

Afin de mieux comprendre une telle assertion qui est évidemment, à première vue, un peu surprenante, il faut revenir à la notion du mantra qui lui est corollaire. Dans son commentaire de la Kena Upanishad, Shri Aurobindo définit le mantra d'une façon claire, relevant de la plus pure tradition hindoue<sup>1</sup>. Et il y affirme entre autres choses que la puissance créatrice originelle du Verbe qui se trouve contenue dans le mantra est d'autant plus grande que celui-ci n'est pas articulé par les lèvres mais seulement pensé dans le secret silencieux de la conscience. Quiconque a quelque expérience du yoga aura de même pu constater que l'illumination obtenue par la répétition d'un mantra est souvent plus rapide, profonde, intense si le mantra n'a été dit que « spirituellement » c'est-à-dire en silence, dans la pureté consciente la plus élevée

1. *Trois Upanishads*. (Paris, Albin Michel), p. 151-152.

qui nous soit accessible. Le mantra crée ce qu'il révèle, et projette sa puissance créatrice aussi bien sur le plan spirituel, immatériel, que sur les divers degrés de la vie matérielle et physique. Le Mantra, comme le Véda, jaillit du Verbe créateur originel, et bien qu'il se constitue en termes du langage mental, il est d'une autre nature ; son mode d'expression est conscience directe, projection de conscience, de lumière et de vérité<sup>1</sup> en une forme qu'il est lui-même tout d'abord avant de la transmettre à d'autres plans de l'Existence. Tel est aussi Japa, cet exercice pieux qui consiste à répéter un nombre infini de fois au cours de toute la vie l'un des innombrables noms du Seigneur, l'une de Ses paroles ou quelque texte sacré assez bref. Il est recommandé en ces termes dans la Bhagavad Gîtâ par Krishna Lui-même : « Entre les formes d'adoration je suis japa<sup>2</sup> », c'est-à-dire la plus haute, la plus noble, la plus pure, la plus efficace, le souvenir continu de Dieu. Et, si paradoxal que cela puisse nous paraître, la puissance créatrice de japa, du mantra aussi bien que des hymnes védiques, vient justement de cet *informulé* qui subsiste en eux, qui les relie au Son primordial Aum partout présent parce qu'il est Dieu Lui-même, rayonnant de Sagesse et d'Ananda dans le silence immaculé de Sa Présence. Le Verbe, en l'Eternel, est pur jaillissement de la Conscience Unique, Extase et Vérité de l'Expression immédiate de Soi, inviolable chant de l'Existence en Soi. Lorsqu'il est projeté par Dieu dans l'expression extérieure de la Manifestation, il garde tout d'abord sa puissance d'immédiateté créatrice et ne devient simple reflet que sur le plan mental où son énergie créatrice première s'est transformée en une recherche laborieuse et compliquée de la Vérité ; les images n'y sont alors plus que des symboles au lieu d'être des éléments vivants et créateurs de l'Existence Elle-même, lumineuse et divine.

La forme humaine du langage articulé telle que nous la

1. Et non déductions et combinaisons nées de la raison mentale.

2. *Bhagavad Gîtâ*, chap. X, verset 25.

connaissions est un aspect mental du Verbe originel créateur, alourdi et diminué dans son intensité et sa clarté conscientes. Il n'est plus le jaillissement de la Lumière dans la Conscience qui l'émet, la forme issue spontanément de la Vérité dans l'Existence de Vérité, la projection vivante d'une Vie unique Se secrétant en Elle-même d'Elle-même, mais le reflet de ce mouvement qu'il était à l'origine, qui n'a plus la même vigueur créatrice, ni le même pouvoir d'exprimer idéalement et totalement la Vérité. Au cours de Sa descente sur les divers plans de l'Existence manifestée, la parole s'est revêtue de caractéristiques nouvelles et, sur le plan mental où elle se fixe et s'arrête, elle est devenue l'intermédiaire indispensable entre l'inconscience de la matière et le rayonnement splendide de la Conscience supramentale. Elle est, spécifiquement, le chemin par lequel l'homme peut ressaisir sa Conscience divine assoupie, car la parole humaine est le Véda incarné, elle porte en elle l'étincelle qui, en se ranimant et en retrouvant sa clarté vive primordiale, épanouit au sein du mental la fleur de la Conscience éternelle. Ici-bas, sa direction est toujours duelle, sa signification voilée, incomplète et limitée de toutes parts. Mais le Véda, malgré tout actif en elle quoique invisible et souvent même insoupçonné, lui permet d'éclorre sans cesse à d'autres vastitudes, de se dépasser elle-même, de suggérer des profondeurs et des altitudes incalculables et d'aboutir enfin, par-delà son silence, au jaillissement créateur authentique de la Parole de Dieu. Ici-bas, elle subit les lois du mental, elle en suit les développements riches de découvertes intellectuelles surtout, et, dans ses tournures les plus subtiles et les plus épurées, son intuition poétique effleure le seuil des vastes états où la Conscience supramentale s'ouvre soudain sur l'Infini. Mentale, la parole s'achève bien souvent dans le silence et laisse de cette manière pressentir ce qu'elle ne saurait dire elle-même. Sa clarté est dans le laconisme, sa vérité dans l'humilité et la simplicité signalant des mondes devenus implicites par une maturité de pensée longuement

vécue et assimilée dans la méditation. Les plus beaux chants humains sont sobres et courts, et nombreux sont leurs auteurs qui ont affirmé que leur achèvement était dans le silence, un silence qui n'est ni une mort, ni un arrêt définitif, mais un rideau levé sur une Conscience plus réelle et plus vaste.

La parole humaine n'est qu'une étape du Véda, du Verbe créateur, succédant aux murmures des sphères, au cri de la bête et au chant des oiseaux ; ce qui l'accomplit et l'épanouit sur la voie ininterrompue au long de laquelle se développe le Verbe unique incarné dans l'Existence manifestée, est cette forme intérieure de l'expression, silencieuse par rapport à notre façon habituelle de discourir, cette activité audacieuse et créatrice de la pensée plus directe et plus pure, dont le japa, les mantras et les hymnes védiques, ainsi que toutes les Ecritures authentiquement sacrées, sont des témoignages précis. Car il y a en eux tout autre chose que ce que comporte le langage mental. Ils nous viennent de l'Au-delà, ils sont, eux, porteurs de la flamme d'Ananda, créateurs au sens divin du terme. Ils sont en quelque sorte une intrusion dans le langage mental articulé, du Verbe originel. Ils ne sont pas nés d'un travail intellectuel, ils sont entrés dans le mental, revêtus de paroles compréhensibles à l'intelligence incarnée mais libres d'elles, rayonnant sur elles de l'éclat de la Vérité éternelle. Ils L'expriment donc avec une force inégalable, et cette puissance de persuasion qui est en eux, ne l'est que parce qu'ils sont le langage de Dieu, chargés par Lui d'*enfant* en nous et autour de nous la Vérité incarnée. Et Dieu dit : « Que la lumière soit ! Que les eaux se séparent des terres » Et il en fut ainsi.

Il faut donc distinguer de façon nette et absolue le langage des hommes et celui du Véda<sup>1</sup> qui, malgré une apparence commune, sont nés l'un du mental et l'autre de la Vision de Vérité. Dans l'expression de la Vérité ici-bas, cette distinction

1. Véda pris ici au sens très vaste que nous avons tenté de définir.

éviterait bien des erreurs et des fausses croyances et permettrait au langage du mental de retrouver plus aisément le chemin de son origine.

Le Verbe, à son Origine divine la plus haute, n'est pas un mot ou un langage articulé, il est le son issu du premier souffle de Vie, il est Véda. Il est l'Ananda de Dieu, Sa puissance de Joie expressive, Sa lumière rayonnante, Son organisation splendide, Sa Vision consciente, tout cela qui apparaît en la mer de lait indifférenciée comme partie indissoluble d'elle, une avec elle, pour devenir, en Mâyâ, le chant plus obscur mais toujours divin qui est l'Univers manifesté. En suivant l'évolution de Mâyâ il s'épaissit, se matérialise et se restreint ; sa puissance créatrice s'involve à mesure que son incarnation matérielle se développe davantage. Son origine, son intégrité demeure en lui mais ne resplendit plus ; elle devient la flamme intérieure, secrète, dormant au sein de la *kundalini* enroulée et attendant l'heure de sa délivrance qui lui permettra, étape après étape, de regagner sa plénitude. Parvenu au bas de l'échelle de l'Existence, il n'est plus qu'un seul cri ne disant qu'une seule chose, il se durcit en formules fermées, claires sans doute mais d'acceptation unique et absolue, de rayonnement limité, incapables de percer le voile sous lequel elles sont écloses sans soupçonner autre chose que l'utilité concrète et immédiate qui est leur loi. L'oiseau qui a faim crie, et ce cri est aussi exactement déterminé que son cri de peur ou son appel d'amour. L'enfant, s'éveillant à la conscience mentale propre à son espèce, pleure et rit, crie puis appelle, demande en monosyllabes, s'ouvre lentement à une perception plus complexe de la vie, dont découle aussitôt un langage plus varié et plus précis quoique toujours utilitaire et concret. La plupart des hommes s'en tiennent là et leur évolution s'arrête à cette faculté de demander, de répondre, de commander, de protester ou d'approuver. Quelques-uns seulement, les poètes, les sages et les saints vont plus loin, brisent les coquilles opaques où sont enfouis les mots, libèrent

leurs possibilités de rêve et de suggestion immatériels et défrichent ainsi les sentiers du langage qui reconduit à la Parole de Dieu. Ici les cadres grammaticaux vont céder sous la pression d'une force de « vision », c'est-à-dire de compréhension, de reconnaissance à la fois visuelle et verbale qui les dépasse, l'intensité de la Conscience verbale s'affranchissant du mécanisme matériel qui l'enfermait jusque-là. C'est la naissance, à l'intérieur du mental humain, du mot-vision<sup>1</sup> védique, créateur de lumière intelligente dans l'esprit où il œuvre, infatigable et persévérant, la porte ouverte sur le vaste domaine, encore inexploré pour le mental, de la révélation divine qui, loin d'annuler la logique mentale qui la précède dans l'évolution de la conscience retournant à Dieu, en la dépassant, l'accomplit.

Cette révélation, cette descente du Verbe originel et créateur personnifié dans les hymnes védiques par Sarasvatî sous son nom de Vâch, devient dès lors la base de l'être incarné, le principe fondamental de sa nature et de son activité. C'est la re-naissance à une vie plus divine, plus juste et plus efficace, dont parlent presque toutes les Ecritures sacrées du monde. Le physique du yogin est épuré, unifié dans ses élans, les impulsions dérégées ou incontrôlables se raréfient puis disparaissent, le cerveau se recompose et se reforme, l'équilibre divin (des Dieux) y acquiert une puissance consciente plus spirituelle, plus sûre et plus vaste, les yeux de chair voient autre chose et davantage avant de conquérir la Vision unique de l'œil de la Connaissance ; l'ouïe s'intériorise et s'affine, discernant peu à peu, au travers du Silence divin, de subtiles et merveilleuses voix, d'abord distinctes et précises, pour aboutir enfin à la perception unique du son primordial « Aum » ; les sens, un à un, conquièrent leur faculté intérieure de vibrer et reconnaissent, dans l'intime secret de l'être et des choses, leur véritable usage et leur valeur réelle ; l'in-

1. Mantra.

telligence se fixe, s'approfondit et s'élargit sur les données d'une information de plus en plus sûre, stable, vérifiée, cohérente et lumineuse.

Telle est l'œuvre du yoga qui passe pour une bonne partie par le Verbe à tous les degrés de Son incarnation, depuis le bas de l'échelle dans l'Existence manifestée jusqu'au sommet de la Conscience divine, et plus spécialement, plus consciemment, sur le plan mental de la parole humaine, du japa, du mantra et des hymnes védiques, au-delà de quoi l'activité totale de l'être devenant de plus en plus purement divine, l'expression de la Vérité et son efficacité dans le monde pourront se traduire sous n'importe quelle forme : enseignement, humble dévouement à son prochain, maternité divine, sacrifice de soi jusque dans la mort, jubilations et adorations mystiques, recherches scientifiques, sannyâsa, ermitage, recueillement silencieux ou altruisme débordant.

Les couches de la conscience verbale qui sont atteintes par le japa, le mantra et les hymnes védiques, sont caractérisées par un *rayonnement*. Le mot y fait figure de centre à partir duquel s'ordonnent circulairement, comme dans le rayonnement d'un astre, un faisceau continu de « visions » logiquement articulées qui constituent la révélation. Le sanskrit, langue des hymnes védiques, illustre de façon concrète cette loi de la Vision verbale. On y découvre, pour un même terme, une quantité de significations d'apparence souvent contradictoire qui, en réalité, découlent les unes des autres, se complètent, se précisent mutuellement et, de ce fait, conduisent la conscience qui s'y attache vers une étape supérieure du voyage spirituel. Les règles et les formes n'y étant pas figées par une grammaire mentale irréversible, il en résulte, au contraire de ce que l'on pourrait penser, une clarté du sens intérieur, un mouvement de création active constante au sein de la phrase et du mot eux-mêmes, non pas une sorte d'imprécise lueur mouvante et floue, mais la lumière vivante d'où naissent le mot et ses rayonnements intimes, celle de la

Vision divine. La raison, d'abord déroutée, y reconnaît bientôt la source d'un enrichissement inépuisable. De l'incertitude à laquelle elle se heurte au début et qui, ici, l'assaille sans merci, jaillit ce qu'elle *ne peut pas* réaliser ou atteindre elle-même et l'oblige donc peu à peu à naître au rayonnement du mot-vision qui la dépasse et l'accomplit en un état de Conscience plus élevé, plus juste et plus vrai. C'est pour cela qu'il est des yogins qui font de l'étude approfondie du vocabulaire sanskrit leur sâdhanâ. La connaissance de cette langue d'authentique sagesse est le seuil, le tremplin, pour la conscience incarnée, de la conquête du Divin en nous et hors de nous.

Conçus et composés de cette manière, nés de Visions divinement révélatrices, les hymnes védiques nous transmettent la puissance créatrice du Verbe de Vérité, de Sa Vision, de Sa vertu purificatrice. Ils nous révèlent et nous apportent le chemin de la conquête spirituelle aussi bien que le prix matériel de cette conquête, l'enseignement, le message éternellement présent dont s'inspire d'âge en âge l'humanité.

## CHAPITRE II

### Le Mantra.

Le Silence est l'origine des langages et il en est la fin. Le Silence est Brahman. Sur la mer de lait indifférenciée Il plane tel un souffle frais et léger. Il est le climat dans lequel s'épanouit Sachchidânanda. Dans le samâdhi le yogin peut Le voir et L'éprouver de façon presque palpable.

Le mantra naît du Silence divin, Il en émerge comme une fleur émergerait de l'étendue absolument lisse. Il y est *entendu* et *vu*, par le yogin, c'est-à-dire que la conscience du

mantra s'impose à la conscience libérée et pure du yogin en état de concentration et de méditation élevés. De même que le Silence est la condition de toute sādhanā et qu'il n'y a pas de yoga, pas de samādhi sans Lui, il n'y a pas de révélation divine sans mantra. Le mantra est le langage même de Dieu, langage originel et créateur qui entraîne immédiatement la création de ce qu'il profère. Et Dieu dit : « Que la lumière soit ! Et la lumière fut <sup>1</sup>. » Son de la Vie, direct et actif, éclair de la Conscience, vibration de l'Existence, le mantra porte en lui la puissance divine de l'action. Les anciens rishis en ont retenu et noté un certain nombre qui, depuis des millénaires, permettent à d'autres êtres assoiffés de la connaissance de Dieu, de se diriger sûrement sur la voie du yoga. Ils y appliquent progressivement leur conscience mentale, conquièrent une à une les étapes spirituelles que chaque mantra ouvre en eux et dépassent ainsi en les surmontant efficacement les obstacles innombrables de leur route. Il est des yogins qui durant toute leur vie s'attachent à un seul mantra, le répètent inlassablement, dans le silence de leur cœur ou l'exaltation de leurs chants <sup>2</sup> ; il en est d'autres au contraire qui s'attardent tantôt à l'un, tantôt à l'autre, selon l'effort qu'ils ont à faire ou la conquête qu'ils doivent réaliser. Il n'est pas rare non plus que le mantra s'impose de lui-même à la conscience du sādhak en état de méditation, qu'il se révèle à nouveau, comme aux premiers temps, à celui dont la recherche est pure. Le plus souvent c'est un yogin plus avancé qui le transmet à ses élèves après en avoir lui-même longuement éprouvé l'efficacité. Dans l'un comme dans l'autre cas, ce n'est pas une raison arbitraire qui dicte la révélation du mantra ; c'est du fond de la Sagesse divine qu'il surgit pour s'épanouir en la conscience préparée de celui qui, divinement aussi, l'appelle, souvent sans le savoir. Le sage qui enseigne

1. Genèse, chap. I, verset 3.

2. Cf. Swāmi Rāmdās. *Le carnet de Pèlerinage*. (Paris, Albin Michel, 1953.)

un mantra à son disciple en a reçu l'autorisation du haut de son état de conscience le meilleur, le plus pur, le plus proche de la Sagesse de Dieu. Le sādhak qui le reçoit ainsi, de la bouche d'un maître ou du sein d'un éblouissement yogique, le fait dans un état d'austère et joyeuse piété, de consécration absolue, d'abandon total, quelles que puissent être pour lui les conséquences de sa méditation sur le mantra. Car, accueillir dans sa conscience l'activité puissante d'un mantra, c'est se préparer inévitablement à une transformation de son être profonde, fondamentale et parfois complète. L'influence d'un mantra sur le mental, le vital et le physique d'un yogin est certaine, le mantra possédant un pouvoir créateur indéniable, venant de Dieu et ayant pour but unique d'enfanter la Conscience au divin.

Le japa qui découle du mantra, puisqu'il est la répétition d'une parole sacrée, le plus souvent d'un mantra, n'a lui non plus d'autre but que la purification intérieure du sādhak et non, comme on pourrait le croire en Occident surtout, celui d'entraîner telle ou telle conséquence matérielle ardemment désirée par celui qui s'y applique. L'influence du japa comme celle du mantra est absolument spirituelle. C'est dans l'esprit d'abord qu'il opère sa transformation, sa naissance à un état de conscience plus élevé et plus pur, et c'est de cette transformation spirituelle qu'il descend pour permettre ensuite des transformations sur les plans successivement inférieurs de l'Existence et de l'être.

Notre objet n'est pas ici de faire connaître quelques-uns des mantras sanskrits authentiques, ni d'en dévoiler les effets sur la conscience et dans la vie immédiate, pour la raison très simple que le mantra doit rester un secret yogique et qu'il serait imprudent d'en parler trop ouvertement à qui n'y est pas encore préparé.

Une notion devenue de plus en plus claire et certaine depuis que Shri Aurobindo a passé parmi nous, laissant dans son sillage tant d'études écrites d'une grande portée et d'un ensei-

gnement que sa présence avait commencé par rendre véritable, réel et donc accessible à d'autres, praticable par d'autres, est que la transformation de l'homme par le yoga (et Shri Aurobindo donnait à ce mot un sens à la fois infiniment vaste, infiniment profond autant que précis, sans établir de mur ou de comparaison entre les diverses croyances religieuses du monde) n'atteint pas seulement la vie spirituelle, psychique et mentale de l'être, mais tout aussi efficacement le vital et le physique et cela dans le microcosme aussi bien que dans le macrocosme : l'univers et l'homme sont appelés à se diviniser totalement, à reprendre conscience de leur divinité complète, absolue et à la projeter dans l'Existence telle une floraison lumineuse d'activités parfaites. Certes le but peut paraître téméraire et l'entreprise audacieuse ; il n'en est pas moins vrai que Shri Aurobindo a rendu possible de telles transformations spirituelle, mentale, vitale et physique en son propre être et en celui de plusieurs de ses disciples<sup>1</sup>. L'expérience a été faite et peut dès lors être vérifiée, c'est-à-dire revécue, par d'innombrables êtres au cours des âges, de même que l'expérience religieuse des anciens rishis a déjà été vérifiée, revécue, par d'innombrables êtres dans les temps écoulés jusqu'à nous et de nos jours encore. La Conscience cosmique enfante divinement l'activité des mondes, la Conscience humaine est destinée à un pareil épanouissement, et cette Conscience englobe la totalité de l'être, sans omettre les univers du vital et du physique.

Le rôle du mantra est d'éclairer cette transformation, de marquer les étapes et d'enfanter le mental à un pouvoir d'intelligence divine. Non pas pour s'échapper de l'emprise limitée de la conscience mentale, mais pour créer dans la pâte de la vie un mouvement, une tournure matérielle de la Conscience divine immaculée, une expression purifiée dans le sein même de l'Existence telle qu'elle nous est donnée actuellement.

1. Cf. Correspondance de Shri Aurobindo : *Lettre à la Mère*.

Car le mantra est une expression d'Être et de Vérité qui peut se projeter dans n'importe quelle forme de l'Existence. Il est la fibre matérielle qui, du Silence divin, relie tous les langages de la Vie manifestée au Verbe divin originel et créateur.

Avant le samâdhi, il est l'effort pour surmonter telle ou telle difficulté intérieure, tel ou tel obstacle ; après le samâdhi, il est l'accomplissement naturel du progrès souhaité par le *sâdhak* et désigné en lui par Dieu. Avant, il est le travail de transformation qui s'éclaire peu à peu dans la conscience mentale et spirituelle s'éveillant à l'Existence de Vérité, il est la purification de l'être ; après, il est, dans cette transformation et cette purification réalisées et établies, l'épanouissement de la Joie et de l'Activité divines obtenues.

Le mantra est le guide et le révélateur. En fait, nul *sâdhak* ne progresse sans lui, nulle Ecriture sainte n'existe sans lui. Car il est né du Verbe immédiat de Dieu, efficace et direct, et il ignore les entorses de la parole mentale, ses faux-fuyants, ses biais, ses calculs. Il est l'acte créateur divin fait Verbe, et à cause de cela il est incommensurablement éloigné de notre conscience mentale habituelle et puissamment capable de nous en libérer.

### CHAPITRE III

#### Les Tantras.

Aum Shri Ganapatâye namah.

I

1. Le Yoga est infini. Il ne s'enferme dans aucune des formes qu'on lui donne, mais il leur prête seulement à toutes

son grand souffle de Vérité. On pourrait aussi l'appeler le Maître de la Création.

2. Ayant modelé toutes les choses telles qu'elles sont, dans leur nature et l'articulation libre et vigoureuse de leurs lois, Il a rétabli la Perfection Unique du retour permanent en Soi.

3. Son Ananda est la maîtrise qui détruit l'esclavage et exclut le doute. Il est calme, sans palpitation, sans limite et sans faiblesse. Il connaît tout dans l'exactitude de sa piété.

4. Véda est contenu dans le Yoga et Il lui est soumis, mais Tantra n'est pas hors de lui.

5. Par une dévotion constante, ininterrompue, et par la répétition des noms du Seigneur, se flétrit *manas*, le mental inférieur qui se nourrit de passions ; alors s'épanouit *buddhi*, l'intelligence qui retourne à Brahman.

6. Que celui qui étudie le Yoga l'efface aussitôt de sa mémoire, qu'il n'en garde en lui aucune syllabe, aucun nom, et il aura conquis de cette manière la Vérité de Tantra.

## II

1. L'Existence est Esprit. Tout ce qui s'exprime à partir d'Elle, sommet de Son intensité, naît d'abord de l'Esprit et s'organise selon l'épaississement progressif de Sa Conscience.

2. Celui qui, pas à pas, détourne sa Vision des choses, conquiert la Plénitude. Mais habituellement, l'homme ne connaît pas la nature de l'Esprit. On Le nomme Brahman, on Le nomme Dieu ou Shiva, Il est au delà de toute désignation.

3. Rien de ce qui est ne Lui est inconnu, et cependant Il est bien au delà de l'expression infinie qui Le voile. Le secret de la Vérité est plus profondément caché que le sein de la terre. Mais seul le doute au cœur de l'homme est un voile impénétrable.

4. Il est le Son total dont la vibration rythmée est sans limite. Il vogue sur le flot de Sa propre Félicité lumineuse,

exhalant la science à jamais spontanée de Son savoir. Principe et Plénitude de tout ce qui est, Il échappe à toute analyse et la Voix est Son instrument.

5. Il se subdivise en millions d'échos de Soi et Il demeure inchangé. Il n'est étranger à nulle naissance et Il demeure sans naissance.

6. Il n'enfante jamais, Il n'exprime jamais, Il est Ce par rapport à quoi tout peut prendre forme.

7. Substance de toute vie, Il n'est point la vie ; substance de toute forme, Il n'a point de forme ; substance de toute parole, Il n'est point la parole ; substance de toute divinité, Il n'est point les Dieux.

## III

1. A l'origine fut l'extase, la Vision donnant à la Connaissance Son nom et souhaitant dès lors un cantique à Sa plénitude. Car il n'est qu'un seul hymne de Félicité, un seul Chantre vers qui s'élève la Vérité et s'organisent en mille voix les servitudes.

2. A l'ultime degré inférieur, fut la matière épaisse, l'enveloppe splendide où l'être est prisonnier des désirs.

3. Portant au fond de toi la conscience de cela, détourne ton regard de la magnificence des mondes et gravis les sept monts du détachement. Tel est le chemin du salut.

4. D'abord vient l'affranchissement des empreintes extérieures, l'éveil de la conscience par la base de l'être incarné, l'homme lui-même enfantant Dieu, dans la profondeur de son intelligence secrète. Le septième *kosha* s'enroule, de la plante des pieds au sommet de la tête où il s'évapore, emporté par les vents de l'esprit. Alors apparaît la pureté dans le cœur et s'allume la première clarté de l'âme.

5. La notion du sexe disparaît. L'homme est supplanté par Dieu en sa puissance de création infinie. La sixième enveloppe

de l'être s'enroule, de la plante des pieds au sommet de la tête, où elle est évaporée par les vents de l'esprit. Le bourgeon lié des désirs se flétrit et à sa place s'épanouit la fleur de mansuétude.

6. Puis viennent la maîtrise du nom et de la forme, et la conquête du temps. Le souffle de vie et le souffle de mort sont exactement équilibrés et dominés. La cinquième enveloppe de l'être s'enroule de la plante des pieds au sommet de la tête où elle est évaporée par les vents de l'esprit. Et le yogin pénètre dans la joie.

7. De là naît l'adoration dans le cœur. Dieu en l'homme reconnaît Dieu et L'accepte comme sa seule Vérité. La quatrième enveloppe de l'être s'enroule, de la plante des pieds au sommet de la tête, où elle est évaporée par les vents de l'esprit. C'est le lotus de Hanumân ouvert sur la cendre des passions. Le yogin pénètre dans la sérénité.

8. *Manas* meurt. La parole est retournée dans le Silence. L'homme distinct de Dieu n'est plus. La troisième enveloppe de l'être s'enroule, de la plante des pieds au sommet de la tête, où elle est évaporée par les vents de l'esprit. Le yogin pénètre dans la Connaissance.

9. La deuxième enveloppe de l'être s'enroule, de la base du front au sommet de la tête. Du fond de l'Existence la Lumière jaillit, se fixant entre les sourcils. La contemplation remplace l'interrogation. Le yogin pénètre dans la Vision ; même les yeux ouverts sur le monde, il voit la Vérité invisible.

10. La première enveloppe de l'être est détruite à son tour. Le yogin pénètre dans la Fusion. Il goûte la Félicité.

11. Au delà est l'Activité suprême, immédiate, constante et éternelle, faite de la Conscience de Dieu, de Sa puissance de création infinie, de la maîtrise dans la joie, de l'adoration dans la sérénité, de la Connaissance, de la Vision et de la Félicité, à jamais libre de tout cela, Principe et Substance de tout ce qui est dans la Plénitude immuable de Soi.

12. Sache que l'échelle des sept montagnes doit être par-

courue et reparcourue des millions de fois, d'incalculables façons différentes, jusqu'à ce qu'elle disparaisse dans la Conscience exacte des choses.

### Commentaire.

Le dépaysement est une essence profonde du yoga. L'ordre donné jadis par Dieu à Abram prend ici tout son sens et toute son ampleur : « Laisse là tous tes biens et va dans le pays que je te ferai connaître. » Lent voyage de retour à la patrie véritable, à la terre de bénédiction. Et parmi les Textes sacrés que possède l'humanité actuelle, ce sont peut-être les Tantras qui ont le plus fortement mis l'accent sur cette loi fondamentale du yoga. Il en est d'autres, les formules du Dharma divin sont illimitées. Mais celle-ci est particulièrement nécessaire à l'homme tel que nous le connaissons aujourd'hui.

Les textes tantriques sont hermétiques, fort peu connus et souvent mal compris ; cependant de grands maîtres tels que Shri Râmakrishna et Shri Aurobindo se réclament d'eux et cette référence nous suffit. Le premier en a donné une appréciation saisissante et exacte : « Védas et Purânas doivent être lus et écoutés, mais il faut agir d'après les préceptes des Tantras <sup>1</sup>. »

Le yoga tantrique à d'infinis aspects. On y a compté soixante-quatre sâdhanâs, on en pourrait compter tout aussi bien mille, dix mille ou davantage ; il y en a autant que de formes de vie dans le monde que nous connaissons et dans d'autres. Le yoga est unique, mais il épouse tous les modes de la Création ininterrompue dont nous sommes des éléments, toutes les définitions, toutes les ébauches, toutes les réussites partielles et tous les élans, pour en faire la pâte dont il est le

1. *L'Enseignement de Râmakrishna*, § 877.

levain, le tronc nouveau dont il est la sève et la mort. En ce sens le yoga tantrique comprend en soi tous les autres yogas ; il en est non pas la synthèse mais le Tout, à la fois l'essence, le cheminement et le but, prodigieusement universel et humain dans son emploi de toutes choses et plus austère peut-être encore que d'autres en sa consécration à la conquête de l'Absolu. Pareil ou identique au Créateur Lui-même, il façonne les formes en nous, leur assigne à la fois leur rôle spécifique et leur sens éternel, détruisant et recréant sans cesse, afin que soit conquise la terre de notre pleine conscience et de notre absolu consentement.

Il n'y a pas de douceur dans le yoga tantrique et même la tendresse de la dévotion y prend une figure forte de maîtrise et de piété lumineuse immobile. Visage immaculé où pas un pli ne se discerne, la piété tantrique contemple non pas hors de soi ou devant soi la Divinité toujours à l'œuvre, mais dans la profondeur d'une intimité sans expression, sans forme, où toutes choses sont dans leur vérité, avec la hardiesse consciente d'une vision sans défaillance. La Béatitude qui en résulte implique la totalité de l'être, la plénitude de la Conscience en toutes ses variations et dans le sommet immuable de Sa capacité. Toutes les couches de l'Existence en sont imprégnées, purifiées, transfigurées dans la beauté sans erreur d'une activité nouvelle où se forgent et se parfent interminablement les éléments des innombrables naissances de l'âme. Car l'Ananda Absolu est la création qui n'a pas de fin, l'activité sans bornes et immédiate où l'être et son devenir sont Un, où la Conception et Ce qui est conçu demeurent éternellement dans la Joie l'une de l'autre. Et c'est à ce très haut principe justement que le yoga tantrique demande le fondement de sa loi et le mode de son travail. C'est pour cela qu'il importe tant au yogin qui le suit de savoir oublier aussitôt la vision, la conscience nouvelles dévoilées en lui, afin que l'ascension vers l'Absolu soit constante avec ce qu'offre à chaque instant la totalité des choses.

★  
★★

Le Divin éternel et immuable n'est pas une Immobilité. Par rapport à nous, c'est la possibilité permanente d'une expression de Soi. Par rapport à Soi, c'est la Joie complète d'une Plénitude infaillible.

★  
★★

Le Yoga peut être considéré de haut en bas, la descente divinement graduée selon les modes de l'Immuabilité, et de bas en haut, travail de la reconstitution harmonieuse et totale selon les lois du Sacrifice irréversible.

★  
★★

Il est un plan de création originelle à toute chose. Dieu, Brahman, Purushottama sont les noms de l'Inaccessible que le mental en se dépassant redécouvre Objet unique de sa connaissance. La conscience qu'il en a n'est dès lors plus mentale et s'achemine vers la vastitude d'une conception de Soi infinie.

★  
★★

Ce qui ne peut plus être dépassé par rien est l'Immensité à qui rien n'échappe. On le dit éternel, immuable, suprême, parfait, lumineux en Soi, existant en Soi. C'est Ce qui descend en toutes choses à partir d'une contemplation de Soi originelle, dans une infime partie de Son être. Cette parcelle distancée de Soi emporte en elle le mouvement de l'Origine, le Rythme inassocié du Tout au Tout qui est Un. Car s'il est une plénitude mystique qui est un néant, mort de toute forme et de tout nom afin que rien ne raie la Vastitude totale et

immuable, l'Origine de Tout n'est pas ce néant. Elle en émerge, glorieuse, supramentale, joyeusement libre de tout ce qui nous a reconduit à Elle, tandis qu'Elle Se voilait à nous au travers de Sa progressive révélation. L'élan de toutes choses recueilli par l'espace est parti de là et nul n'en changera la direction. Le son était avant la voix, le rythme avant la vie, la parole avant le langage. L'association prodigieuse et l'harmonie sans faille ne doivent rien au monde qui les voit et les incarne sous nos yeux. Le spectacle de Soi n'est pas inconcevable à l'âme. Libéré des enveloppes mentales, rendu au plein pouvoir de son essor, il est forgé de mailles somptueuses dont l'Invisible sait le prix. L'élan est neuf toujours dans le Moment qui n'a point de second. La profondeur est habitée et elle habite le savoir. Le divers est fait d'unité et l'unité est faite d'infini. Le cycle créateur des âges est un jeu de Son Jeu, mouvement découpé et ralenti de Son Esprit toujours simultané.

★  
★★

Le yoga peut être dit aussi un état d'âme ou de conscience. Ainsi le Bienheureux Seigneur Lui-même, dans la Gîtâ, peut dire de Soi : « Ceci est Mon yoga. » Etat d'existence totale bien que particulier, dont la Conscience est l'accent.

★  
★★

Dépasser le mental c'est sortir des symboles pour rentrer dans l'aspect primordial de Soi qui n'est par rapport à rien d'autre. L'image, dans sa signification la plus vaste, auditive aussi bien que visuelle ou sensible, est l'origine de la perception de Soi, le premier mouvement de la Conscience d'être en face de Soi-même dans le sein de Soi-même, d'où naît l'expression.

★  
★★

Les quatre âges d'un cycle, les quatre mouvements distinctibles de l'attention, les quatre branches de Véda, les quatre mouvements du souffle, les quatre yoga et les quatre classes d'hommes, sont les quatre éléments de Cela qui les perçoit et les conçoit sans division.

Libre de toute image, Tu es Cela.  
Tu ne façannes pas l'image  
mais l'image est faite de Toi.

L'image est l'origine et l'éloignement,  
le par-rapport-à-Soi  
qui est la loi perpétuelle de cette création.

Celui qui crée ne se divise pas,  
il suscite un jeu, une activité, une joie.  
Ce qu'il note de Soi dans l'espace et le temps  
conquiert une vie propre, celle du reflet  
qui n'est jamais qu'une portion d'eau  
portant en elle un fragment du ciel.

Tout l'indivisé est là, dans le mystère  
de la création, acte souverain et propice  
qui n'a pas de second et pas de fin.

Le zèle du Créateur est joie ; le zèle de Celui qui ne crée pas  
est plus libre encore.  
Sa vie est la vie de tous. Hors de l'aspect commun des choses  
est Son être.  
Ceux qui Le préfèrent à tout visage  
pénètrent dans la liberté.

*Aum Agni Aum Namah !*

- I. L'Origine est le Son, secret vagissement de l'Existence,  
écoulement de la continuité, Primordial dont Aum est  
le reflet.
- II. Ce Son, qui n'est pas expression de soi, est pareil à une  
flamme qui renaît sans cesse d'elle-même sans s'épuiser.
- III. Agni est cette flamme, ce feu du sacrifice exact et continu,  
du don pur. C'est pour cela qu'Agni conduit à Krishna  
et que de Krishna naît Agni, la substance et le vœu des  
mondes, l'aspect à l'Immortalité.
- IV. Au plus intérieur de soi, l'âme peut percevoir le Son et  
reconquérir sa nature. Du Silence insondable alors  
surgit la flamme et du sommet de la Conception jail-  
lissent les rayons traversant les sept ciels jusqu'aux  
écrans des obscures étoiles.
- V. Ainsi commence une ère et se clôt la saison des nuits.  
*Krishna-Agni ! Agni-Krishna !*

Ainsi tu accompliras tout ce que tu dois accomplir  
mais tu laisseras ce qui est superflu.

Et tu parviendras jusqu'à Lui qui t'attend.  
Le voyage n'a aucune direction.  
Il est sans limite au fond de toi-même.

Quand le langage ne sera plus pour toi une occasion d'arrogance, tu parleras comme les Dieux.

Quand le plaisir ne sera plus pour toi une occasion de peine, tu entreras dans la Félicité.

Quand tout ce que tu crois être toi ne sera plus pour toi une occasion d'erreur, tu posséderas l'Existence.

Quand les savoirs auront perdu pour toi leur saveur, tu posséderas la Connaissance.

Ne t'éloigne jamais du But ; vas-y hardiment.  
Cours s'il t'est dit de courir ; marche lentement s'il t'est dit d'aller sans hâte.

Adore le Seigneur s'il t'est dit d'adorer, ne lui donne aucun nom s'il t'est dit de ne Lui donner aucun nom.

Souhaite seulement de L'entendre toujours comme tu entendrais ta mère,  
avec la même confiance, la même certitude, le même amour.

Aum...

Si tout n'était que Lumière  
alors je serais en Toi, Seigneur,  
la Lumière éternelle.

Aum...

Si tout n'était qu'Amour  
alors je serais en Toi, Seigneur,  
l'Amour éternel.

Aum...

Si tout n'était que Béatitude,  
alors je serais en Toi, Seigneur,  
la Béatitude éternelle.

Aum...

Si tout n'était que Perfection,  
alors je serais en Toi, Seigneur,  
la Perfection éternelle.

Aum...

Si tout n'était qu'Intelligence,  
alors je serais en Toi, Seigneur,  
l'Intelligence éternelle.

Aum...

Or voici  
les yeux de mon âme sont éblouis  
et les yeux de mon corps demeurent dans la Lumière.  
Tout est Toi, tout est Cela  
et les battements de mon cœur sont infinis.

Or voici

tout est et rien ne s'altère plus,  
l'absence de toute anarchie  
dans la pensée qui s'apaise  
révèle l'Existence immaculée.

Au lent sommeil des morts le ciel s'est réuni  
et les vivants de la terre ne s'affrontent plus.  
Il est une Béatitude de Ton Corps, Seigneur,  
dans l'univers radieux de Ta Vie.

Pourquoi dire encore Toi,  
pourquoi dire encore Lui ?  
Seigneur, de Ta Lumière  
Tu as tout envahi.

Et je suis là, inerte,  
et merveilleusement vivant,  
comme la Vie des astres  
Rayonnant de partout.

Ferme les yeux  
et que ton regard soit l'Infini lumineux.

Brise ton cœur  
et que ta vie soit la Béatitude.

Fais taire la sagesse  
car elle est encore trop éloignée de Lui.

Immobile, ô fils divin,  
demeure en Celui qui est Tout.

Le va-et-vient de tes poumons s'est arrêté,  
tu ne respirez plus  
tu es l'Existence parfaite.

Harmonieuse est la Voix du Silence immaculé  
qui est Dieu.

Il n'y a pas de fin,  
il n'est pas de retour,  
tu es Cela qui ne respire plus,  
Cela qui ne recherche point,  
Cela que rien jamais ne trouble,  
tu es Cela infiniment.

Comment dire Cela ?  
Et cependant tu sais très bien  
que Cela est plus vrai que les mondes,  
plus vrai que les réseaux habiles de tes phrases,  
plus vrai que l'étreinte de l'amour  
et que l'immobilité de la mort.

Tu ne remues plus et tu es.  
Ce n'est pas une extase, ni une absence.  
Tu es et cela suffit pour apaiser  
toutes les nostalgies des millénaires.

Tu es, la Lumière qui t'envahit,  
l'Amour qui rayonne de toi,  
la Béatitude qui te pénètre,  
la Vérité qui ne Se renie jamais.

Tu es, Cela tu es...  
Tel une flamme du grand Feu  
Où tout est consommé.

Lui... Cela... quel est-Il ?  
Il est ce grand Soleil en toi  
qui S'éblouit de Sa propre substance,

Il est cette Conscience en laquelle  
tu t'échappes et à qui rien n'échappe.

Il est la Loi de qui la soumission  
est la fille bien-aimée.

Il est ce monde et au delà  
qu'Il enveloppe et qu'Il pénètre.

Très loin, très au-dessus de toutes les rumeurs  
de ta conscience,  
il est un moment sacré  
où tu pénètres tout à coup dans l'Infini,  
un soulagement, une épreuve suprême  
de paix et d'abandon  
où tu redeviens tout à coup  
la Présence éternelle.

Tel Il est. Lui... Cela...  
qui ne Se nomme pas  
et qui prête à chacun,  
à chaque terre, à chaque aurore  
un peu du Nom qu'Il n'a jamais porté.

## La Légende de Samoura

Ceci n'est qu'une histoire comme toute la vie d'ici-bas, au fond, n'est qu'une grande histoire. Mais si les personnes, les lieux et les objets sont imaginaires, issus de l'inspiration même qui a conçu le tout, l'aventure qu'ils encadrent est réelle. Beaucoup d'entre les hommes l'ont vécue et la vivent. Beaucoup la vivront encore, nouant la chaîne ininterrompue et variée d'un témoignage unique.

## DEUXIÈME APPENDICE

### LA LÉGENDE DE SAMAROÛ

#### I

Au bord du désert calme est un village appelé Samarou. Un nom léger qui chante comme le vent du soir quand il glisse sur les collines, déployant sa caresse ailée jusque dans les forêts de bambous. On dit que les nomades qui, les premiers, voici bien des siècles, ont arrêté là leur marche pour y planter leurs tentes, entendirent durant la nuit un murmure prodigieux apporté d'au delà les sables immenses par la voix presque ensevelie de la mer : « Samarou ! Samarou ! » c'est-à-dire « le Sentier ». Plus tard, lorsque le village fut construit, ce nom lui resta comme un emblème.

Aujourd'hui, tandis que les femmes, à la rivière, lavent le linge et que les hommes, dans les champs, cueillent le riz, le petit Djan, juché sur la plus haute des collines qui élèvent à l'est de Samarou leur rempart protecteur contre les tempêtes de sable, plonge son regard dans l'étendue éblouissante du désert et dans le bleu ardent du ciel. Ses deux mains enfoncées dans les poches de son pantalon de cotonnade jaune, le visage grave, il scrute l'immobilité du Silence ouvert devant lui. L'Infini concret du désert le frappe au cœur comme une flèche : « *Tel est Dieu !* » Certes, il sait que le désert n'est pas illimité ; le pandit qui chaque semaine vient au village pour y instruire les jeunes gens, lui a enseigné qu'un chameau

qui marcherait dans la direction du levant durant quarante jours et quarante nuits parviendrait à une autre terre habitée par d'autres hommes. Cependant pour lui, petit rêveur bravant le secret des distances, le désert est l'Infini. Djan éprouve à le contempler ainsi longuement une sorte de vertige, ou plutôt il a la sensation de pénétrer par toute sa personne dans la vastitude qui le submerge. Il lui semble que son propre corps n'a plus de limites, qu'il s'est dilaté, allégé, et qu'il est devenu lui-même l'immensité dont le désert lui a communiqué la fascinante saveur.

Djan ne peut pas admettre que Dieu soit un mystère. Lorsque le vieux pandit lui parle du Seigneur suprême comme de l'Insondable, de l'Impénétrable et de l'Ineffable, de toute son âme tendue vers les extrêmes chants de l'Infini, il pressent que Dieu Se touche et Se voit, avec des sens encore ignorés, dans un embrasement de joie et de perfection. Car Dieu, se dit Djan, doit être Ce qui se reconnaît un jour infailliblement, par chacun en son temps.

L'enfant a parlé à sa mère du vertige que lui procure la contemplation du désert et elle lui a répondu : « Maintenant ce malaise t'étonne, mais tu t'habitueras à lui, tu en découvriras l'origine et puis tu connaîtras des choses bien plus grandes encore. »

## II

Djan a dix ans. Il n'est pas né à Samarou, mais il n'était encore qu'un bébé lorsque ses parents, venus du Nord, sont descendus dans le pays du fleuve bleu afin d'y chercher un climat plus doux. Son père est paysan. Il possède à l'heure présente l'une des jolies fermes du village, douze vaches superbes et des terres fécondes. Sa mère est la femme la plus taciturne de Samarou. Jamais on ne l'entend interrompre une conversation, ni rire librement comme font les paysannes de l'endroit. Le plus souvent, quand on lui parle, elle écoute

en silence et se retire ensuite avec, dans ses grands yeux calmes, un sourire charmant. Elle se nomme Nati. Sa santé délicate ne lui a pas permis d'avoir plus d'un enfant, et elle vit chez elle, dirigeant sa maison avec discrétion et douceur. Sa retraite favorite est auprès de l'autel des ancêtres où, durant bien des heures, elle reste parfois assise les mains jointes et le regard baissé. Son visage est alors tellement serein qu'il semblerait de pierre s'il ne passait sur lui une vie indéfinissable, un souffle de vision et de beauté qui l'anime secrètement depuis les profondeurs d'une âme riche d'elle-même. Pour Djan, il est l'incarnation vivante de l'Intelligence. « Maman comprend tout, dit-il à ses petits camarades, c'est pour cela qu'elle se tait. »

Le culte que célèbre chaque jour la famille est très simple : des hymnes, parfois des danses, des prières, des offrandes de fleurs, de fruits et de beurre fait avec la partie la plus pure du lait, car il est le symbole matériel de l'extase suprême, Soma, comme la syllabe Aum, silencieusement répétée dans le cœur, en est le symbole spirituel. Les parents de Djan parlent très peu de Dieu ; jamais il ne Le lui ont représenté sous tel aspect particulier plutôt que sous tel autre. Sa mère a coutume de dire : « Habitons nos enfants à s'ouvrir librement à tout ce qui est beau et vaste, car la beauté et la largesse d'esprit sont des chemins qui conduisent à la Vérité. Une intelligence et un cœur bien accordés trouvent Dieu tout naturellement. »

Djan aime passionnément sa mère, et le matin, de très bonne heure, quand il s'incline devant elle afin de recevoir sa bénédiction quotidienne, il sent se lever en lui une telle tendresse qu'il en oublie le salut qu'il doit réciter. Un jour sa mère l'a interrogé à ce sujet : « Pourquoi es-tu distrait aujourd'hui, Djan ? — Mère, lui a répondu l'enfant, la joie de vous contempler est si grande qu'elle étouffe les mots dans ma gorge. Et je m'en retourne plus heureux de n'avoir rien dit puisque ainsi j'ai éprouvé tant de ferveur dans mon âme. — Fais ce que te dicte ton âme, elle est ta meilleure

conseillère. » Depuis lors Djan, devant sa mère, à l'heure sacrée de la bénédiction, n'a plus jamais parlé. Et dans le silence de leur méditation commune il a conquis une joie inconnue, celle de l'amour qui se confond dans la Conscience unique.

## III

A l'angle nord de Samarouï est le temple. Il est dédié à Sarasvatî, la jeune et gracieuse déesse de la perfection. Le prêtre qui en prend soin et préside aux offices rituels est un moine simple et bon, d'une humilité rayonnante.

Quand on suit le chemin qui contourne le temple et s'éloigne des derniers jardins de Samarouï, l'aspect du paysage change bientôt. L'herbe est plus rare, les arbres sont moins hauts, le sol devient plus âpre et plus dur ; la rocaïlle remplace le sable et l'air est plus vif. C'est la montagne de Divâ. A son sommet se trouve une grotte où demeure un ermite, un saint, un de ces hommes qui ont renoncé à tout avantage terrestre afin de se consacrer à la seule adoration du Seigneur. Il porte une robe de couleur ocre et s'appuie en marchant sur un bâton. Nul ne connaît son âge et nul ne se souvient de l'époque où il s'installa dans la grotte de Divâ. Pour les habitants de Samarouï il fait partie de la vie de la terre et des hommes et sa présence est comme un signe de bénédiction. Chacun s'empresse de lui remettre ce qu'il a de meilleur lorsqu'une fois par mois il descend de sa retraite pour recueillir l'aumône de sa nourriture ou de son vêtement, ainsi que le lui permet la loi du *sannyâsa*.

On est aux premiers jours de l'automne, les récoltes sont rentrées, dans les champs les troupeaux goûtent la fraîcheur des derniers regains. Djan vient de quitter son père qui, tout en tressant de la paille fine, a l'œil sur ses bêtes. Là-haut, loin encore, un petit point rouge s'est montré : c'est l'ermite. L'enfant l'a reconnu et, sans hésiter, il est parti à sa ren-

contre, il a dépassé le temple et s'élançe dans le sentier de plus en plus étroit qui gravit la montagne. Parvenu au pied d'un arbre très vieux dont les branches tordues et longues étendent largement leur feuillage, il s'assied et il attend. Bientôt l'ermite paraît, il aperçoit l'enfant qui s'incline en signe de respect, et il s'approche de lui.

« Bonjour petit Djan. Tu as grandi depuis que je t'ai vu. »

Djan baisse la tête. L'ermite l'intimide ; c'est la première fois qu'il l'aborde de si près. Il a des yeux tellement brillants qu'on dirait qu'ils brûlent quand ils vous regardent.

« Que faisais-tu là, Djan ? » reprend l'ermite.

« Je... je vous attendais », bégaie l'enfant. — « Et que voulais-tu de moi ? — Rien ! »

La voix de Djan n'est plus qu'un souffle, ses genoux tremblent et son cerveau bourdonne : il ne sait vraiment plus pourquoi il est venu là si précipitamment à la rencontre du saint.

« J'avais seulement envie de vous voir », achève-t-il enfin.

Il y a un silence. L'ermite contemple l'enfant, puis il pose sa main sur ses cheveux et dit lentement :

« Ta mère est pleine de sagesse, Djan, et c'est une promesse pour toi. Souviens-toi de cela toute ta vie. »

Encore un temps et l'homme continue sa route sans se retourner.

Djan n'a pas bougé. Appuyé contre le tronc de l'arbre, il ressent encore la pression des doigts secs dans sa chevelure. Il lui semble que ce contact, pourtant si doux, a enflammé son crâne et que celui-ci craque, se fend et s'ouvre enfin comme une porte violemment poussée. L'élan venait du dedans de lui, roulant sur lui-même comme une marée, emportant tous les obstacles sans ralentir sa marche un instant. Et cependant Djan sait très bien que c'est l'attouchement du saint qui l'a fait naître en lui.

Maintenant il n'a plus conscience de ce qui l'entoure. Le sol, l'arbre, le ciel et l'heure ont disparu, ses yeux se sont

fermés. Son corps est raide, immobile, insensible, comme vissé par un pouvoir intérieur. Il restera planté ainsi durant des siècles si rien ne vient le déranger. Djan sait de tout son être qu'il « voit » pour la première fois avec des yeux qui ne s'étaient encore jamais ouverts en lui. Et il sait que ce qu'il voit est réel, beaucoup plus réel que tout ce dont il vient de perdre la conscience et qui, jusqu'ici, avait seul une réalité pour son regard.

Après la tombée de la nuit, l'ermite, qui a fini sa tournée, reprend le sentier de la grotte de Divâ. Il trouve l'enfant où il l'avait laissé et, de nouveau, pose sa main sur sa tête. Lorsque Djan en prend conscience, il entend la même voix paisible lui dire : « Cela suffit pour aujourd'hui. Retourne à présent auprès de ta mère, car longtemps encore c'est elle qui te guidera. Ton nom est désormais Râmadjan. Que le Seigneur soit béni ! »

Et tandis que dans le silence et l'obscurité les pas réguliers du vieillard scandent un temps devenu infini, Râmadjan, ivre d'une joie qu'il ne peut plus porter, s'effondre en sanglotant au pied de l'arbre et l'étreint de ses deux bras en disant : « Mon ami, tu étais un arbre sacré<sup>1</sup>, le vœu le plus sincère de mon cœur est exaucé : j'ai vu Dieu, j'ai senti Dieu plus réel que moi-même. Je ne suis plus Djan, je ne suis plus moi, je suis toi, je suis tout ce qui existe et la flamme brûlante de l'amour divin s'est allumée en moi ! »

## IV

Depuis ce jour la vie de Râmadjan est complètement transformée. Pour lui Samarou a conquis sa signification, il est le chemin qui conduit à l'Infini, le dernier élan de l'âme au seuil de la Vision, l'ultime coupe offerte par l'homme au

1. Kalpataru : La tradition veut que celui qui médite sous un tel arbre y réalise ce qu'il cherche.

brasier du Désert. Tout ce qui brille à ses yeux est une fleur de l'amour divin, tout ce qui s'éclôt dans son cœur est une offrande à son Seigneur.

Au soir de la première révélation, l'enfant courut à la maison pour y rechercher sa mère qu'il trouva, comme de coutume, auprès de l'autel. Immobile, les yeux fermés, elle méditait et ressemblait aux statues de Bouddha que l'on voit dans les temples. Râmadjan s'assit à côté d'elle et se mit à méditer lui aussi. Il lui communiqua de cette manière tout ce qu'il venait de vivre et découvrit par là un langage nouveau qui, sans parole, dit exactement ce qu'il faut dire. Quand il rouvrit les yeux, il s'aperçut que sa mère le regardait. Son calme était si profond et la lumière répandue sur ses traits était si éblouissante, que l'enfant en reçut un choc violent. Il eut un vertige et crut qu'il allait se trouver mal. Mais la douceur souriante du regard de sa mère le retint au bord de sa faiblesse. Il surmonta ce premier recul de la chair devant l'immensité de Dieu entrevue, toute proche, et comprit que sa mère avait pénétré le cœur de la Connaissance et que ses yeux rayonnaient de l'Intelligence qui l'anime. Sans un mot il lui remit sa volonté entière et lui confia dans la paix les rênes de son initiation.

Le lendemain, une fois terminée la méditation du matin, Râmadjan se rendit au temple pour y consulter le prêtre. Il le trouva plongé dans une ardente contemplation et, sans le déranger, il s'installa auprès de lui pour se concentrer à son tour. Peu à peu le silence qui les enveloppait tous deux fut habité par un autre silence, insondable et vivant de milliers de mots qu'on n'entend pas mais dont la connaissance et la signification vous sont données tout à coup, le Silence qui est comme l'espace matériel où se rencontre l'âme avec son Dieu.

Râmadjan perçut ce silence et il s'y livra passionnément. Son être s'épanchait et se dilatait en Lui comme le poisson s'ébat joyeusement dans l'eau ou l'oiseau dans les airs. Il s'y reconnut dans le climat réel de son intelligence et il apprit ceci :

« Au seuil du désert est la Perfection. Adore, adore Sarasvatî, la Parfaite, et prosterne-toi devant Elle sans te lasser. Si tu veux conquérir l'Absolu il faut que ton être entier soit devenu parfait. »

Lorsque Râmadjan sortit de sa contemplation, il s'aperçut que le prêtre avait disparu. Il le chercha et le découvrit dans le jardin du temple en train d'arroser ses fleurs, car le soleil avait tourné.

« Pourquoi travaillez-vous à présent, questionna l'enfant ?

— Et pourquoi parles-tu, lui répliqua le prêtre un peu bourru ? Je fais ce que tu devrais faire toi aussi à cette heure. »

Râmadjan demeura un instant interloqué. Puis il comprit. Il s'élança dans la direction des champs et y rejoignit son père en train de garder le troupeau.

« Père, lui cria-t-il, remettez-moi votre bâton, je vous prie. Je garderai seul les vaches désormais.

— Fais comme tu voudras, mon enfant », lui répondit son père. Et il le laissa.

v

Durant de longues heures Râmadjan contemple le travail minutieux et lent des vaches lorsqu'elles broutent l'herbe parfumée, boivent l'eau de la fontaine puis s'installent pour mâcher et remâcher patiemment tout ce qu'elles ont mangé. Il observe le jeune taureau qui les poursuit, s'ébat, s'irrite et s'exerce périodiquement à lancer son appel impérieux. Comme saisi de nostalgie, il s'arrête soudain, tend son col déjà lourd vers l'infini et cherche dans son âme le cri exact de sa race. Sa mère alors détourne un peu la tête et le regarde. Il a réalisé un progrès, son petit ; un jour il sera devenu un taureau redoutable. L'accent juste de sa force est gravé en lui.

Râmadjan écoute le taureau et sent s'éveiller en lui l'écho d'une autre puissance. L'espace de son cri, par-delà les déserts

vastes et les cieux étoilés que nul ne sonde, s'en va jusqu'aux confins d'une âme sans limites qui est l'Ame de tous, l'Atman inaltérable. Le jeune yogin découvre lui aussi, pas à pas, les résonances de sa race et l'autorité de sa vraie nature. L'enfant aux rêves encore flous fait place à un être impérieux et précis dont les élans sont scandés par le rythme des mantras. Durant des heures, les yeux sereins mais fixes, la houlette à la main, assis à terre ou sur un caillou, il égrène, lèvres closes, les formules sacrées que sa mère lui enseigne. Il en pétrit son cœur et son esprit, il en remplit ses membres et son corps dont il mesure ainsi la vigueur et dirige l'épanouissement. Il marque ses instants de syllabes muettes si fortes qu'elles font naître en lui une compréhension sans cesse élargie de toutes choses. La patience des sages le pénètre peu à peu et leur persévérance l'habite, inlassable et secrète, tenace comme le serpent qui attend de longs jours l'épuisement de sa proie.

Au village, la joie de ses camarades est pareille à un chant léger, en mille notes claires, où Râmadjan discerne le rire du Seigneur Krishna. Un soir que l'un d'entre eux sautait autour de lui, raillant gaîment son air absorbé, il se jeta à ses pieds, sans plus savoir ce qu'il faisait ni pouvoir maîtriser son impulsion, et les couvrit de baisers en s'écriant :

« Krishna, mon Seigneur, Krishna, mon Compagnon et mon Ami ! »

Un silence se fit. Les enfants, remués jusqu'au plus profond de leur cœur, contemplaient avec admiration et envie celui dont les yeux avaient été dessillés.

« Il a vu Krishna en l'un de nous, dirent-ils ensuite. Bientôt il ne verra plus que Dieu seul partout où il ira, il sera pareil au saint de la montagne de Divâ. »

Et, à partir de ce jour, ils le considérèrent avec un grand respect.

Cependant Râmadjan, très troublé par ce qui venait de lui arriver, se rendit auprès de sa mère ; elle était en train de pétrir de la pâte et elle chantait.

« Mère, lui dit-il haletant, mère, j'ai vu Krishna, mais ce n'était pas lui ; j'ai cru seulement le voir en mon camarade et quand je suis revenu de mon extase, je me suis bien aperçu que je m'étais trompé. »

Natî s'interrompit un instant et regarda son fils avec un sourire joyeux.

« Crois-tu, grand nigaud, dit-elle enfin, que les hommes seraient si tristes s'il étaient capables de se méprendre comme tu viens de le faire ? Ta joie, quand tu as vu Krishna, n'était-elle pas réelle ? Et la nostalgie qu'elle laisse en toi maintenant que tu es revenu à un monde moins parfait, n'est-elle pas une preuve ? Va, Râmadjan, recueille comme autant de perles précieuses dans ton cœur des méprises semblables. Et le jour viendra où tu n'en redescendras plus, où la terre, les hommes et le ciel seront pour toi le Seigneur Lui-même. Tu n'y verras plus que Lui, tu n'y entendras plus que Lui dans une adoration continue et heureuse. Alors seulement tu connaîtras la vie et tu l'aimeras d'un amour très grand. Alors seulement tu agiras bien et ta présence parmi nous sera devenue un don du Seigneur. »

Râmadjan remercia sa mère et regagna le troupeau qui l'attendait. Toutes les bêtes étaient là. Leur berger les compta et il lui sembla, en les caressant une à une, que leur regard étincelait d'une joie céleste. Il s'allongea dans l'herbe et perdit conscience de ce qui l'entourait. Une Lumière éblouissante avait envahi l'espace. Elle était entrée en lui et avait annulé sa propre forme. Tout ce qu'il ressentait était un picotement sur les yeux, comme si l'éclat trop intense de ce Jour inconnu les blessait. Au bout d'un instant un choc violent le secoua dans le bas du dos et ce fut comme une fusée s'élançant en ligne droite à travers son épine dorsale, sa gorge et son arrière-nez pour parvenir entre ses sourcils à l'endroit précis où les sages rishis placent l'œil de la connaissance ; là elle s'arrêta et éclata en un bouquet de scintillements. Raide et insensible, Râmadjan souriait d'un sourire surnaturel. Il vit

apparaître une forme devant lui, blanche, haute, assez proche. Certes, il eût pu la décrire, mais son contour était bien peu de chose en regard de la certitude bienheureuse qu'elle versait en lui. Il buvait sa lumière et aspirait son intelligence comme un feu qui a dévoré tout le reste. Puis il perçut, dans sa vision, la salutation de Shiva qu'il ignorait encore :

« Aum namah Shivâya, devant Toi je me prosterne, Seigneur Shiva. »

Il en apprit l'accent, le sens et il comprit que le Seigneur Shiva avait déposé en lui sa puissance.

Quand il revint à lui, Râmadjan s'écria :

« Je suis Shiva, je suis Shiva, Shiva, Shiva ! »

Le croissant de la lune naissante le contemplait.

« Il est l'un des emblèmes du dieu, songea l'enfant ; l'heure matérielle des saisons n'est ainsi pas étrangère à l'heure spirituelle des dieux. L'une et l'autre opèrent ensemble pour ceux qui vivent en yoga, et révèlent leurs symboles sur les divers échelons de l'Existence. »

Il chercha du regard le taureau et le trouva couché juste en face de lui, sous un arbre, masse noire dans le crépuscule, immobile, les yeux clos. Râmadjan comprit que lui aussi méditait et que de leur contemplation commune était née en lui une conscience de vie nouvelle. Râmadjan était devenu le taureau <sup>1</sup> qui, un jour, s'imposerait aux hommes, Shiva, le créateur divin, celui qui enfante sur terre la vision des dieux.

## VI

Après cela Râmadjan connut la fatigue qui succède fréquemment aux grands envols spirituels. Au cours de ses méditations il était pris de nausées violentes et sa tête se refusait à toute concentration. Un dégoût profond s'était emparé de

1. L'un des pouvoirs de manifestation de Shiva.

lui. Les dieux magnifiques auxquels il vouait un amour si ardent l'exaspéraient par leurs exigences et leurs caprices d'apparence souvent contradictoire. Les mantras qui, durant des mois, avaient versé dans son cœur leur miel de joie, de certitude et de paix, se transformaient en un tourbillon automatique et vide dont il ne parvenait plus à se rendre le maître, le laissant ensuite épuisé et triste comme après une danse maudite.

Râmadjan n'avait pas osé avouer à sa mère son état douloureux. Il la fuyait, errant au hasard des sentiers et des ombres pendant les longues heures du crépuscule. Il s'efforçait de ne songer à rien, d'oublier tout ce qu'il avait appris, tout ce qu'il était devenu, sentant de cette manière seulement lui revenir un peu de sérénité. A d'autres moments, il s'attardait auprès de son père, l'observant dans ses travaux, et il lui envoyait la sûreté calme et, semblait-il, sans effort de pensée que donnent les tâches paysannes. Le troupeau lui plaisait par ses formes et ses évolutions rêveuses, il en goûtait la poésie charnelle et les couleurs dans les tons changeants du jour. Il aimait les nuages qui lui cachaient l'azur ou les étoiles. Mais il s'obstinait à ne plus voir la lune ou le taureau, car leur présence le consumait.

Une souffrance presque insoutenable était en lui. C'était comme une soif si vive qu'elle avait desséché sa gorge et ses poumons jusqu'à son âme. Aucune nourriture ne lui convenait plus et, la nuit, il ne dormait pas. Des angoisses subites et irraisonnées le trempaient de sueur et le doute le cernait tel un ricanement d'hyène, de tous les angles d'une obscurité qu'aucun rayon ne trouait plus.

Ce fut à l'un de ces instants que sa mère vint le trouver. Depuis de longues années Natî n'avait plus franchi le seuil de la chambre de son fils. Elle respectait ce lieu comme un sanctuaire et veillait à ce que rien ne vînt en troubler le silence et la liberté. Aussi Râmadjan conçut-il de cette visite inattendue un très grand émoi. Il sursauta en s'écriant :

« Maman ! » Puis, dans un abandon subit, il se renversa contre la muraille en sanglotant.

Natî s'assit à terre. Elle posa sa lampe au chevet de l'enfant dont elle se mit à caresser doucement la chevelure noire et humide, et attendit que le torrent des larmes s'apaise un peu pour demander :

« Djan, mon tout petit, qu'y a-t-il de si douloureux dans ton cœur ? »

« Mère, cria Djan hors de lui, je suis malheureux, plus malheureux que le tigre affamé que cerne la forêt en feu et qui n'a plus d'autre espérance que de se laisser périr dans les flammes. J'ai soif et rien ne me désaltère, j'ai faim et rien ne me rassasie, je suis las et l'insomnie brûle mes yeux, je suis seul et nul ne m'atteint plus. Ah ! combien j'étais heureux autrefois, avant d'avoir rencontré le saint de la montagne de Divâ, avant de l'avoir vu face à face et d'avoir senti ses doigts sur mes cheveux ! Depuis lors j'ai vécu mille siècles et leur connaissance est sur moi comme un fardeau qui m'écrase et m'empêche de respirer les parfums légers de la vie. »

Natî ne répondit pas tout de suite à l'aveu de son fils. On eût presque dit qu'elle ne l'avait pas écouté mais qu'elle regardait au delà de ses paroles vers quelque chose qui la captivait. Elle semblait distraite et attentive à la fois. Son sourire était sur son visage comme le ton délicat d'un lotus et lui donnait une radieuse fraîcheur. Râmadjan s'en aperçut et les battements de son cœur se calmèrent.

« Demain, dit-elle enfin, l'aube sera belle. Pars avec elle, gravis le sentier qui monte sur la montagne de Divâ et va trouver le saint dans sa grotte. Fais ce que nul autre ici à Samarou n'a osé faire jamais. Car tu en es digne. »

Puis, sans ajouter un mot, Natî se leva, prit sa lampe, se pencha sur son fils qu'elle baisa au front, et se retira comme l'eût fait une figure de songe ; Râmadjan ne s'aperçut même pas que la porte s'ouvrait et se refermait sur elle. Il s'était endormi d'un sommeil profond.

## VII

A l'aube, la montagne de Divâ est bleue. Elle retient de la nuit sa transparence veloutée tandis que la blancheur des premiers rayons du soleil l'auréole. Les oiseaux y chantent d'abord un hymne exubérant, puis, quand les pentes reverdissent sous la fraîcheur de la rosée, ils se taisent soudain, en un commun accord de silence. Ce silence est l'un des phénomènes les plus imposants qui soient. Il est connu jusque très loin dans la région ; on le redoute et le vénère à la fois, et la légende veut que seules les âmes très robustes soient de taille à l'affronter. Voilà pourquoi aussi le saint qui depuis tant d'années vit dans la montagne de Divâ est si profondément respecté.

Ce matin-là, il faisait encore froid lorsque Râmadjan s'engagea dans le sentier caillouteux où il avait croisé l'ermite voici près de neuf mois. Il reconnut l'arbre sacré qui avait abrité sa première révélation divine et, à sa vue, la joie lui revint. Il se sentait léger. Le sommeil de la nuit précédente l'avait reposé et l'apparition de sa mère lui revenait comme une bouffée de bonheur. D'où lui venait à elle cette sérénité inaltérable et si puissante qu'elle pouvait se transmettre en quelques instants à un être aussi tourmenté qu'il l'était la veille ? Chez elle tout semblait sans effort. On ne lui avait cependant point fait la réputation d'une sainte. Certes, on l'aimait et on la respectait à Samarou comme dans les villages à l'entour, on la consultait fréquemment et on admirait sa réserve et sa piété sans défaut. Mais elle vivait pareille à toutes les femmes, s'occupant de son mari, de son enfant et de sa maison, et nul ne lui connaissait de pratiques excessives. Elle méditait ainsi que toute épouse soucieuse du bien-être de sa famille et de la tradition doit le faire. On ne lui attribuait point d'extases ou de visions exceptionnelles. Natî était une femme parfaite. *Etait-ce tout ?* Quelque chose, dans le plus secret de son âme, avertissait Râmadjan que sa mère était plus

que cela, beaucoup plus, mais qu'il était de son destin de n'en rien faire paraître. Son rayonnement agissait comme agissent les fleurs admirables du Seigneur, les ciels de béatitude ou les strophes sacrées des Védas. Il était aussi naturel et imprévisible, aussi infaillible et abondant, et la divinité de sa source demeurait également cachée. Natî savait qui elle était et ce qu'elle faisait sur terre. De cela Râmadjan était certain. Son calme et sa joie en toutes circonstances ne pouvaient provenir que d'une Vision dont la profondeur et la continuité lui échappaient, à lui, totalement encore. Qui sait, sa mère était peut-être plus puissante que le saint de la montagne de Divâ, d'une essence plus haute et d'une destination plus merveilleuse ?

Tandis qu'il montait, le chant des oiseaux se tut. Râmadjan ne s'en aperçut pas tout de suite. Le rire étincelant qui depuis plus d'une heure jaillissait de tous les arbres, s'éteignit peu à peu comme une fusée qui se perd dans les splendeurs du ciel et finit par se confondre entièrement à elles. Le jour était là, magnifique, sur les rocs nus et blancs, alors que la plaine reposait encore dans l'obscurité. Râmadjan s'arrêta, le souffle coupé. Durant quelques secondes il demeura sans conscience puis, tout à coup, il comprit : c'était le Silence de Divâ qui venait de le frapper en pleine poitrine. Il chancela, ses jambes ne le portaient plus et il tomba, roulant quelques mètres sans pouvoir se retenir. Il parvint cependant à se raccrocher à une racine et il s'assit. Le Silence de Divâ ! Comment n'y avait-il pas songé avant de s'aventurer ainsi follement à sa rencontre ? Ce Silence que nul ne supportait sans avoir été préalablement purifié par l'Oubli parfait, comment osait-il, lui, l'aborder face à face et tout seul ? Râmadjan fut saisi de l'envie de fuir, de regagner au plus vite le village et ses vaches. Mais il se souvint que l'ordre de monter lui venait de sa mère. Il se releva donc et se remit en marche. Son cœur battait si fort qu'il lui semblait une sonnerie intolérable dans la sérénité inmatérielle de ces lieux.

Pas une feuille ne bougeait, pas une branche, pas une aile

ne remuait dans l'air immobile. Le ciel, d'un bleu si limpide et si profond qu'il semblait transparent et impénétrable à la fois, étalait au-dessus de la cime de Divâ sa voûte calme et sans limites. Le sentier se perdait dans un contour infini et Râmadjan ne le sentait plus sous ses pas. Il avait la sensation d'avancer dans le Vide d'une Solitude immense. Ses yeux étaient embués de Lumière, toutes les choses lui apparaissaient dans une brume bleue et blanche qui les enveloppait de son auréole. Kaivalya, la grande Solitude yoguïque, s'était abattue sur lui telle un oiseau de proie et le serrait dans ses griffes de feu. Une paix inexprimable avait fait place à l'altération haletante de son cœur. Râmadjan baignait dans la Présence universelle, il sentait rouler autour de lui les astres et les mondes, les âmes innombrables au sein de l'Ame unique qu'il était devenu. Toutes les fibres du cosmos se reliaient en lui. Il en tenait le secret, les vibrations et l'immobilité sans bornes. Seul au centre de Tout, pivot d'un temps et d'un espace devenus ineffables, Râmadjan était à la fois le milieu et le contour, le chemin qui s'évade et celui qui relie, l'Indivisible et l'inépuisable Mouvement. Alors, grandi si démesurément qu'il embrassait d'une seule vision l'au-delà de toute conscience, il reçut dans son cœur la révélation de la Présence de Dieu.

« Dieu est ! Dieu est ! »

Du tréfonds de son âme le chant bienheureux montait, insistant, grossi peu à peu par la clameur joyeuse de son être entier et du temps et du lieu qui l'entouraient.

« Dieu est ! Dieu est ! »

Sur la voie rocailleuse du yoga, Râmadjan avait conquis l'Oubli parfait. Il avait cessé d'être Djan et cessé d'être Râmadjan. Sa personne humaine extraite de l'Existence Divine avait cessé de s'opposer à Elle afin de se fondre à nouveau en Elle qui Est Tout Ce qui Est. Il avait perdu la conscience de son ego ; la possession charnelle de son corps et de ce qu'il renferme, sentiments, intelligence et vouloir, était deve-

nue inexistante pour lui. Etendu sur l'herbe rieuse, les yeux clos, les membres inertes, il reposait dans la plénitude recueillie de sa victoire. Et son corps anéanti rayonnait.

Quand il revint à lui, incapable encore d'un geste ou d'un mot, le saint le contemplait, les traits altérés par la joie. C'était le soir, douze heures s'étaient écoulées sans que Râmadjan en ait eu conscience. Le Jour dans lequel il était entré avait noyé en lui les notions habituelles du temps et de l'espace. Il regarda le saint et, paisiblement, il sourit.

« Tat Sat, je suis Lui », murmura-t-il d'une voix perdue encore dans l'extase infinie.

Au bout d'un instant, le saint répondit :

« Mon fils, mon enfant ! »

Râmadjan le fixa, puis il comprit. De leurs regards muets et fondus l'un dans l'autre avait coulé le suc d'une transmission ineffable. Le saint, sachant que le moment de sa disparition matérielle était venu et ayant reconnu dans cet enfant le fils spirituel de sa force, lui avait remis le flambeau divin afin qu'il le porte plus loin sur la terre où il devait brûler d'une vie nouvelle. Puis il lui dit :

« Dors à présent, Râmadjan. Il sera temps de reconnaître en toi tout ce qui vient de t'arriver. Le voile divin est tombé. Le Silence de Divâ sera désormais ton silence. Tu œuvreras en Lui et tu en découvriras la puissance. »

Et Râmadjan, le libéré-vivant<sup>1</sup>, s'endormit d'un sommeil sacré. Au-dessous de lui, dans la plaine, Samarou reposait, secrètement ému par la grandeur du jour dont la fin approchait.

## VIII

Durant sept semaines Râmadjan demeura auprès du saint. Il apprit de lui de nouveaux mantras, un grand nombre d'hymnes védiques, il entrevit les mystères des Tantras,

1. Jivan-munta.

écouta les Upanishads et se perfectionna dans la méditation. Plus de seize heures par jour ils travaillaient sans relâche, oubliant souvent de manger et même de dormir. Ensemble ils parcouraient les sentiers mystiques dont la cime de Divâ était comme le tracé matériel.

Puis le saint lui dit :

« Retourne maintenant à Samarou, Râmadjan. Tu remonteras ici quand je n'y serai plus, car ce temps n'est pas loin. »

Râmadjan redescendit de la montagne. A mesure que la plaine se découvrait davantage, que l'air devenait plus lourd et la route plus molle, il se sentait plus las et plus près de pleurer.

« Divâ, ô Divâ, murmurait-il, pourquoi dois-je te quitter, abandonner mon père que la Mort attend ? Je n'entendrai donc plus sa voix égale et douce m'enseigner Dieu et l'Univers comme nul ne le fait ? Cette voix était comme un Hymne dans ton Silence, comme une source aux accords toujours clairs dans la limpidité d'un temps qui ne connaissait pas de fin. Combien mon âme est orpheline aujourd'hui ! Combien la solitude qui m'attend paraît sombre au sortir de la Solitude radieuse où j'ai vécu ! Là-haut je vivais Dieu avec chaque battement de mon cœur, chaque mouvement de mes lèvres et chaque vœu de mon âme. Je retourne à présent au pays où sont les ombres et les lumières changeantes et accouplées, afin d'y verser pas à pas l'éclat d'un Jour qui n'a plus de contraire, la paix d'un cœur qui n'a plus de tourments, la joie d'une âme qui n'est plus humaine, la bienveillance d'un amour qui ne connaît plus de passions. La chaleur de la chair est devenue en moi une faiblesse et ses tressaillements une erreur. Ivresses glaciales des sommets de Dieu, comment vous comprendrai-je encore mêlées à un langage qui n'est plus le vôtre que de très loin, parmi les travaux dont l'ardeur est nécessaire pour être le chemin qui reconduit à vous ? »

Parvenu en face de Samarou, Râmadjan s'agenouilla et se prosterna plusieurs fois le front contre terre et les mains étendues devant lui, la paume touchant le sol, et il salua

Hanumân, le serviteur parfait de Dieu. Quand il se releva il avait compris que la voie qu'il allait suivre désormais serait celle du serviteur pur et sans faute qui se penche avec tendresse sur la vie des hommes non pas seulement pour en soulager les misères mais pour en éclairer les imperfections et en stimuler les élans justes par la vision infaillible de sa piété.

## IX

Le retour de Râmadjan provoqua dans le village un bouleversement fort compréhensible. Sa disparition, voici près de deux mois, n'avait étonné personne. Les voies du yoga étaient suffisamment connues de chacun pour qu'un garçon tel que Djan, dont on avait deviné les aptitudes mystiques, puisse s'absenter sans qu'on lui soupçonne d'autre intention que celle de chercher Dieu. D'ailleurs, il avait suffi aux femmes d'observer le visage de Natî, au jour de la disparition, pour que la certitude soit entière à Samarou.

« Il est monté à Divâ, dirent-elles, afin de recueillir l'enseignement du saint. Le regard de Natî brille comme un diamant fraîchement poli et son sourire ne s'adresse plus à personne : il est tourné vers ce qui ne se voit plus avec les yeux du corps, comme s'il répondait à un éblouissement continu. Bénis sommes-nous ! Un deuxième saint demeure ici. Que Dieu l'inspire et le garde ! »

Et l'on avait vécu sans plus jamais prononcer le nom de Râmadjan, sans interroger sa mère afin de ne pas troubler sa communion certaine avec les progrès de son fils, sans chercher à savoir ce qui se passait à Divâ, dans un respect joyeux et patient comme le travail journalier. Seulement, chaque matin, Natî trouva des fleurs sur le seuil de sa maison et son mari n'eut plus besoin de rechercher des ouvriers : les enfants s'offraient à garder son troupeau tandis que jeunes gens et jeunes filles le secondaient aux champs.

Le premier qui vit Râmadjan à son retour de la montagne

fut le prêtre. Il le salua affectueusement et lui fit signe avec la main d'entrer un instant chez lui, où il lui présenta du lait fraîchement trait dans une jatte blanche, du pain, du beurre et du riz.

« Tiens petit, dit-il avec bonté, mange ceci. Depuis sept semaines, chaque jour j'ai réservé ces aliments pour ton retour. Il faut que tu reprennes contact avec la nourriture de ce monde avant de l'affronter lui-même à nouveau. »

Le visage de Râmadjan resplendissait. Il n'avait plus d'âge. Maigre, osseux et hâlé, il eût pu appartenir à un homme déjà mûr et éprouvé par les tracasseries de la vie. Mais les grands yeux noirs y luisaient comme deux étoiles et le sourire de la bouche lui donnait un air enfantin et céleste.

Au bout d'un instant le prêtre ajouta :

« Le jeûne et la méditation ont trempé et armé ton âme pour un combat digne d'un dieu. Ne méprise point, à présent, les armes de la terre. Elles te sont indispensables pour que ta parole et jusqu'à ton corps périssable deviennent invincibles ici-bas. »

Râmadjan mangea, but et se reposa auprès du prêtre qu'il remercia de tout son cœur. Puis il reprit sa marche vers Samarou.

En peu d'instants tout le village sut que le fils de Natî était redescendu de la montagne de Divâ. Chacun quitta son travail et courut à sa rencontre. L'étroite place entourée de maisons claires fut bientôt remplie de chants, de rires et de danses. La joie débordait, car pour ces gens la venue d'un saint était le bonheur le plus grand qui se puisse espérer. Seuls Natî et son mari étaient demeurés à l'écart, silencieux. Leur émotion était trop vive pour pouvoir se donner libre cours. La main dans la main, ils attendaient en tremblant l'arrivée de leur enfant.

Quand Râmadjan parut, une clameur unanime s'éleva de toutes les bouches :

« Sois béni, Râmadjan, sois béni, toi qui as gravi le sentier interdit aux impurs, sois béni, ô parfait ! »

Il se fit ensuite un grand silence, une attente pleine de rêve, de tendresse et de ravissement dont l'air vibrerait. On eût dit que les pierres et le ciel y participaient, l'atmosphère était saturée d'allégresse et d'extase.

Râmadjan s'arrêta. Ses yeux, comme des flammes parcoururent l'assistance, et il dit :

« Mes amis, je n'ai encore rien à vous révéler ni à vous donner. Je ne suis qu'un novice et j'ai beaucoup à apprendre de la terre et de vous. Souffrez que je vive ici comme autrefois, m'occupant du troupeau et des champs de mon père et m'entretenant avec vous de la piété. »

Ce soir-là, assis sur sa couche, les mains jointes entre ses genoux, Râmadjan médita longtemps. Il sentit la colonne lumineuse de la *kundalinî* monter en lui au-delà du centre du front jusqu'au sommet du crâne où elle s'épanouit en une multitude de fuseaux éclatants. Le Lotus aux mille pétales s'était ouvert. Râmadjan perçut le Lotus et la blancheur parfaite des pétales, il perçut l'immensité de l'Existence portée dans Son cœur de feu et la sérénité qu'Elle répand en un flot continu. La porte de ses sens s'était fermée. Il était plongé tout en lui, sachant qu'il avait conquis la plénitude de sa Conscience divine.

Quand il se retrouva sur le plan habituel de ses pensées, il reconnut être à l'entrée d'un pays vaste et secret, celui du difficile et lent apprentissage de la vie vécue pas après pas selon Dieu. Il s'y engagerait sans peur et il allait s'apercevoir que vivre dans l'absence d'erreur et dans l'intelligence d'une vision divine unique en toutes choses est au moins aussi laborieux que trébucher dans l'alternative obscure des constants opposés.

x

Dès le lendemain il reprit sa place auprès du troupeau. Il retrouva le taureau grandi et plus farouche, et les vaches

paisibles broutant l'herbe déjà dorée de l'été. Il se rassit avec joie sous l'arbre qu'il aimait et d'où il pouvait suivre les tons tantôt mats et tantôt brillants de la montagne de Divâ dressée juste en face de lui. Elle lui paraissait vibrante d'une vie grandiose et insondable, dépositaire d'une puissance dont la proximité, aujourd'hui qu'il en était devenu conscient, l'effrayait.

Des mois s'écoulèrent ainsi sans que rien ne vienne rompre le calme de ses méditations et la régularité de ses jours. Tôt levé, il se rendait auprès de sa mère pour la bénédiction matinale et goûtait auprès d'elle l'un des plus purs bonheurs de sa vie. Il lui semblait qu'elle versait en lui, à chaque aube, le miracle d'une ardeur toujours renouvelée, sûre de la conduite à suivre pendant la journée et du travail intérieur d'une inspiration plus éprouvée, plus ferme et plus haute. Elle effaçait, par sa simple présence et l'autorité de sa méditation vigoureuse, toute possibilité de doute, de paresse ou de recul. Sous son influence salutaire, les lassitudes se transformaient en extases et les révoltes en abandons pieux, les piétinements en ivresses héroïques et les dégoûts en repentirs féconds. Rien ne lui échappait, bien qu'aucune parole ne s'échangeât jamais entre eux à cette heure du jour. Elle connaissait l'état exact de l'âme de son fils et la guidait avec une douceur si perspicace que Râmadjan en demeurait confondu.

La sérénité quasi parfaite dans laquelle il vivait fut cependant troublée. Tandis qu'il regardait le couchant descendre sur Divâ et qu'il chantait tout bas un hymne enseigné par le saint, il vit venir à lui Nanda, l'un de ses compagnons de jeux d'autrefois. Il s'interrompit aussitôt et contempla l'intrus d'un air presque irrité. Nanda s'arrêta, intimidé, et baissa les yeux.

« Que veux-tu ? » lui demanda Râmadjan.

Nanda fit longuement attendre sa réponse ; enfin il balbutia :

« Pourquoi ne nous dis-tu rien, Râmadjan ? Pourquoi nous caches-tu le secret de Divâ ? Nous aussi nous aimerions le connaître et nous engager sur le chemin qui y conduit même si nous ne devons l'atteindre que dans dix mille vies. Nous avons soif. Pourquoi ne nous donnes-tu pas à boire, toi qui as bu ? »

Les yeux du garçonnet s'étaient posés sur Râmadjan avec une insistance respectueuse et suppliante. Son visage était très beau : les traits fins et réguliers lui conféraient une perfection presque irréaliste, la bouche enfantine pleurait, tandis que les yeux clairs ressemblaient à de l'ambre transparente et pure, absolument lisse. Râmadjan le regardait. Un bouleversement inconnu jusque-là s'était emparé de lui. Il dit :

« Le saint m'a défendu de parler, Nanda. C'est pour cela que je me tais. »

Mais l'enfant répliqua :

« Interroge-le encore, Djan ! Du temps s'est écoulé depuis ton retour. Nous avons été patients, n'est-il pas vrai ? Maintenant nous ne pouvons plus attendre, il faut que tu nous parles, que tu nous montres, à nous aussi, le chemin qui conduit au sommet.

— Qui, nous ?

— Tes compagnons d'autrefois, ceux avec qui tu aimais à jouer dans la forêt ou au bord de la rivière. Nous sommes cinq : trois du même âge que moi, une jeune fille et un vieillard.

— Un vieillard ?

— Oui. Il ne veut pas que je le nomme. Il viendra te parler lui-même si tu ne veux pas m'entendre, afin de te persuader. Il a les cheveux tout blancs et ses mains tremblent quand il les lève.

— C'est le pandit<sup>1</sup> !

— Tu l'as dit.

1. Erudit.

— Que veut-il que je lui apprenne, à lui qui sait tant de choses que j'ignore ?

— Tout ! »

Nanda avait prononcé le dernier mot avec une telle certitude et une telle ferveur que Râmadjan en fut anéanti. Que savait-il, que pouvait-il enseigner, lui si jeune encore et que les imperfections faisaient sans cesse trébucher ? Sans sa mère, que ferait-il, lâché dans la vie si vaste et si terriblement lucide de l'Esprit ? Cependant la pensée de sa mère le reconforta et il dit :

« Va, Nanda, laisse-moi à présent. Il faut que je médite durant quelques jours avant de te donner une réponse. Viens me revoir dans une semaine et je te dirai ce qu'il faut faire. »

Nanda le salua et s'en retourna tout joyeux, car il avait la conviction que Râmadjan ne les abandonnerait pas. Gambadant et chantant, il regagna le groupe qui l'attendait au village avec impatience, tandis que Râmadjan, les yeux tournés vers Divâ, sentait s'ouvrir devant lui le radieux firmament d'un univers nouveau. Il comprenait que le Silence imposé à la vie mystique était la condition d'une activité dans le monde, fervente, sûre et sage qui ne lui avait point encore été révélée. Il se souvint de son retour à Samarouï et de ce que Hanumân lui avait fait pressentir alors. Sa jeunesse serviable et studieuse devait désormais se transmuier en une maturité féconde. Pourtant il décida de demander tout d'abord conseil à sa mère.

Il le fit le soir même et lui raconta son entrevue avec Nanda. Natî écouta son fils et son regard avait une gravité inattendue chez elle, puis elle dit :

« Tu as grandi, Râmadjan, l'âge des jeux est passé pour toi et le temps de l'étude aussi. C'est le moment de te rendre utile et le Seigneur Lui-même mettra l'ouvrage dans tes mains. Ne recule jamais devant Ses ordres, mais veille également à ne point les outrepasser.

— Mère, répondit Djan, que ce doit être difficile !

— Oui, c'est très difficile au début. Mais si l'on ne se préoccupe jamais d'aucun profit, fût-il noble et pur, le travail se déroule de lui-même selon son rythme et sa loi, et il devient presque impossible de se tromper. Sois attentif au signal de départ et au signal d'arrêt. Ils se déterminent l'un et l'autre clairement pour qui sait entendre et voir au travers des événements. Ne te hâte pas, car plus la tâche est lourde plus il faut savoir se recueillir avant de l'entreprendre et durant qu'on l'accomplit. Souviens-toi aussi que nul état n'est immuable et définitif sur cette terre d'alternances. A une période d'actions extérieures peut tout à coup succéder un nouveau et long retrait au fond de soi. Nous n'œuvrons pas dans l'éternel, ici-bas, et la portée des actes est courte, la durée du travail est sans cesse entrecoupée. La méditation rejoint, elle, l'éternité, et c'est en elle malgré tout, que l'œuvre est la plus grande. »

Puis, de sa voix radieuse, Natî se mit à chanter des hymnes, tandis que ses doigts couraient sur le métier où les fils de soies vives dessinaient de joyeux coloris. Râmadjan l'observait, et il vit que les doigts de sa mère chantaient comme sa voix, que ses pieds rythmaient la mélodie et que les mouvements gracieux de sa taille en achevaient l'accord de plénitude veloutée. Il vit surtout que son visage reflétait une profonde et continuelle concentration intérieure et il comprit qu'il devait agir de même, inébranlablement fixé dans la Vision de Soi et libre, au-dehors, dans le jeu d'une harmonie où le travail est proche de la danse, riche comme elle de formes infinies, léger comme elle sur les cordes d'un chant d'adoration ininterrompue.

Lorsqu'au bout de la semaine Nanda vint retrouver Râmadjan, il eut peine à le reconnaître. Le jeune garçon auquel il s'était adressé, plongé dans sa méditation tel une statue de Bouddha dont le regard s'est fermé à tout attrait extérieur, avait fait place à un être presque mondain, cordial et gai comme le sont les hommes et non plus les enfants.

Ce changement le surprit tellement qu'il en fut désappointé. Le dieu qu'il s'attendait à revoir était redevenu un compagnon semblable à tous les autres, dont le langage n'avait rien d'exceptionnel et la tenue rien d'impressionnant. Ne sachant que dire il jouait avec sa ceinture en regardant sauter les vaches que la venue prochaine des pluies excitait.

« Assieds-toi près de moi, Nanda, lui dit amicalement Râmadjan, et dis-moi ce que tu désires.

— Raconte-moi ce que tu as vu et appris à Divâ, Râmadjan.

— Oh ! cela tient en bien peu de mots et si tu veux le savoir, je te le dirai volontiers : ne vivre que pour Dieu et par Lui, jusqu'à ce qu'on ne se souvienne plus de son propre nom !

— Tous les sages disent cela, répliqua Nanda en faisant une moue, et les pandits aussi. La Vérité n'a-t-elle donc rien d'autre à nous apprendre ?

— Non, rien d'autre. Mais parvenir à le vivre réellement, voilà qui remplit à soi seul des milliers d'existences terrestres.

— Quel en est le chemin, Râmadjan ? Nous aimerions le connaître.

— Il faut y être prêt, en toute sincérité et sans aucune retenue, et le chemin se découvre alors de lui-même. Il est différent pour chacun. Le principal est de ne point reculer devant les innombrables embûches qui nous y guettent.

— Comment t'y es-tu engagé toi-même ?

— Par la grâce du Seigneur et parce que l'heure en était venue.

— Quand sera-t-il temps pour moi, Râmadjan ? »

Le regard de Nanda brûlait d'une impatience qui toucha Râmadjan. Il se souvint de la soif qu'il avait connue et de ses angoisses. Un immense désir d'aider comme il avait été aidé l'envahit. Mais comment ? Quelle autorité, quel pouvoir avait-il pour cela ? Tandis qu'il regardait son ami, il ressentit une lourdeur sur le sommet de sa tête, comme si quelque

présence invisible en forçait l'accès afin de pénétrer en lui. Ses yeux se fermèrent d'eux-mêmes et il murmura :

« Méditons ensemble, veux-tu Nanda ? »

Les sonnailles des vaches chantaient dans l'air du soir leur chanson monotone et tranquille, un peu mêlée par le balancement imprécis des colliers lourds, et les splendeurs de Divâ se revêtaient d'une austère profondeur. La respiration presque imperceptible des deux garçons s'identifiait au mouvement paisible des arbres dont les branches berceuses calmement ondulaient.

Il faisait nuit quand Râmadjan rouvrit les yeux. Il vit Nanda entouré d'une merveilleuse clarté blanche et il comprit de quel Amour divin il était enveloppé. Doucement il l'aida à redescendre les degrés de la méditation qu'il avait gravis et lorsque leurs regards de lumière se rencontrèrent ils sentirent tous deux qu'une communion désormais indestructible était née entre eux. Alors Râmadjan dit lentement, comme quelqu'un qui retrouve avec peine l'usage des mots :

« Dieu qui t'attend a pris pour toi la forme de l'Opulence et de la Béatitude. Adore, adore Lakshmî, la Mère de l'Univers, la Gardienne de la noblesse parfaite, et tu conquerras l'Extase qui ne finit plus. Salue Sa Beauté par la répétition infatigable et joyeuse de Son mantra. Car tu es Son fils bien-aimé et ton nom est Râdhâputra. »

A partir de ce jour, Nanda revint souvent trouver Râmadjan. Ils méditaient ensemble et le jeune gourou recueillait pour son premier disciple les enseignements qui lui permettaient d'avancer sur la voie radieuse et exigeante du yoga. La transformation de Nanda n'échappa point à son entourage qui comprit bientôt d'où elle lui venait. D'autres accoururent alors auprès de Râmadjan pour lui demander de les instruire et de les guider : des hommes et des femmes, des vieillards et un grand nombre de jeunes filles et de jeunes gens. Chaque jour, à la tombée de la nuit, durant de longues heures, Râmadjan enseignait. Assis au pied de la montagne de Divâ,

comme fondu à la roche elle-même, il parlait à la foule assemblée devant lui, l'éclairant sur les commandements du Seigneur et méditant avec elle. A beaucoup d'entre eux il ouvrait le sentier à suivre, semblant connaître leurs aspirations secrètes et leurs difficultés inavouées. Et la sécurité de ses conseils suscitait autour de lui un respect toujours plus grand.

Puis un jour il comprit que cette première période de pèlerinage parmi les hommes était terminée. Le Silence de Divâ le rappelait pour une méditation plus austère encore, dans laquelle il allait se repêtrir à nouveau totalement. Il prit congé de ses amis et s'engagea, seul, sur le chemin où Dieu l'avait convié. L'ermite de la grotte avait cessé de vivre. Râmadjan le savait. Son devoir de fils lui imposait de s'occuper de la sépulture du saint et d'être exact au rendez-vous autrefois accepté.

## XI

Il était tard dans l'après-midi lorsque Râmadjan parvint à la grotte de Divâ. Déjà l'automne avait bruni les derniers arbres poussés parmi les rocailles et l'altitude était fraîche. L'air était absolument limpide, le bleu du ciel paraissait blanc, tant il était fait de transparence et de netteté. Un vent léger balançait les herbes hautes et drues et les rares oiseaux qui traversaient l'espace resserré entre les rocs lançaient d'une voix rauque leur appel du soir. Râmadjan frissonna. Le Silence de Divâ revêtait à cette heure une gravité presque écrasante. Nulle voix humaine n'y vibrat plus puisque celui qui durant tant d'années l'avait seul peuplé de sa dévotion s'était tu. Il s'arrêta un peu avant le sentier qui mène à l'entrée de la grotte et se retourna : du bas de la montagne la vallée s'en allait très loin longeant d'un côté le désert aride et de l'autre la plaine verdoyante, et Râmadjan plongea en elle son regard comme pour un ultime adieu. Il vit Samarou aux maisons

toutes blanches et le sable dont les vagues blondes dessinaient des parcours infinis. Que quittait-il en cet instant ? Il n'eût pu l'exprimer mais il sentait avec une certitude entière qu'il se trouvait sur le seuil d'une existence dont rien encore ne lui avait été révélé. C'était bien un adieu que son cœur ému prononçait en silence devant le crépuscule de ce jour inouï posé tel un pouvoir immense sur ses épaules d'adolescent encore frère. Il lui semblait que la puissance même du Soleil pénétrait en lui pour le détruire de sa flamme invincible et le faire renaître sur un plan nouveau. Venu pour rencontrer la Mort immaculée sur le visage d'un saint, il se voyait face à face avec la Vie, palpitante et irrésistible dans l'air qu'il respirait, la lumière radieuse qui s'infiltrait en rayons obliques de partout dans son âme. Ainsi la mort de son père spirituel n'était pour lui rien d'autre qu'une aurore. Et rempli d'amour Râmadjan reprit sa route pour s'avancer jusqu'à la grotte. Partout autour de lui l'espace dilaté donnait aux formes des dimensions géantes. Tout à coup son cœur cessa de battre, il ferma les yeux : là, étendu devant lui était le saint, à l'entrée de la grotte, la face tournée vers le Levant qu'il aimait à saluer chaque matin. Son corps avait la taille et l'apparence majestueuse d'un dieu, il rayonnait d'une clarté surnaturelle et le visage affirmait une pénétration si intense que Râmadjan crut un instant s'être trompé.

« Il vit, murmura-t-il, il est plongé dans la plus belle des méditations. Tout à l'heure il rouvrira les yeux et il me parlera. »

Avec précaution il s'agenouilla auprès de lui et le contempla. Cependant les lèvres de l'ermite ne laissaient filtrer aucun souffle et la béatitude répandue sur lui avait une immobilité qui sortait du temps. Certes il vivait, le solitaire de Divâ, il était rentré dans l'existence inaltérable et unique, il était redevenu l'Atman. Dans un éclair de conscience Râmadjan le « vit » parmi ceux qui ne revêtent plus de forme humaine parce que leur action s'est réintégré dans l'Infini de

la Puissance toujours à l'œuvre. Incorporé à Savitri qu'il avait passionnément adoré durant son dernier passage terrestre, le saint était redevenu l'universelle Source de Vie et de Plénitude. Une grandeur incontestable et si haute se dégageait de sa personne, de l'heure et de la montagne que Râmadjan en était plus totalement dépouillé. Il se releva et pénétra dans la grotte où une nouvelle révélation l'attendait : elle était absolument nue. Pas un ustensile, pas un vêtement, pas une image ni une statue, pas un livre ne trahissaient la présence de celui qui y avait vécu si longtemps. Elle s'ouvrait, béante, au soir qui l'envahissait, et l'unique témoignage qu'elle apportait était le néant. Seule la pierre où le saint posait sa tête pour dormir était sur le sol, confondue à la roche. Ainsi l'ermite de Divâ avait adoré durant des années les mains vides ! Rien n'avait soutenu sa méditation quotidienne si ce n'est l'étonnante puissance de sa mémoire et de sa piété. Quelle avait dû être la force de son âme pour qu'il ne sombre point dans l'inertie que pouvait favoriser une telle pauvreté. Bouleversé, Râmadjan murmura :

« Mère, ô Mère, que Ton indulgence et Ta bonté me soutiennent ! Mon pied ne sait plus où se poser et ma tête est saisie d'un vertige intolérable. Le jeune oiseau a besoin de s'agripper à une branche amie avant de reprendre son vol. L'espace immaculé est une ivresse trop haute pour lui et menace de le faire retomber dans l'abîme où il devra périr. Sois pour moi ce rameau propice, ô Mère ! Car mon père n'est plus auprès de moi et sa parole ne me conduit plus. L'altitude où il demeure glace mon âme et sa présence est sur moi comme un égarement sans bornes. Que Ta vision me soit douce, ô Mère, et patiente ainsi que l'eau du torrent quand elle creuse son lit jusqu'à nous ! »

Et la Mère Divine apparut à Râmadjan. Rayonnante de paix et de joie, elle versa dans son cœur troublé ce qu'elle seule sait donner à ses dévots : le repos d'un amour filial confiant et bon, la certitude d'une direction suivie pas à pas sans autre

souci que celui de l'obéissance, le bonheur d'une vigilance qui ne fait jamais défaut, gardant le sâdhak du découragement comme du zèle inconsidéré.

Râmadjan enterra l'ermite au lieu et dans la posture exacte où il l'avait trouvé. Et chaque jour, pendant plusieurs mois, la Mère vint à lui. Elle lui inspirait les mantras ignorés dont il avait besoin pour parfaire son yoga et gravir les degrés de son initiation, déterminant dans sa conscience tous les détails d'un accomplissement divin où rien n'était laissé au hasard. Et Râmadjan comprit que le temps était venu pour lui de rencontrer face à face la patronne de Samarou. Elle l'attendait dans la retraite des forêts qui s'étendent à l'infini vers le Sud, quand on suit le sentier qui, depuis la grotte bienheureuse, s'éloigne de Divâ pour rejoindre, de pente en pente, des contrées plus fertiles. C'est là qu'il se rendit et qu'il goûta le contact de Son amour, qu'il sentit Son haleine sur son visage et sur ses yeux.

« Mère, murmura-t-il, qui es-Tu ? »

Une voix dont le timbre avait la profondeur de l'éternité lui répondit :

« Je suis Celle qui te veut parfait. »

Râmadjan se retira dans les forêts et il y demeura quatre cents jours durant lesquels La Mère Se révéla à lui dans toute Sa multiple Splendeur.

## XII

Puis, sur le seuil du désert sans bornes, ayant conquis pas après pas les perfections de sa nature, connu étape après étape les degrés de la méditation et de l'austérité, Râmadjan perd la conscience des choses d'ici-bas. Durant de longs jours, inerte aux yeux des hommes, il recueille en lui-même le fruit de la Perfection et reçoit le baiser brûlant du désert. L'Absolu l'a comblé comme le vin comble la coupe qu'il inonde. Il

devient Shivânanda, conscient de l'Unité indestructible des Univers, vivant dans la Béatitude de cette Unité, à son tour créateur de cette Unité sur la terre. Il ne sait plus ni quel il est ni dans quel lieu il se trouve. Il ne remue ni ne se nourrit ; son âme à tire-d'aile a surmonté les obstacles de la condition humaine, dépassé les vallées de l'Esprit et puise sa vie au Délice même de l'Absolu.

## XIII

« Râmadjan, pourquoi es-tu redescendu dans le pays des hommes ? »

C'est Natî qui parle. Pendant les jours d'extase elle a veillé sur son enfant, sur l'adolescent plein de grâce qui maintenant n'a plus d'âge ni de nom. Avertie en secret, elle a gravi la montagne de Divâ, rejoignant son fils à l'instant suprême où il allait se séparer d'elle à jamais dans l'Inconnaissable Splendeur.

Et Râmadjan lui a répondu :

« Shivânanda ne peut mourir. Celui qui a aimé le taureau et qui en a fait l'objet de sa méditation, est lié à la terre. Il créera en elle ce qu'il a rapporté de l'Absolu. »

Alors, dans la grande Nuit de la Conscience indivisible, le Silence a parlé, la voix du désert a vibré, comme autrefois, en un long tressaillement d'allégresse et de paix.

« Samarou, Samarou, Samarou. »

Râmadjan et Natî l'ont entendu. Ils ont écouté la voix du désert et quand l'aube a reparu sur le pays, leur regard ne savait plus distinguer l'ombre de la clarté, ni la fleur du chemin, ni la goutte d'eau de la feuille ; leur cœur n'entendait plus qu'un seul chant et ne ressentait plus qu'un seul amour débordant sur tout ce qui est.

FIN

## TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE .....	9
La mère divine .....	11
L'univers de la manifestation divine.....	35
L'état de Brahman .....	121
Le verbe créateur .....	147
La légende de Samarou .....	187